LA VIE
DU PAPE
CLÉMENT XIV,
(GANGANELLI)

TROISIÈME ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

Positus in ruinam & in ædificationem multorum, ... & in signum cui contradicetur.
St. Luc. cap. 2, v. 34.





A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.





PRÉFACE.

L'HISTOIRE, deſtinée à conſacrer la mémoire des grands hommes, ſe glorifie d'inſcrire dans ſes faſtes le Pontife dont j'écris la vie. On voit un Pape ſans préjugé comme ſans prétention, & qui vraiment le père des fidèles qui lui ſont confiés, les porte tous dans ſon ſein, ſans exclure de ſa charité ceux-mêmes qui re-

fuſent de le reconnoître pour leur Chef.

Il n'eſt pas néceſſaire d'exciter l'admiration du Public envers GANGANELLI : la vérité elle-même a pris ſoin de le faire connoître de la manière la plus avantageuſe & la plus éclatante. Ses actions, ſes lettres, ſes paroles, tout a été précieuſement recueilli, parce que rien de ce qui appartient aux grands hommes, ne tombe dans l'oubli.

A peine GANGANELLI fut-il élevé ſur la Chaire de

St. Pierre, qu'on l'entendit préconiſé de toutes parts, & que Génève comme Lisbonne, Londres comme Paris, ſe réunirent pour en faire les plus grands éloges. Il avoit manifeſté ſa ſcience, ſa douceur, ſon humilité, étant Religieux & Cardinal, de manière à ſe concilier tous les cœurs, & à donner de ſa perſonne les plus hautes idées, & les plus grandes eſpérances.

Le ſuccès répondit à l'attente publique, & jamais l'Europe ne vit un Pape plus

eſtimé & plus chéri. Il combla les vœux des Souverains en ſe montrant vraiment leur père & leur ami ; &, comme diſoit M. l'Archevêque de Paris dans ſon Mandement ſur le Jubilé donné à l'exaltation de ce Pontife, » il eſt un Paſ- » teur ſelon le cœur de Dieu, » dont les lumières & les ver- » tus ſont un gage de béné- » dictions «.

Clément vécut au ſein des orages, en conſervant la plus grande ſérénité, & toutes les tempêtes auxquelles il fut ex-

posé ne servirent qu'à faire éclater sa sagesse, & son intrépidité.

Il vit la mort comme l'aurore du jour éternel qu'il avoit toujours desiré, & qui le rendit supérieur à tous les maux de cette vie.

S'il cessa d'être mortel ce ne fut que pour se reproduire dans tous les cœurs, & dans tous les esprits, laissant après lui les vestiges les plus précieux d'une charité à toute épreuve, & d'une Religion parfaitement éclairée.

Il manquoit plusieurs dé-

tails sur sa naissance & sur son éducation, que je ne pus donner quand la première édition parut, & que j'insere dans celle-ci, comme étant des anecdotes intéressantes. On aime à connoître les grands hommes dès leur berceau, & à les suivre dans le cours de leur vie, comme ces superbes fleuves dont la source intéresse, & qui deviennent plus majestueux à mesure qu'ils s'en éloignent.

J'ai retranché quelques faits douteux, je leur en ai substitué d'autres qui sont prouvés,

& j'ai fait tous mes efforts, autant que mes foibles talens me l'ont permis, pour donner à cet Ouvrage toute la perfection qu'il mérite.

Un tel Pontife devoit sans doute avoir un autre Historien ; mais tous les grands hommes n'ont pas des Caraches pour les peindre. D'ailleurs leurs propres actions s'annoncent assez d'elles-mêmes, sans avoir besoin d'un excellent pinceau. Clément XIV s'est illustré par des faits qu'il suffit de rapporter, pour lui ériger

un monument immortel.

Ceux qui oſeroient toucher à ſa réputation ſeroient ce ſerpent de la Fable qui croit ronger une lime en la mordant. Quiconque eſt proclamé par la Religion même n'a rien à craindre des diſcours des méchans, *ab auditione mala non timebit.* Pſ. III.



EXPLICATION

De l'Estampe, de la Vignette & du Cul-de-Lampe.

L'Estampe représente Clément XIV, assis dans un fauteuil, un bras appuyé sur un Bureau (a). Près de lui & sur un coin du piédestal est posée sa Tiare entourée d'épines. En-bas sur le devant, la mort soulève une tombe & semble annoncer au St. Père, en lui montrant une sablière, que son heure est venue. Le Pape qui s'en apperçoit, n'en paroît point étonné. Son maintien & son regard annoncent sa fermeté & son courage. Le fond est occupé par un ciel dont les nuages se dissipent, & le Saint-Esprit, sous la forme d'une Colombe, répand sa lumière sur le Souverain Pontife. Une colonne placée sur un grand socle ferme cette composition.

La Vignette représente le jeune

(a) Tenant une plume à la main droite & non à la gauche, tel qu'on le représente dans les éditions contrefaites.

Ganganelli au milieu d'un bois, où préférant la lecture à tous les divertissemens, il lit la Règle qu'il doit embrasser.

LE CUL-DE-LAMPE représente une femme assise sur des nuages, & appuyée sur l'écusson des armes du Pape Ganganelli : elle met en évidence les symboles des vertus qui caractérisent particulièrement Clément XIV. La Force, la Tempérance, la Prudence & la Vigilance sont indiquées par une colonne, un mors ou frein, un miroir & un coq : la branche d'olivier est le symbole de son caractère; & la palme marque le succès de ses entreprises. Auprès est une pyramide élevée à la gloire de Ganganelli. En-bas, on voit les écussons de France, d'Espagne, de Naples & de Portugal qui s'unissent à celui du Pape, le faisceau est le symbole de leur concorde. En-haut, on voit sortir derrière les nuages, des rayons qui éclairent les vertus & forment la gloire de Sa Sainteté.



LA VIE

DU

PAPE CLÉMENT XIV.

DANS cette longue ſuite de Souverains Pontifes qui ſubſiſte ſans interruption depuis St. Pierre jusqu'à nous, & qui doit ſe perpétuer juſqu'à la fin des temps:

les uns, malgré les désordres inséparables de l'humanité, se distinguèrent par les vertus les plus éminentes; les autres, à travers les troubles, & les révolutions dont les Empires furent souvent agités, se signalèrent par la politique la plus rafinée; mais Clément XIV est un de ceux qui a montré plus de sagesse & plus de fermeté.

Il importe singulièrement au Sacerdoce & à l'Empire de faire passer à la postérité un tableau fidèle de la vie de ce grand Pape, ses Successeurs apprendront de son exemple à soutenir leurs droits, & à respecter ceux des Souverains; à faire honorer la Religion, sans y mêler leurs intérêts personnels; à maintenir un juste équilibre entre la Cour de Rome, & les Puissances Catholiques.

Tout eſt admirable dans la Vie de Clément XIV, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort. C'eſt un enchaînement de circonſtances plus ou moins remarquables, mais toutes préparées par une intelligence ſuprême, qui fait ſervir les plus petites choſes à l'accompliſſement des plus grands deſſeins.

On ne prévoyoit pas, lorſqu'il naiſſoit au Bourg de Saint-Arcangelò, près Rimini, qu'il deviendroit Souverain Pontife dans les temps les plus critiques, & les plus orageux; que tous les Princes Catholiques applaudiroient à ſon exaltation; que, Religieux de Saint François, il anéantiroit l'Ordre de Saint Ignace, le plus puiſſant & le plus accrédité; mais cela étoit réſolu dans les décrets éternels, &

dès-lors les circonſtances, les révolutions, les obſtacles mêmes, tout devoit concourir à réaliſer ces ſinguliers & mémorables évènemens.

Ainſi le dix-huitième ſiècle devoit voir un autre Sixte-Quint ſur la Chaire de Saint Pierre qui, moins ſévère, mais plus intrépide, étonneroit l'univers.

Ganganelli, d'une famille noble, originaire de Saint-Angelo in vado, petite Ville épiſcopale de l'Etat Eccléſiaſtique, où ſon Père exerçoit la profeſſion de Medecin, eut un frère aîné qui mourut âgé de dix-neuf ans, & deux ſœurs, l'une mariée à Peſaro, avec le ſieur Tebaldi; l'autre à Verruchio, avec un Gentilhomme nommé Fabri, dont il reſte trois fils.

Il naquit le 31 Octobre 1705, au Bourg de Saint-Arcangelo, Diocèſe de Rimini, & le 2 Novembre, il fut baptiſé, dans l'Egliſe de Sainte-Agathe & nommé Jean-Antoine-Vincent. On le confia à la nommée Urſule Brocchi, qui en prit ſoin pendant l'eſpace de deux ans. Il n'en avoit que trois, lorſqu'il perdit ſon père, & ce fut alors que ſa mère (nommée Marie Mazza, fille d'un Docteur en Droit de Peſaro) ſe tranſporta à Verruchio, enſuite à Montegridolfo où elle lui donna pour premier Inſtituteur Jérôme Fanti, qui tenoit école publique, & qui dans cette année 1776 eſt encore vivant.

Comme il jouoit un jour avec des enfans de ſon âge, il fit en-

trer dans une de ses narines une féve avec effort. Cet accident eut de telles suites qu'on se disposoit à lui faire une cruelle opération, lorsqu'un topique appliqué à propos, lui rendit la santé.

Cependant sa mère se plaignoit souvent de ce qu'il ne prenoit aucune part aux amusemens de ses camarades, & elle ne s'en consoloit que parce qu'elle le voyoit toujours un livre à la main.

En 1713 il fut envoyé à Rimini pour faire ses études chez les Jésuites, & l'on se souvient encore, qu'ayant par inadvertance déchiré la robe de son Professeur, le bon Père lui dit, sans prévoir assurément ce qui devoit arriver un jour: » Que nous ferez-vous donc par la

» ſuite, ſi vous déchirez déja nos » habits «?

Un Curé qui l'avoit pris en affection, diſoit ſouvent, il ne me laiſſe pas le tems de lui faire des queſtions, tant il eſt prompt à me prévenir.

La langue latine faiſoit ſes délices, & il s'eſſayoit à la parler avec tous ceux qui vouloient bien lui répondre.

Il n'avoit que douze ans, quand il adreſſa à l'Evêque de Rimini un compliment de ſa compoſition. Le Prélat en fut ravi, & ne ceſſoit de répéter » voilà un enfant qui » ſervira quelque jour utilement la » Religion «. Les ames ſublimes, ne s'annoncent pas comme le reſte des hommes.

On ne ſait par quel motif, ſa

mère le retira de chez les Jésuites, pour l'envoyer à Urbino chez les Pères des Ecoles Pies. Il y arriva en 1720, & il y fit sa Rhétorique, sous le Père Troglioni.

Alors le Père Ganganelli, Cordelier, son Cousin au deuxième degré, professoit la Théologie au Couvent des Mineurs Conventuels, & ce fut cette circonstance qui le lia d'intimité avec ces Religieux, & qui vraisemblablement lui fit naître le desir d'en prendre l'habit. Il fréquentoit souvent leur Eglise, ainsi que les Sacremens. Il avoit choisi pour son Confesseur le Chanoine *Vincenzi*, homme qui voyoit la Religion en grand, & qui élevoit l'ame de tous ceux qu'il dirigeoit.

Le jeune Ganganelli, quoique

toujours modeste, étoit d'un caractère très-enjoué, & quelquefois il répondoit en plaisantant à ses Condisciples qui lui reprochoient d'être trop studieux. » Oh! je sais bien ce » que je fais, quand je m'applique » au travail, puisque je dois être Car» dinal «. Chaque écolier recherchoit son amitié; mais il ne se lia particulièrement qu'avec Pierre Seraphini qui vit encore, & Philippe Paltroni, fils d'un Gentilhomme d'Urbino, tous deux l'exemple du Collége, pour leurs talens & pour leurs vertus; ils étoient souvent ensemble discourant déja sur des matières graves, & s'exerçant à devenir un jour savans.

L'année 1723 fut l'époque, où il exécuta le dessein qu'il avoit formé d'embrasser la règle de S. François.

On lui conseilloit vivement de choisir l'état ecclésiastique, & de renoncer au projet qu'il avoit conçu de se faire Religieux, lorsqu'il répondit d'un air enjoué: » Si c'est la piété » qui vous fait parler, vous convien- » drez qu'elle brille éminemment » chez les Disciples de St. François » où je veux me retirer : si c'est » l'ambition, où peut-elle être mieux » que dans un Ordre, qui fit la for- » tune de Sixte IV & de Sixte V «.

La mère désolée de perdre le seul fils qui lui restoit, ne donna son consentement qu'après avoir pris l'avis d'une Religieuse Capucine, de la petite ville de Castello, qui vivoit dans une grande réputation de sainteté, & qui lui conseilla de ne pas s'y opposer.

Ce fut le 17 Mai 1723, & dans

le Couvent d'Urbino, que le jeune Ganganelli, âgé de dix-sept ans, prit l'habit.

Son début dans le Cloître lui gagna tous les cœurs. Il y parut avec cette sainte liberté qui caractérise les enfans de Dieu, & il y porta cet air de candeur & de gaieté qui dénote une ame sans nuage & sans feinte. C'est alors qu'il prit les noms de François-Laurent.

Toujours ami de ses devoirs, toujours ennemi de la dévotion minutieuse, il servit Dieu comme un père qu'on aime, & non comme un maître qu'on redoute.

L'état de Novice ne le gêna pas plus que celui de Profès : » Je » ne suis jamais plus libre, disoit-il, » *souvent*, que lorsque j'ai des obli-

» gations à remplir, parce que je
» me fais un plaisir de tout ce que
» je dois faire «.

Il s'accoutuma de bonne heure à ne répondre jamais qu'avec justesse & précision : » Ses reparties
» sont vives, disoient quelquefois
» ses Supérieurs ; mais il y met
» tant de raison, qu'on ne peut
» s'en offenser «.

On le fit passer à Fano pour y prendre des leçons de Théologie ; & c'est-là qu'il satisfit tellement les Auditeurs, en soutenant une Thèse à la place d'un de ses Condisciples qui tomba malade, qu'on lui donna les plus grands applaudissemens.

En 1728, il fut appellé à Rome par le père Baldrati son Général, où il subit un long & rigoureux examen, qui lui mérita les plus grands

grands éloges, & l'honneur d'être aggrégé au Collége de Saint-Bonaventure.

Le célèbre Antoine Lucci, nommé par la ſuite Evêque de Bovino, mort en odeur de ſainteté, & mis ſur les rangs pour être béatifié, fut ſon Profeſſeur; & c'eſt lui-même qui, au milieu de tous les Etudians, dit au Père Ganganelli, en lui mettant la main ſur l'épaule, » continuez, mon fils, » d'étudier; car vous avez une tête » faite pour la Tiare «.

Son cours étant fini, il reçut le bonnet de Docteur des mains du Père Conti, alors Général, le 29 Mai 1731, & il fut nommé Profeſſeur de Philoſophie à Aſcoli, où il demeura juſqu'au 6 Août 1734; il y fit ſoutenir des Thèſes à ſes

Difciples, tant réguliers que féculiers, avec un applaudiffement général; & on le vit toujours comme un Religieux humble, prudent, affable, fans prétention comme fans vanité, auffi zélé pour la Religion qu'empreffé à la faire aimer.

Ses Ecoliers ont fouvent raconté, que plufieurs fois de grand matin ils le trouvèrent dans fa claffe endormi fur des livres, ou dans fa cellule faifant oraifon, qu'il leur infpiroit une folide piété; & que pour leur former l'efprit & le cœur, il les entretenoit, en fe promenant avec eux, de tout ce qui concerne les Belles-Lettres, les Sciences & les bonnes mœurs.

Il donna des exercices fpirituels à l'occafion de la fête de Noël, & il prononça deux Difcours fur ce

ſujet des plus pathétiques & des plus éloquents, ce qui lui mérita l'honneur de prêcher le panégyrique de Sainte Reparata, & la gloire d'être aggrégé au nombre des citoyens d'Aſcoli.

On l'envoya enſuite à Milan profeſſer la Théologie, & delà à Bologne, où il combla de politeſſes & d'amitiés un Petit-Maître François, qui oſa lui dire qu'il ne pouvoit ſouffrir les Moines, & que s'il ſe promenoit dans leur Cloître ce n'étoit que par déſœuvrement.

Le jeune homme fut ſi frappé de ce procédé qu'il s'arrêta deux mois à Bologne, uniquement pour voir Ganganelli, & qu'à ſa perſuaſion il retourna chez des parens qu'il fuyoit, & dont il étoit tendrement aimé.

Jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais on ne le vit cabaler. Etranger aux intrigues du Cloître, comme aux affaires du siècle, il n'aimoit qu'à se renfermer dans ses devoirs. Son humilité le garantit toujours de l'ambition ; les promotions qui se faisoient dans son Ordre au temps des élections, ne l'intéressoient nullement. » Peu » m'importe, disoit-il, que les » Supérieurs changent, puisque la » Règle ne doit jamais varier «. Elle fut toujours son guide, & c'étoit le vrai moyen de goûter la solitude & d'en connoître les douceurs.

Il suffit, d'ailleurs, d'aimer l'étude, pour ne prendre aucune part aux diverses factions qui n'agitent que trop souvent les Communau-

tés; & l'on ſait que l'amour de la Science fut toujours en vigueur parmi les Frères Mineurs. Soit qu'on les enviſage comme Conventuels, ſoit qu'on les conſidère comme Obſervantins; comme poſſédant des biens, ou comme n'en poſſédant pas; on les vit conſtamment depuis Saint Bonaventure juſqu'à nous, s'ouvrir une route lumineuſe dans la carrière des Sciences.

La pourpre Romaine, le Souverain Pontificat même, dont ils furent ſept fois décorés, dépoſent en faveur de leurs talens.

» Les Cordeliers, ſelon le Dictionnaire Encyclopédique, dont le témoignage n'eſt pas ſuſpect, » eurent de grands-Hommes dans » tous les temps, & ils ſe diſtin-

» guent aujourd'hui plus que jamais
» par la vertu & par le ſavoir «.

On peut parcourir à ce ſujet la Bibliothèque Franciſcaine donnée depuis quelque temps par un Religieux Eſpagnol, en trois volumes in-fol. Elle contient une multitude d'Ecrivains qui ont illuſtré l'Ordre de Saint François.

Ganganelli ne pouvoit manquer d'en augmenter le nombre, lui dont le génie vaſte & facile embraſſoit tous les objets, & s'en faiſoit un jeu.

On jugea que le ſéjour des Provinces ne ſuffiſoit point à ſon mérite, & ſes Supérieurs s'empreſsèrent de le rappeller à Rome pour demeurer au Couvent des Saints Apôtres, & pour profeſſer la Théologie au Collége de Saint Bona-

venture, fondé par Sixte-Quint: il avoit alors trente-cinq ans. Il remplit cette place, non comme un perſonnage décoré des honneurs du Doctorat; mais comme un homme docte dont l'enſeignement répandoit le plus grand jour ſur les matières les plus obſcures. Ce fut alors que ſon Directeur le retint à Rome; car il vouloit en ſortir, & qu'il lui dit en termes formels » que Dieu avoit de grands deſſeins » ſur ſa perſonne «.

Je parlerois ici des Thèſes qu'il fit ſoutenir avec éclat, ſi le ſiècle n'avoit pris en averſion tout ce qui tient à la Scholaſtique: un ſtyle précis & nerveux, des queſtions intéreſſantes, des ſyllogiſmes concis, annonçoient au Public ſon rare talent pour former des Docteurs.

On en trouve dans presque toutes les Villes d'Italie, qui lui doivent leur réputation & leur succès. En réfléchissant sur eux sa science & son génie, il en faisoit des hommes lumineux, capables d'enseigner avec le plus grand éclat. C'est ce qui a paru dans son Disciple le Père Martinelli, à qui il fit soutenir une Thèse dédiée à Saint Ignace de Loyola en 1743, & qui depuis cette époque s'est toujours distingué.

Mais ce qui le combla de gloire, c'est le témoignage que rendit publiquement à son savoir le P. Berti, Augustin. Ce célèbre Théologien tout extasié d'entendre le Pere Ganganelli qui réfutoit victorieusement, au milieu d'une Thèse qu'il faisoit soutenir, les objections les plus fortes & les plus captieuses, s'écria:

» ô Rome, félicite-toi d'avoir un ſi » grand homme « ! Il paroît que ce fut ce même Pere Berti qui l'éclaira ſur certaines propoſitions qu'il avoit expoſées dans une Thèſe qu'on accuſoit de Moliniſme.

Quoique Ganganelli fût ſur le plus brillant théâtre du monde, aſſocié par ſon rang comme par ſon mérite à la première Univerſité, il ne chercha que l'ombre du Cloître, & il n'aima qu'à vivre ignoré.

Cependant ſes talens le décéloient malgré lui, & s'il ne devint pas Général de ſon Ordre, c'eſt qu'il s'obſtina toujours à refuſer cette dignité. » Je vous conjure de » n'être point pour moi, diſoit-il aux Religieux François, qui dans les différens Chapitres vouloient

lui donner leur voix, » mais d'être » toujours constamment avec moi: » *non sitis pro me, sed sitis mecum* «: il craignoit sans doute que la place de Général ne l'arrachât à ses livres; & comme il étoit extrêmement assidu au chœur, il ajoutoit en riant: » Si vous me mettez en place, je » n'y paroîtrai plus «: mais par la raison qu'il étoit universellement estimé & chéri, il enlevoit les suffrages pour ceux qu'il croyoit les plus capables de gouverner; on s'en rapportoit aveuglément à sa décision. Lorsqu'il devint Procureur-Général des Missions, il fit transporter à Rome le Collége que son Ordre avoit à Assise, pour former les Religieux aux Missions étrangères; & ce sont autant de preuves que le Père Ganganelli

n'avoit point à se plaindre de ses Confrères, comme on l'a débité faussement.

Quelques entretiens familiers, quelques lectures récréatives, quelques promenades solitaires lui rendoient l'élasticité dont il avoit besoin, quand il se sentoit épuisé par le travail. Il alloit de temps en temps converser avec lui-même dans le jardin des Capucins; & c'est-là, si l'on doit ajouter foi à une tradition populaire, & donner dans le merveilleux, qu'un certain Frère George de Viterbe qui vivoit alors, & qui est mort depuis quelque temps en odeur de Sainteté, se jettant à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, lui dit: » C'est à raison de ce que vous serez » un jour, que je vous supplie de

» me bénir : car vous deviendrez » Pape, & après avoir régné autant » de temps que Sixte-Quint, vous » mourrez d'une mort violente, & » vous n'ouvrirez point la Porte » ſainte «.

Cela n'eſt pas impoſſible, mais il eſt plus certain qu'on prit plaiſir dans tous les temps à charger la vie des grands-hommes de traits ſinguliers, comme ſi leur mérite n'étoit pas un titre ſuffiſant pour les faire valoir aux yeux de leurs contemporains & de la poſtérité.

Quoique Ganganelli s'efforçât de mettre une barrière entre le public & lui, ſa cellule étoit le fréquent rendez-vous des Savans, des Princes, des Cardinaux : car il faut dire à la gloire des Romains, qu'ils vont chercher le mérite par-tout

où il eſt, & que les Grandeurs, comme les Eminences mêmes s'abaiſſent ſans héſiter, quand il s'agit d'honorer la ſcience & la vertu.

Il n'y a point de Religieux dans Rome, pour peu qu'il ſoit inſtruit, qui ne reçoive de temps en temps la viſite affectueuſe de quelque Cardinal, & c'eſt à cette diſtinction qu'on doit la noble émulation qui anime en Italie les diverſes Communautés. » Les Ordres Religieux n'ont dégé» néré dans la plupart des royau» mes, diſoit Benoît XIV au Car» dinal de la Rochefoucault, que » parce qu'on les avilit au-lieu de » les faire valoir; quand on ſaura » décorer des honneurs de l'Epiſ» copat ceux qui ſe diſtinguent par » la ſcience & par la piété, on trou» vera dans les Cloîtres des hommes

» pleins de talens & de vertus «.

Ce fut ſous le règne de ce Pape immortel, que Ganganelli devint Conſulteur du Saint-Office, place importante à Rome, qui exige beaucoup de connoiſſances, pour la remplir avec diſtinction, & qui donnoit un luſtre encore bien plus éclatant, lorſqu'on la devoit au choix du grand Lambertini.

Ce Pape vint préſider en perſonne au Chapitre général des Mineurs conventuels, en 1741; & c'eſt alors que le Père Ganganelli, chargé par ſes Supérieurs de faire le panégyrique de ce grand Pontife, déploya ſon éloquence & ſon génie, de manière qu'on crut entendre Pline lui-même célébrer Trajan.

On n'a point oublié que ce Pape, mettant un jour la main ſur la tête

de Ganganelli, dit à ſon Général, tenez grand compte de ce petit Frère, je vous le recommande fortement. *Fate gran' conto di queſto Fratellucio, vi lo raccommendo fortemente.*

On ſait communément que la Congrégation du Saint-Office, compoſée de douze Cardinaux, de pluſieurs Prélats & de quelques Théologiens Religieux qui prennent le titre de Conſulteurs, juge des matières d'inquiſition & d'héréſie, quoique l'inquiſition dans Rome ſoit depuis long-temps un Tribunal preſque ſans vigueur. Les Papes, pour ne pas s'écarter de la modération Evangélique, ferment les yeux ſur des délits qui n'ont ſouvent d'autre principe que l'étourderie & le préjugé, mais qu'on pu-

nissoit jadis du dernier supplice en Espagne & en Portugal. Aussi peut-on dire avec vérité, que la Ville où l'on est moins inquiété pour les affaires de religion, est la Capitale du monde Chrétien : on y respire cette douceur, cette paix dont le suprême Législateur nous donna l'exemple, & l'on n'y connoît que la voie de la persuasion. C'est pour ne l'avoir pas employée, qu'on n'a vu que trop souvent des schismes & des scandales qui ont désolé l'Eglise & soulevé des Royaumes entiers.

La confiance qu'on avoit dans les lumières de Ganganelli, l'appliqua souvent à des études qui n'avoient nul rapport avec ses emplois : il fallut approfondir les questions qu'on traite dans les di-

verſes Congrégations, telles que celles du Concile, de l'Index, des Rits, du Gouvernement de l'Egliſe, de l'examen des Evêques : & pour ne pas donner des déciſions au hazard, » je crains tellement de me tromper, diſoit-il, » que j'emploie trois jours à ce » qui n'en exigeroit qu'un, quand » on me demande un avis important «. Le matin le ſurprit plus d'une fois la plume à la main, lorſqu'il croyoit encore n'être qu'au milieu de la nuit, & ſur-tout lorſqu'on l'appliqua à la correction des Livres orientaux. Il n'y avoit pas un ſeul de ſes momens qui ne fût utilement employé; on le voyoit tous les ſamedis à la Bibliothèque du Cardinal Paſſionei y feuilletant les livres les plus rares, y faiſant

des extraits, & y écrivant des lettres.

Tout autre que lui eût ſuccombé ſous un pareil travail ; & au lieu de prendre du relâche de temps en temps, il faiſoit ſa récréation de l'étude du Droit Canon, ſcience qu'on ignore communément en France, qu'on connoît en Allemagne, qu'on approfondit en Italie, & ſcience d'autant plus néceſſaire, qu'elle embraſſe une multitude d'objets relatifs à la Religion & aux Gouvernements. On ſait que c'eſt la Juriſprudence eccléſiaſtique, composée de Décrets des Conciles, des Papes, & des maximes des Pères. Le Moine Gratien, en raſſemblant tout ce qui ſe rapporte à ces objets, en fit un Recueil mémorable, qu'il publia en 1155.

Benoît XIV s'étonnoit, avec

raiſon, de ce qu'il n'y avoit point d'Ecole à Paris, où l'on pût s'inſtruire à fond du Droit canonique; & en cela il penſoit comme le Chancelier d'Agueſſeau. Ce ſavant Magiſtrat, diſoit un jour au Supérieur Général d'une Congrégation reſpectable : » Nous avons aſſez de » Théologiens ; mais il nous manque des Canoniſtes, & ſi vous » voulez rapprocher de vous les » Evêques qui s'en ſont éloignés, » établiſſez pour vos jeunes Gens » une étude de Droit Canon ; on » aura beſoin d'eux, & l'on viendra vous conſulter «.

Benoît XIV, encore plus Canoniſte que Théologien, appelloit ſouvent le Père Ganganelli pour avoir ſon avis : » Il joint, obſervoit-» il une mémoire immenſe à une

» vaste érudition ; & ce qui fait
» plaisir, c'est qu'il est mille fois
» plus modeste qu'un homme qui
» ne sait rien, & qu'on croiroit
» qu'il n'a jamais gardé la retraite,
» tant il est gai «. C'étoit le moyen de plaire à Lambertini, dont l'enjouement fut toujours si vif, que malgré les inquiétudes, les affaires, la dignité même de Souverain Pontife, il n'arrêta jamais le cours de ses bons mots : son esprit toujours à lui-même, payoit argent comptant tous ceux qui l'approchoient ; il se délassoit par une saillie, du travail le plus sérieux.

Quant au Père Ganganelli, on se persuadera facilement que, livré à des études aussi profondes, il n'avoit pas de goût pour la direction. Il en donne lui-même la

preuve dans une lettre qu'il écrivit à des Religieuſes qui le perſécutoient pour qu'il prît ſoin de leur conſcience. Il pouvoit y avoir de la vanité dans leur démarche. Plus d'une fois des perſonnes conſultèrent moins leur beſoin que leur amour propre, pour s'attacher un Directeur dont le nom étoit célèbre. On eſt aſſez foible pour croire que la réputation d'un homme à talens rejaillit ſur ceux qu'il dirige, & pour ſe perſuader qu'en lui découvrant des défauts, on participe à ſes vertus.

Le refus du Père Ganganelli étoit conçu en ces termes : » Je » n'ai, Meſdames & Révérendes » Mères, aucune des qualités re- » quiſes pour vous diriger. Toujours » vif, quelquefois bruſque, ſou-

» vent distrait, sans cesse occupé,
» je n'aurois ni le tems, ni la pa-
» tience de vous écouter. Déta-
» chez-vous donc de moi-même,
» je vous supplie, ou je finirai par
» vous faire une confession géné-
» rale de mes imperfections, qui
» vous convaincra que je ne suis
» pas le guide dont vous avez be-
» soin. Le Cardinal Vicaire con-
» noît des ames célestes qui au-
» ront la patience angélique de
» péser gravement vos fautes les
» plus légères, & c'est à lui qu'il
» faut vous adresser.

» Si vous n'aimez que Dieu, vous
» penserez que votre Règle est
» votre meilleur Directeur; que
» votre piété ne sera pure, que
» lorsqu'elle n'aura plus d'affections
» sensibles; & qu'une ame vrai-

nent religieuse, n'est ni à Céphas, ni à Apollon, mais à Jesus-Christ «.

Quelque-tems après cette lettre, il écrivit à l'Evêque de Pérouse, son ami, & il finissoit par lui dire: Enfin les Religieuses, peut-être après vingt lettres qu'elles m'ont adressées, m'ont laissé tranquille. Jamais elles ne se seroient avisées de troubler mon repos, si elles savoient combien j'aime ma cellule, mes livres & mon travail. Si jamais je les abandonne, je cesserai d'être heureux. J'ai assez évalué les biens de ce monde pour savoir qu'il n'en est pas de plus grand que d'habiter avec Dieu, & avec soi-même. Vous me demandez ce que je fais : je pense, & je considère les pen-

» ſées que je fais éclore, comme
» une petite famille qui m'appar-
» tient, & qui me tient compa-
» gnie. On n'eſt ſeul que lorſqu'on
» s'iſole de ſoi-même, pour ſe ré-
» pandre dans la ſociété. Je n'aime
» ni le fracas, ni la miſantropie.
» Je rirois plutôt ſeul, que de m'at-
» triſter «. Cela a été traduit ſur les Lettres originales que le Prélat Cérati me remit lui-même en main en 1758 ; & c'eſt alors que j'appris que le P. Ganganelli avoit autant d'aménité que d'érudition, & qu'il n'étoit aimable dans la ſociété que pour y répandre l'amour de la vertu.

Allant un jour à Aſſiſe recueillir l'eſprit de ſon Fondateur, qui naquit & mourut dans ce lieu, il rencontra un Payſan dont il fit ſa

compagnie

ompagnie pendant plus d'une eure. Ils marchoient bonnement liscourant ensemble sur différens objets, lorsque le Paysan, après l'avoir entendu parler, lui dit : » c'est dommage que vous ne soyez » qu'un Frere Convers, (il jugeoit le lui par son extérieur mal-pro-ore & négligé) car il me paroît, » mon Frère, que si vous aviez » étudié, vous pourriez bien être » comme Sixte-Quint. Nous avons » son portrait chez nous, & je » trouve que vous avez son air » rusé «.

L'idée de Sixte est tellement mprimée chez les Italiens, qu'il i'y a pas jusqu'aux Gens de la campagne qui en parlent fréquemment; & les enfans même du peuple ne voudroient pas renoncer

pour tout l'or possible à la Papauté, parce qu'on ne cesse de leur répéter que Sixte-Quint fut élevé du sein de la poussière au Souverain Pontificat.

M. de Montesquieu, qui connut si bien les loix & les hommes, disoit, à ce sujet : » que les Ro-» mains modernes ont encore le » germe du génie des Anciens, & » que si on leur donnoit une heu-» reuse secousse, on en feroit de » grands hommes «.

Il est étonnant qu'un Ecrivain célèbre, après avoir déclamé avec la plus grande force contre la folie des Guerres & la fureur des combats, tourne en ridicule les nouveaux Romains, parce qu'au lieu de casques & de sabres, ils ont des Bréviaires & des Mîtres :

comme s'il n'y avoit pas d'autre voie que celle des armes pour acquérir de la gloire : mais les plus beaux génies ſont ſouvent inconſéquens.

Je voudrois bien ſavoir ſi Sixte-Quint, ſi Clément XIV, ne ſe ſont pas autant illuſtrés que des ravageurs de Provinces, & ſi la manière dont ils gouvernèrent leurs Etats, ne vaut pas bien la manie d'un Charles XII, qui quitta les ſiens pour vexer des nations étrangères, & pour s'enſévelir dans les horreurs du trépas?

La magnanimité conſiſte dans la nobleſſe des ſentimens, & celle des Souverains dans l'art de rendre les peuples heureux.

Il eſt ſans doute admirable, qu'avec les études auxquelles Gan-

ganelli se livroit par état, & qui n'avoient rien d'agréable, de piquant, il ait pu écrire tant de lettres sur différens sujets, & toutes remplies d'aménité. Les grands hommes semblent avoir deux ames, l'une qu'ils appliquent aux matières les plus abstraites, & l'autre qu'ils répandent dans la société : tel étoit Ganganelli. On le voyoit passer de l'étude à la conversation, du stile didactique au stile épistolaire, avec la plus grande facilité. C'est une justice que lui rendent tous ceux qui l'ont connu, & qui lui méritera, parmi les Gens de Lettres comme parmi les Savans, une place des plus distinguées dans la postérité.

Il étoit tems que les honneurs vinssent le chercher, ou plutôt

l'inveſtir : car il falloit qu'ils lui fiſſent violence, pour qu'il les acceptât. Des appréciateurs du vrai mérite voulant augmenter la gloire du Sacré Collège, (le Corps le plus fécond en grands hommes) le proposèrent à Clément XIII, Pape plein de bonnes intentions : » C'eſt, » lui dirent-ils, le Religieux le plus » humble, le plus ſavant, le plus » laborieux, & c'eſt honorer la » Pourpre Romaine, que de l'en » décorer.

On pouvoit le dire avec d'autant plus de raiſon, qu'il s'étoit diſtingué dans ſon Ordre de la manière la plus éclatante, ſoit par les Sujets qu'il y avoit formés, ſoit par les Traités qu'il avoit compoſés ſur l'Incarnation, ſur la Grace, & ſur la Prédeſtination, dont on fait le

plus grand éloge, & qu'on se propose de donner quelque jour au Public.

Le Souverain Pontife n'eut pas de peine à se déterminer. Outre que c'étoit lui faire la cour que de lui proposer de dignes sujets, il connoissoit par lui-même & par les notes favorables de Benoît XIV, son prédécesseur, le Consulteur du Saint-Office Ganganelli.

Ce fut le neveu du Pape Rezzonico, connu sous le nom de Cardinal Patron, qui l'envoya chercher au Couvent des Saints-Apôtres, & qui, après lui avoir demandé si son travail étoit en règle, s'il n'avoit rien à se reprocher, lui déclara d'une manière propre à l'intimider, » qu'on avoit dit au Saint » Pere bien des choses sur son

» compte ; qu'il héſitoit de lui in-
» timer les ordres de ſa Sainteté,
» dans la crainte de lui cauſer une
» trop grande révolution ; que ce-
» pendant il ne pouvoit s'empêcher
» de lui apprendre que dès l'inſtant
» même le Pape vouloit abſolu-
» ment.....mais abſolument......
» qu'il fût Cardinal «.

Le dénouement de cette ſuſpenſion à laquelle Ganganelli ne s'attendoit pas, & qui lui faiſoit croire, comme il l'a dit pluſieurs fois, qu'on avoit indiſpoſé le Saint Pere contre lui & qu'il ſe verroit peut-être obligé de quitter Rome, fut un coup de maſſue qui parut l'atterrer. Il tomba aux pieds du Cardinal, & lui dit tout étonné : » Ce
» n'eſt point une fauſſe humilité
» qui m'engage à vous déclarer que

» je ne mérite nullement cet honneur, mais la conviction que j'ai de mon néant & de mes imperfections. J'ose vous protester, ajouta-t-il, que cette promotion ne fera point d'honneur à sa Sainteté, qu'elle troublera mon repos par les envieux qu'elle me suscitera, & que si le Pape veut honorer l'Ordre de la Pourpre, il y a plus de dix sujets dans le Couvent que j'habite, qui méritent à tous égards, beaucoup mieux que moi, cette singulière faveur «.

Quand le Cardinal lui eut répondu que le Saint Pere avoit prévu son refus, & qu'il lui ordonnoit, sous peine de désobéissance, de se soumettre à ses volontés, il n'y eut plus moyen de résister, &

l'Eminentiſſime Ganganelli, confus de ſon élévation n'apprit qu'en tremblant, cette nouvelle à ſes confrères: » Sa Sainteté me nomme » Cardinal, leur dit-il : mais ne » vous effarouchez point à la vue » de cette dignité. Je vivrai tou» jours au milieu de vous, comme » un d'entre vous, toujours votre » ſerviteur, toujours votre ami, ne » vous laiſſant jamais appercevoir » que j'ai changé d'état «.

Je tiens ce récit de lui-même: ce fut en 1763, que lui faiſant une viſite au Couvent des Saints Apôtres, il me raconta l'hiſtoire de ſa promotion; & ç'avoit été le 24 Septembre 1759, qu'il étoit devenu membre du Sacré Collége.

Il répondit finement au Cardinal Rezzonico qui vouloit lui donner

un Auditeur, un Maître-d'Hôtel ou Chef de cuisine. . . . . .

» L'Auditeur étant une personne » de confiance, votre Eminence » trouvera bon que je le choisisse à » mon gré, & quant à mon Chef de » cuisine & à mon Maître-d'Hôtel, » ce sera le Frère François qui me » tiendra lieu de tout comme par le » passé car, je suis déterminé à tou» jours vivre en simple Religieux «.

Il tint exactement parole, & s'il employa chaque année les vingt mille livres que le Pape donne aux Cardinaux Religieux, pour soutenir le titre d'Eminence; il n'en fut ni moins pauvre, ni moins modeste. Il ne quitta sa cellule pour prendre un appartement au premier dortoir, que parce qu'il se vit obligé de recevoir souvent des

visites d'éclat : » Il m'est impossible » de voir le Cardinal Ganganelli, disoit un Milord qui le visitoit fréquemment : » Je ne trouve ja- » mais qu'un Religieux rempli d'hu- » milité «.

A peine fut-il élevé à la pourpre, que Clément XIII, enchanté d'avoir fait cette promotion, ne pouvoit contenir sa joie, & qu'il dit au Cardinal Galli, en levant les yeux au Ciel : » Nous bénissons » Dieu de ce qu'il nous a inspiré le » désir de l'associer au Sacré Col- » lége, d'autant mieux que tout le » peuple l'a déja désigné pour notre » successeur «. Il est vrai que les Romains comme les Etrangers même, croyoient voir en lui le Pape futur. Ils ne trouvoient contre lui que sa qualité de Religieux,

qui dans le siècle où nous sommes est presqu'un titre sûr pour ne pas s'avancer.

D'ailleurs, plus Ganganelli paroissoit humble, plus il y avoit à craindre qu'on ne le soupçonnât de jouer avec adresse le rôle de Sixte-Quint, quoiqu'une vie de 54 ans, toujours édifiante, toujours également soutenue, dût le mettre à l'abri d'un pareil soupçon.

Le Marquis d'Aubeterre, Ambassadeur de France à Rome, dont les paroles furent toujours pesées, ne faisoit pas difficulté de dire publiquement : que le Cardinal Ganganelli étoit celui du Sacré Collége qui méritoit mieux occuper le trône Pontifical, & c'est en conséquence de la haute opinion qu'il en avoit, qu'il s'intéressa vivement à son exaltation.

L'Abbé Richard s'exprime à ſon ſujet ſur le même ton, dans ſon Voyage d'Italie; il y parle du Cardinal Ganganelli comme un des eſprits les plus déliés du Sacré Collége, comme ayant une phiſionomie fine, de la gaieté dans la converſation, & ne devant qu'à ſa ſcience la pourpre Romaine.

Bientôt les viſites de cérémonie, les conſultations, les fonctions cardinaliſtes vinrent troubler ſa chère ſolitude; mais il économiſa toujours ſon temps de manière à pouvoir étudier. » La nuit eſt une bonne amie ſur laquelle je compte, diſoit-il, lorſqu'on l'avoit diſtrait pendant la journée : » elle réparera » le dommage qu'on m'a cauſé, » en me faiſant part de ſes heures » & de ſon ſilence pour travailler » tout à mon aiſe «.

C'étoit vraiment un ſpectacle auſſi curieux qu'édifiant de voir le Cardinal Ganganelli recherché de toutes parts, & ſe concentrant dans ſa cellule autant qu'il pouvoit pour jouir de lui-même & du bonheur d'étudier. Quoique tout à tous, & principalement à ceux qui avoient beſoin de ſes lumieres & de ſes bontés, il préféroit ſes livres à toutes les ſociétés : » Ce ſont mes » Maîtres, diſoit-il, & mes meil- » leurs amis, que je dois écouter & » chérir «.

Sa Bibliothèque, par ſes ſoins, s'aggrandiſſoit chaque jour, & l'on y voyoit les Ouvrages les plus profonds & les plus recherchés. On juge ordinairement d'un homme par les livres qu'il lit.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que

la politique ne fit jamais le ſujet de ſes études. Il ne connut que celle qu'on puiſe dans les Livres Saints, & il y a paru dans toute ſa conduite.

On prétend qu'un Général d'Ordre étant venu le viſiter, & ayant laiſſé ſur ſa table un billet de quatre mille écus Romains, payable à vue, il le lui renvoya ſur-le-champ, en lui marquant expreſſément » qu'il ne connoiſſoit d'autres » richeſſes que la pauvreté ; que » d'ailleurs il ſeroit obligé d'avoir » de la reconnoiſſance, & qu'il ne » vouloit contracter aucun engage- » ment «.

Il eſt facile de voir par la manière dont je parle de ce fait, que je n'ai point aſſez de preuves pour le garantir ou pour l'infirmer. » Quand on » eſt véridique, diſoit le célèbre

Muratori, » on fait douter «.

Les diverſes Congrégations qui ſe tiennent à Rome ſucceſſivement ne faiſoient que répéter les déciſions du Cardinal Ganganelli ; il en étoit l'ame & le flambeau ; il y parloit avec autant de clarté que d'érudition, comme un homme qui avoit fait une ample proviſion de connoiſſances & d'idées, & qui avoit des principes.

Son ſavoir ne ſe bornoit pas à la Théologie & au Droit Canon ; les Langues, les Belles-Lettres, la Politique, la bonne Philoſophie, le mettoient au niveau de ſon ſiècle & des hommes les plus éclairés. Juſques dans ſes récréations mêmes il ſavoit s'inſtruire, en parcourant des livres capables d'orner l'eſprit. J'apperçus un jour ſur ſa table les

ouvrages périodiques qui s'impriment à Paris, le Mercure de France, l'Année Littéraire, les Affiches de Provinces, & il me dit à ce ſujet: » Ces productions que je goûte infiniment, contribuent à me faire » connoître la littérature Françoiſe, » que je trouve beaucoup moins » brillante que la nôtre, mais bien » plus conciſe & bien plus ſolide «.

Son eſprit faiſoit de fréquentes excurſions dans les pays Etrangers, pour ſe repréſenter le génie, les uſages, les mœurs des Nations; il ſavoit parler avec un Anglois, comme un homme qui auroit habité Londres; avec un François, comme un Voyageur qui auroit vu Paris; avec un Ruſſe, comme un Curieux qui auroit ſcrupuleuſement examiné Péterſbourg & Moſcow.

Le grand homme eſt Citoyen du Monde.

Ganganelli, à raiſon de l'amour qu'il eut toujours pour les François, s'employa ſur-tout à connoître leur génie & leurs livres. Il étoit parfaitement au fait de tout ce qui concerne leurs débats littéraires, & il ſavoit parfaitement apprécier leurs torts & leurs raiſons. Il s'expliqua pluſieurs fois ſur la peine qu'il reſſentoit de n'avoir pu voir Paris; & il eſt certain qu'il y feroit venu, lorſqu'il fut Souverain Pontife, ſi Louis XV l'avoit vivement ſollicité de donner l'habit à Madame Louiſe.

Un Pape, tel que Ganganelli, n'auroit pu qu'augmenter par ſes voyages la conſidération qu'on doit au Chef de l'Egliſe. On l'auroit vu

n'en impoſer que par ſes vertus; & beaucoup plus occupé de s'attirer l'amour des Rois & des Peuples, que de chicaner ſur un vain cérémonial.

Il ſe dédommageoit de n'avoir pu viſiter l'Europe, en ſe communiquant aux Etrangers. Rome fut toujours remplie de perſonnages célèbres, dont les connoiſſances s'étendent au-delà des Empires, & n'ont d'autres bornes que celles de l'eſprit humain. C'eſt le centre de l'Italie où l'on vient aboutir, quand on veut ſe former ou ſe perfectionner; on y étudie les hommes, leurs mœurs, leurs uſages, leurs loix; on y voit diſtinctement le tableau des Cours & des Nations, ainſi que les reſſorts qui les font agir. Le concours des Etrangers

que la Religion, ou la curiosité y attire de toutes parts, y développe des passions & des talens, dont les Romains profitent habilement; ils paroissent ne s'occuper que d'eux-mêmes, & ils ne laissent rien échapper de tout ce qui s'offre à leurs regards, & de tout ce qu'on leur dit. Le Cardinal Ganganelli étoit en cette partie plus pénétrant que tout autre, il décomposoit les esprits comme un Chymiste les métaux, & il les réduisoit à leur juste valeur; mais sa principale étude fut toujours une application constante à ses devoirs: il suffisoit de savoir ce qu'il devoit faire, pour être assuré de ce qu'il feroit, & il avoit cela de commun avec ses illustres Collègues. Les Cardinaux, quoi qu'en dise la malignité, vi-

vent à Rome de la manière la plus édifiante ; leurs hôtels, tout ſuperbes qu'ils ſont, reſſemblent moins à des Palais qu'à des Mauſolées, & ils n'en ſortent que pour s'acquitter de leurs fonctions. On n'y connoît ni la table, ni le jeu, ni les amuſemens de la ſociété, à moins qu'il n'y ait ſur le ſoir une ſimple converſation, où les propos ſont auſſi inſtructifs que meſurés. Cependant le Cardinal Bellarmin diſoit » qu'ils n'étoient pas » ſaints, parce qu'ils vouloient être » très-ſaints «.

Ni la retraite, ni le travail ne prirent jamais rien ſur la gaieté de Ganganelli : il élaguoit les chagrins comme un Jardinier habile retranche les branches qui nuiſent à la beauté d'un arbre, & qui en

arrêtent la végétation. » Chaque » homme a une richeſſe qui lui eſt » propre, diſoit-il, & la mienne » eſt la gaieté, le ſeul patrimoine » que mes parens m'aient laiſſé, & » que je préfére à tous les tréſors «.

On ne croiroit pas que les Cardinaux qui tiennent à Rome un rang ſi élevé, & qui y jouiſſent des plus grandes prérogatives, ſe diſtinguent moins par la pompe que par l'affabilité : ils mettent à leur aiſe tous ceux qui leur parlent, & malgré l'étiquette attachée à leur grandeur, ils ſont populaires, & chacun les approche ſans être ébloui de leur dignité : ils ne connoiſſent point ces politeſſes impérieuſes que les gens en place emploient avec art pour ne rien perdre de leur orgueil ; & pour avoir en

même temps la réputation d'hommes honnêtes.

» C'eſt ce qui me conſole de me » voir dans la claſſe des Eminences : diſoit le Cardinal Ganganelli, » car » on doubleroit & tripleroit les » honneurs du Cardinalat, dont je » ſuis environné, ajoutoit-il en parlant à un Religieux du Couvent des Saints Apôtres, » que je n'en ſerois » pas moins le très-humble ſervi» teur du dernier des malheureux. » Mon ame auroit-elle donc chan» gé, parce qu'on m'appelle Emi» nence ? Il me ſemble que je ſuis » toujours le même individu qui » naquit à St. Arcangelo, & que » mon être n'a pas plus d'ampli» tude qu'il en avoit avant ma pro» motion «.

Ses lumières encore plus que ſa

dignité, le mirent en relation avec des hommes de tous les climats, diſtingués par leur naiſſance & par leurs talens. Tantôt on le ſollicitoit comme le Cardinal le plus obligeant, pour obtenir grace ou juſtice ; tantôt on le conſultoit comme celui du Sacré Collége qui ſaiſiſſoit mieux une affaire, & qui en rendoit compte avec plus de préciſion.

Toutes ſes correſpondances lui préparoient inſenſiblement, ſans qu'il s'en défiât, le rang ſuprême que la Providence lui deſtinoit. On entendoit dire en Angleterre, ainſi qu'en Allemagne, en Ruſſie comme en Portugal, qu'il n'y avoit que le Cardinal Ganganelli qui pût, en devenant Souverain Pontife, pacifier les eſprits. On le regardoit

regardoit de toutes parts comme celui qui ſeroit un jour l'Ange de paix, & qui réconcilieroit la Cour de Rome avec les Monarques qu'elle avoit offenſé.

Lui ſeul ignoroit les jugemens auſſi avantageux qu'on portoit ſur ſon compte, & tandis qu'on le préconiſoit déja comme le Pape futur, il ſe renfermoit en lui-même, & il ne ſe communiquoit que pour répandre des lumières & pour exercer des actes d'humilité.

C'eſt ce qui paroit dans une lettre qu'il écrivoit à un de ſes amis en 1766. » Plus on a voulu m'élever, lui marquoit-il, » & plus je dois » m'humilier. Malheur à moi ſi con- » ſidérant autre choſe dans ma di- » gnité de Cardinal, que l'obliga- » tion de défendre l'Egliſe au prix

» même de mon sang, je m'en pré-
» valois pour me livrer à un vain
» orgueil, ou pour me repaître d'il-
» lusions.

» Un Cardinal de l'Ordre de S.
» François, & dans des tems aussi
» peu favorables aux Religieux,
» ne doit s'occuper que de faire le
» bien selon son pouvoir, sans
» chercher à se produire, sans ja-
» mais désirer de sortir de sa sim-
» plicité.

» Un Prêtre, & sur-tout un Re-
» ligieux, qui a de l'ambition, ne
» mérite que le mépris; cette vie
» est-elle donc éternelle, pour en
» faire son bonheur?

» On porte la Barrette, ou la
» Tiare pendant quelques mal-
» heureux jours, fastidieux par des
» servitudes; on est vivement agité

» par des orages, après quoi l'on
» tombe dans ce gouffre universel,
» où les personnes & leurs noms
» vont s'engloutir. Cela mérite-t-il
» donc la peine de perdre son ame
» en désirant des honneurs si frêles
» & si peu durables.

» La pensée de l'éternité m'a tou-
» jours guéri de l'ambition ; quand
» je considere le sein de Dieu même
» comme devant être mon repos,
» je n'ai pas le courage de souhaiter
» une gloire aussi frivole, & aussi
» passagere que celle d'un titre ou
» d'un rang.

» Toute ma satisfaction est de jouir
» d'un excellent livre, ou de la
» conversation de quelque homme
» de bien qui m'éclaire, & qui
» m'édifie.

» Et si quelque chose doit flat-

» ter l'homme dans un rang où » la fortune l'élève, c'eſt le pou- » voir d'y faire du bien; autre- » ment on ne ſe voit élevé que » pour irriter les petits, & pour ſe » rendre odieux «.

Son cœur fut toujours ouvert aux malheureux, & il diſoit, à ce ſujet, que ſon ame, par une ſympathie dont il n'étoit pas maître, s'identifioit avec tous ceux qui ſouffroient.

On avoit beau le voir s'élever par la force de ſon génie, on devoit douter de ſa future élévation, parce que le tems n'étoit pas favorable aux Religieux, & parce qu'on pouvoit ſoupçonner que ſon humilité reſſembloit à celle de Sixte-Quint, qui ne s'abaiſſa que pour parvenir.

D'ailleurs la liberté avec laquelle le Cardinal Ganganelli s'expliquoit ſur certaines démarches de la Cour de Rome, & ſur la néceſſité de déférer aux volontés des Souverains, ne paroiſſoit pas lui concilier les Cardinaux. On ſavoit que dans la plupart des Congrégations qui ſe tenoient ſous les yéux du Pape même, au ſujet du Duché de Parme, & de l'affaire des Jéſuites, il avoit donné des avis tellement contraires aux ſentimens du Pontiſe & de ſon Secrétaire d'Etat, qu'on prit le parti de ne le plus conſulter. » On ne me communique rien, » diſoit-il, & je ſais tout; mais on » aura beau faire, ſi l'on ne veut » pas voir la Cour de Rome dé» cheoir de ſa grandeur, il faudra » néceſſairement ſe réconcilier avec

» les Souverains ; ils ont les bras » plus longs que les frontières, & » leur pouvoir s'élève au-dessus des » Alpes & des Pyrénées «. C'est dans ces propres termes qu'il parla au Cardinal Cavalchini.

Comme il s'expliqua toujours sur le même ton, soit dans ses conversations particulières, soit dans ses lettres aux Cardinaux Cavalchini & Serfale, non pour censurer la conduite de Clément XIII, mais pour empêcher d'éclater l'orage qui grondoit sur Rome ; il intéressa, sans le savoir, des personnes du plus haut rang. Le Prince de Brunswic lui-même, informé de sa manière de penser, fut le premier qui le fit connoître au Roi de France, comme un Cardinal ami des Couronnes, &

qui avoit le talent de concilier tous les eſprits.

Dès ce moment, Louis XV, à qui rien n'échappoit, & qui avoit une juſteſſe d'eſprit admirable, grava ſon nom dans ſa mémoire, pour s'en ſouvenir en tems & lieu; ce n'eſt pas la ſeule fois que des paroles dites au hazard, eurent les plus grands effets; l'hiſtoire en fournit mille exemples.

Clément XIII n'avoit que de bonnes intentions, & ſa mémoire ſera éternelle à raiſon de ſa piété; mais il eût fait un autre perſonnage ſi le Cardinal Archinto, ſon Miniſtre, à qui il donna toute ſa confiance, & qui en étoit digne, eût vécu plus long-tems. Après l'étrange mort de cette Eminence, arrivée trop

brusquement chez le Cardinal Ferroni, pour le malheur du Pape, & de Rome, le Cardinal Torrigiani, homme d'esprit, mais dans les circonstances, ami trop déclaré de la Société, & qui ne connoissoit point assez les différentes Cours de l'Europe, devint Ministre d'Etat. Alors on vit un changement extraordinaire dans la manière de penser & d'agir : on heurta les Souverains au lieu de les appaiser; & comme si l'on eût voulu les irriter encore davantage sur le compte des Jésuites, on osa donner avec fierté la Bulle *Apostolicum*, qui les confirmoit dans tous leurs priviléges, qui les justifioit sur tous les points, & qui faisoit l'éloge le plus pompeux de leur zèle, de leurs services, & de leurs

talens. Il eſt quelquefois de la bonne politique de paroître ennemi de ceux qu'on veut ſervir.

Peut-être la Compagnie de Jeſus ſubſiſteroit-elle encore ſans ces Patentes auſſi mal concertées, que révoltantes aux yeux des Souverains, & qui, d'après les paroles mêmes de Clément XIV, furent moins accordées qu'extorquées, *extortis potius, quàm impetratis.*

Il n'eſt pas concevable comment les Jéſuites ne prévirent pas les effets d'une pièce auſſi peu réfléchie, & qui avoit tout l'air d'un ouvrage *ab irato.*

Le Portugal redoubla ſes plaintes, & l'affaire de Parme mettoit le comble à ces maux : auſſi pour ſe venger de ce qu'un Pape, dans le dix-huitième ſiècle, oſoit faire

revivre d'anciennes prétentions ſur ce qui concerne le temporel des Souverains, & ne regarder le Duc de Parme que comme un ſimple vaſſal, le Roi de France prit Avignon, & le Roi de Naples Benevent.

Avignon avoit été vendu à Clément VI, l'an 1348, par Jeanne, Reine de Sicile & Comteſſe de Provence, du conſentement de Louis de Tarente, ſon mari, pour la ſomme de quatre-vingt mille florins, qui furent payés à la Reine, à condition que le Pape ſecourroit ladite Reine Jeanne dans le recouvrement de ſes Etats, dans leſquels elle fut en effet rétablie. On conteſte néanmoins cette vente, en aſſurant que la ſomme convenue n'a jamais été payée, & que même

on compensa par-là quelques restes de pensions dues au Saint-Siége, pour le royaume de Naples & de Sicile.

Quoi qu'il en soit, les Papes depuis cette époque ont toujours joui du Comtat, & y ont même fait leur résidence pendant soixante-dix ans : ce que les Italiens appellent la captivité de Babylone.

Cela n'empêcha pas Louis XIV de le prendre à deux reprises, & Louis XV s'en empara comme d'un pays enclavé dans son Royaume & sur lequel il a des droits.

Quant à Benevent, Henri III, dit le Noir, donna, en 1503, ce Duché au Pape Léon IX, son parent, qu'il avoit élevé au Pontificat, & il a toujours été possédé par les Souverains Pontifes, quoi-

qu'on ait souvent contesté cette possession : le Roi de Naples s'en rendit maître en 1766.

Pendant que ces actes d'hostilité se commettoient sans aucune résistance de la part des Romains, comme il est aisé de le présumer, Clément XIII, craignant d'agir contre sa conscience, s'annonçoit comme un autre Thomas de Cantorbery, prêt à souffrir le martyre pour conserver des immunités. Les nouvelles publiques ne parloient que de son courage, qui eût mérité tous les éloges, s'il eût été question de la foi; mais qui n'ayant pour objet que des droits honorifiques & des biens périssables, avoit l'air d'un zèle indiscret.

Ganganelli, effrayé de l'orage qui grondoit de toutes parts, en-

core plus fâché de ce qu'on ne travailloit point à le calmer, désapprouvoit les engagemens qu'on avoit pris : il voyoit toute la profondeur du tombeau où l'on alloit ensévelir la gloire de Rome, si l'on s'obstinoit davantage à résister aux Monarques. » Le Saint-Siége » ne périra jamais, écrivoit-il à un de ses amis, » puisqu'il est la base » & le centre de l'unité, mais on » ôtera aux Papes ce qu'on leur a » donné «.

Il n'est pas douteux que Clément XIII en n'écoutant que lui-même, n'eût été frappé des raisons du Cardinal Ganganelli ; mais on avoit tellement pris des mesures, pour écarter ceux qui vouloient lui parler en secret, qu'on ne pouvoit l'approcher. Le Cardi-

nal Spinelli s'en plaignoit amèrement dès 1762 dans une lettre écrite au Cardinal Serfale, fon fucceffeur à l'Archevêché de Naples.

» Je gémis bien fincèrement, » lui difoit-il, de ce que le S. » Père n'eft plus vifible que pour » certains Cardinaux, & qu'on ne » peut avoir le moindre entretien » avec lui fans être entendu, & » même interrompu. Il n'en étoit » pas ainfi du tems du Cardinal » Achinto. Dieu fait où cela nous » mènera : mais il eft à craindre » qu'on n'irrite les Souverains de » manière qu'ils s'en fouviennent » long-temps. Le Pape me faifoit » autrefois la grace de m'écouter; » & maintenant je vois que ma » préfence l'embarraffe. Il n'y a » que le Cardinal Paffionei qui

» parle avec chaleur ; mais comme
» on le connoit pour être trop vif,
» tout ce qu'il peut dire ne fait
» pas d'impreſſion. Le Cardinal
» Ganganelli, beaucoup plus mo-
» déré, qui ſaiſit parfaitement les
» choſes, & qui eſt toujours dans
» le vrai, feroit plus capable qu'au-
» cun autre d'ébranler le S. Père :
» mais on ſe défie de lui, unique-
» ment parce qu'il a de grandes lu-
» mières, & qu'il improuve la con-
» duite qu'on tient à l'égard du Por-
» tugal. Cependant il faut donner
» ſatisfaction à Sa Majeſté Très-
» Fidèle, qui ne demande que des
» choſes exigibles, ſi l'on ne veut
» rompre totalement avec cette
» Couronne.

Clément XIII lui-même ſentit par la ſuite la juſteſſe de ces ré-

flexions, & se voyant vivement pressé par la Maison de Bourbon, & par celle de Bragance, qui lui demandoient ardemment la suppression des Jésuites, dans des mémoires présentés en Janvier 1769, il indiqua un Consistoire pour le 3 Février. Là, il devoit acquiescer aux desirs des Souverains : mais, pour me servir de l'expression même de Clément XIV, il mourut dans la nuit, contre l'attente de tout le monde : *Præter expectationem omnium.* Ce fut après avoir soupé, & en se mettant au lit, sur les dix heures du soir, qu'il jetta un grand cri, qu'il vomit beaucoup de sang, & qu'il expira.

Cette mort atterra ses partisans, & en-même tems consola les Ro-

mains, qui, contriſtés de n'avoir plus ni Avignon ni Benevent, & de ſe voir en butte à la colère des Puiſſances prêtes à éclater, ne trouvoient d'eſpérance que dans un nouveau règne. Il n'y a point de Pape dont la mort ne cauſe de la joie & du chagrin.

Ce fut l'image d'un ciel nébuleúx, ou plutôt d'une tempête, qu'un Conclave, dans des circonſtances auſſi critiques. Les Cardinaux raſſemblés, mais preſque tous d'avis différens, s'annonçoient comme ces éclairs qu'on voit au ſein des nuages, & qui préludent le tonnerre. On s'agitoit, on diſputoit, & les uns aſſez mauvais politiques pour vouloir encore un Pape qui luttât contre la force, & les autres aſſez bien aviſés pour con-

courir à l'élection d'un Pontife agréable aux Couronnes, se débattoient vivement.

Peu s'en fallut que la faction des opposans aux vues de l'Espagne & du Portugal, ne prévalût. Le Cardinal Chigi, Prince Romain, rempli de piété, mais dont la dévotion eût prouvé qu'on peut avoir de bonnes intentions, beaucoup de zèle, & ne pas prendre le meilleur parti, fut sur le point d'être élu Pape. Il ne lui manquoit que deux ou trois voix, lorsque les choses changèrent de face, & qu'on vit son parti s'affoiblir sensiblement.

Le choix d'un Souverain Pontife est presque toujours une opération laborieuse, à raison du nombre de voix qu'on exige pour l'é-

lire. Le Sacré Collége, ordinairement composé de Cardinaux pieux, politiques, indécis, se partage dans toutes les élections. Les dévots donnent opiniâtrement leur suffrage en faveur de celui qu'ils croient le plus digne; les politiques se déterminent selon leurs intérêts, ou selon l'influence des Couronnes; & les indifférens tournent à tout vent: ce qui fait dire avec vérité, que celui qui entre Pape au Conclave, en sort toujours Cardinal.

Ce seroit contredire toutes les Histoires, que d'avancer qu'il n'y a ni cabales, ni factions dans les Conclaves; mais on a toujours observé, que celui qu'elles avoient en vue, n'arrivoit jamais à la Papauté. Il s'élève tout-à-coup un avis qui prévaut, qui réunit les suf-

frages en faveur d'un Cardinal auquel on ne penfoit pas, & qui jette dans l'étonnement ceux mêmes qui l'ont choifi.

On rapporte à ce fujet, que quelques Cardinaux ayant voulu plaifanter un vieux domeftique qui avoit vu quatre Conclaves, & qui prétendoit deviner la nomination de chaque Pape, voulurent lui faire croire, en fortant du Scrutin, que le Souverain Pontife venoit d'être élu, & qu'il leur répondit : » Je » gagerai tout ce qu'on voudra que » cela n'eft pas, attendu que lorfque » vous venez de faire un Pape, vous » ne manquez jamais de me nom- » mer Eminence, parce qu'alors » vous n'êtes plus à vous-mêmes «. On difoit la même chofe des Apôtres quand ils reçurent l'Efprit-Saint.

Il y avoit tout à parier au Conclave de 1740, qu'Aldrovandi feroit placé fur la Chaire de Saint Pierre. Toutes les factions du dehors & du dedans n'avoient que lui pour objet, & cependant ce fut Lambertini qui, après fix mois d'indécifion, fixa fur lui les regards du Conclave, en difant, fans autre deffein que celui de s'amufer : » Voulez-vous faire un Saint, pre» nez Gotti; un Politique, Aldo» vandi ; un Bonhomme, prenez» moi «.

Ainfi dans le Conclave de 1758, lorfque Cavalchini, prêt à recevoir la Tiare, fut exclus par la France, & que le Cardinal Vicaire (Guadagni) dit aux François : vous réfiftez toujours au Saint-Efprit : le Cardinal de Roth indiqua fur le

champ l'Evêque de Padoue, comme un Prélat d'une éminente piété, & Rezzonico, après avoir répandu des larmes ſincères, ſe vit aſſis ſur la Chaire de Saint Pierre, ſans pouvoir revenir de ſon étonnement.

Ainſi dans le Conclave de 1769, il y avoit un parti conſidérable pour Chigi, petit-neveu d'Alexandre VII, & le Cardinal Ganganelli, quoique ſans intrigue & ſans ambition, eut le même triomphe que Sixte-Quint, après avoir porté le même habit.

Il ſe tenoit tranquille & preſqu'iſolé, lorſqu'il répondit à quelques Cardinaux qui lui demandoient s'il vouloit être Pape : » Comme » vous êtes en trop petit nombre » pour me nommer, & trop pour » avoir mon ſecret, vous n'en ſau» rez rien «.

L'Empereur, qui se trouvoit alors à Rome, & qui y étoit attiré par le désir de prendre une connoissance exacte de l'Italie, visita le Conclave, n'y proféra pas le moindre mot en faveur du Cardinal Ganganelli; & ne le soupçonna même pas d'être le Pape futur. Etonné seulement de le voir en habit noir, il le prenoit pour un simple Prêtre, lorsque Ganganelli dit à voix basse: » C'est un » Religieux de Saint François qui » porte la livrée de la pauvreté «.

Cependant, pour me servir de la comparaison du Cardinal Querini, qui peint un Conclave d'une manière tout-à-fait ingénieuse en l'assimilant à une ruche d'abeilles, il y en avoit parmi les Cardinaux qui bourdonnoient, d'autres qui

piquoient, tandis que la plus nombreuſe & la plus ſaine partie travailloit à former le flambeau dont l'Egliſe devoit être éclairée.

Les paſquinades, toujours en uſage chez les Romains, & ſur-tout au tems des Conclaves, ſe multiplioient de toutes parts, & comme il arrive par fois qu'elles ſont le réſultat de l'opinion publique, il n'eſt pas hors de propos de rapporter celles qui caractériſoient Ganganelli. L'une Latine lui attribuoit ces paroles du pſeaume 118: » J'en ſais plus que ceux qui m'ont » inſtruit «; & l'autre en Italien, le repréſentoit comme » ayant des » dents pour mordre, & un bon » nez pour ſentir «.

Cela étoit d'autant plus flatteur, que les ſatyres qui coururent alors n'épargnèrent

n'épargnèrent personne, & que parmi les Cardinaux il y en avoit de désignés, l'un comme ne sachant pas parler, l'autre comme ayant tout au plus une figure humaine. Le Cardinal Ganganelli prit sans défiance un Conclaviste François, il étoit trop secret pour avoir rien à craindre de la part de ceux qui l'entouroient.

Le Conclave dura trois mois & quelques jours; la difficulté de nommer un Pontife dans des circonstances aussi épineuses, le rendoit très-tumultueux. Les Jésuites avoient beaucoup de Cardinaux qui leur étant singulièrement dévoués, craignoient la ruine prochaine de la Société & les opinions étoient continuellement contrebalancées : il falloit trouver les

moyens d'allier la religion avec la politique, de ſoutenir les droits du Saint-Siége, & de déférer aux déſirs des Souverains.

Les Cardinaux attachés à la maiſon de Bourbon, ſavoient que Ganganelli, ſans avoir aucune haîne contre les Jéſuites, ne les avoit jamais cultivés ; qu'il jugeoit des choſes ſans aucune préoccupation ; qu'il s'expliquoit hautement ſur la néceſſité de ſe rapprocher des Monarques ; qu'il penſoit enfin que dès qu'un Ordre Régulier donnoit ſujet aux Puiſſances Catholiques de demander ſon extinction, il falloit abſolument le ſupprimer.

D'ailleurs le Père Caſtan, Religieux du Comtat Venaiſſain, qui s'étoit particulièrement lié à Rome avec le Cardinal Ganganelli, &

qui, par la voie du Père Valentin, Procureur général de la doctrine Chrétienne, en avoit reçu des lettres fréquentes ſur toutes les opérations de Clément XIII, avoit cru devoir, pour le bien de l'Egliſe, faire part au Miniſtère François de cette correſpondance.

C'étoit à M. de Jarente, Evêque d'Orléans, pour lors à la Cour, qu'il s'adreſſa, en lui envoyant, à l'inſçu du Cardinal Ganganelli, des notes qui faiſoient connoître avantageuſement cette Eminence. Auſſi diſoit-on publiquement dans Avignon, & dans Rome même, que Clément XIV devoit en partie la Tiare aux bons offices du Père Caſtan, Religieux diſtingué dans ſon Ordre par ſon mérite, & par les places qu'il y occupe. M. de

Jarente apprit avec plaisir que les sentimens du Cardinal Ganganelli, étoient réellement conformes aux vues des Couronnes, qu'il étoit homme à seconder les intentions de la Maison de Bourbon, & il en fit un fidèle rapport à Louis XV, qui se rappellant ce qu'on lui en avoit déja dit, fit donner les ordres les plus précis au Cardinal de Bernis d'appuyer fortement l'élection de Ganganelli.

Personne n'étoit plus capable que cette Eminence de remplir une pareille commission. Habile à manier les esprits comme la lyre d'Apollon, il avoit étonné l'Europe par la réconciliation des Maisons d'Autriche & de Bourbon, ainsi qu'il l'avoit charmée par la douceur de sa poésie.

Il entraîna le Cardinal Rezzonico & son parti du côté des Espagnols & des François; & ce fut une victoire importante, en ce qu'elle décida l'élection du Cardinal Ganganelli, & qu'elle fit asseoir sur la Chaire de Saint Pierre l'homme le plus digne de la remplir. Ainsi l'éloquence d'Aaron servit souvent à accomplir les desseins de Dieu.

On peut juger, d'après cet exposé simple & naïf, s'il est vrai, comme le débitèrent les plus méprisables Satyres, que Clément XIV n'obtint la Tiare qu'aux conditions de détruire la Société: c'étoit outrager de la manière la plus criminelle, & le Chef de l'Eglise & les Souverains eux-mêmes, que de les supposer capables d'un tel complot.

D'ailleurs Ganganelli méprisoit trop les honneurs, il avoit la conscience trop délicate pour se prêter à une aussi horrible simonie : mais tel est le sort des plus grands hommes ; il n'y en a point qui n'ait deux réputations, les uns les préconisent, & les autres les déchirent.

Ce fut le 19 Mai 1769, que le Sacré Collége reconnoissant enfin que le Cardinal Ganganelli seroit agréable à tous les Souverains, sachant d'ailleurs combien il étoit savant & vertueux, le proclama Souverain Pontife. On le vit paroître alors comme un Arc-en-ciel qui sort d'un nuage épais, & qui annonce le retour du beau temps. Il vouloit s'imposer le nom de Sixte VI ; mais en reconnoissance de ce que Clément XIII

l'avoit fait Cardinal, il prit son nom selon l'usage établi depuis long-temps.

Quand le Doyen du Sacré Collége lui demanda s'il acceptoit la Papauté, il répondit : » Qu'on ne » devoit ni la désirer, ni la refuser ; & il dit à quelques Cardinaux : » Il faut que cette place ne soit pas » actuellement bien excellente, puis- » qu'on en charge un pauvre Re- » ligieux de Saint François «.

Lorsqu'après l'adoration, on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué, il répondit, avec son ton humble & naïf: » Qu'il n'avoit jamais vu cette » pompe plus à son aise, d'autant » mieux qu'il se souvenoit d'avoir » été vivement repoussé à pareille » cérémonie, quand il n'étoit que » simple Religieux «.

Il eſt incroyable combien le Peuple Romain fit éclater ſa joie, lorſque le Cardinal-Diacre vint, ſelon l'uſage, annoncer à haute voix : » vous avez pour Souverain » Pontife, François-Laurent Gan» ganelli, qui s'eſt impoſé le nom » de Clément «.

On n'entendit que des cris d'allégreſſe, & il n'y eut jamais, du temps des anciens Romains, un triomphe auſſi marqué. Alors tout le monde étoit tranſporté, écrivoit une Dame Angloiſe à une de ſes Amies, & l'on s'imaginoit que le Siècle d'or alloit recommencer.... Mais hélas ! c'étoit l'aurore d'un beau jour, qui ne devoit durer qu'une matinée.

Clément fut ſi peu ébloui de ſa dignité ſuprême, qu'on eut toute

la peine du monde à le réveiller le lendemain de ſon exaltation : il ne dormit jamais d'un ſommeil auſſi profond. Ce n'eſt pas ainſi qu'un ambitieux eût paſſé la nuit.

D'ailleurs la lettre qu'il écrivit au Père Valentin, Procureur général de la doctrine Chrétienne, prouve qu'il avoit plus lieu de s'affliger que de ſe réjouir ; elle étoit conçue en ces termes : » C'eſt un bien mauvais » ſervice que m'ont rendu ceux qui » ſe ſont intéreſſés à mon élévation : » les tems ſont ſi critiques & ſi » fâcheux, que de quelque façon » que je me comporte j'aurai de » puiſſans ennemis, & que mon » devoir m'obligera à n'écouter » aucune conſidération humaine, » à ne pas même faire attention à » ma propre vie, car on n'eſt pas

» le Chef de l'Eglise pour trahir
» ses intérêts par foiblesse & par
» timidité.

» Le Public qui me voit envi-
» ronné d'ornemens extérieurs, ne
» sait pas ce qui se passe dans mon
» ame; il s'imagine que tout cela
» doit me flatter, & s'il lisoit dans
» mon cœur, il connoîtroit que je
» ne fus jamais plus agité; non que
» je craigne, car heureusement je
» suis disposé à tout, mais parce
» qu'en prenant même le meilleur
» parti, j'aurai une foule de con-
» tradicteurs.

» Priez Dieu, mon cher Père,
» qu'il m'éclaire, qu'il me soutien-
» ne, & qu'il me donne cette force
» dont les Apôtres étoient remplis
» après l'effusion de l'Esprit Saint.

» Je vous quitte pour répondre

» aux affaires, comme aux perſon-
» nes qui m'inveſtiſſent de toutes
» parts. Je vas être bloqué pendant
» toute cette ſemaine, de manière
» à ne pouvoir m'entretenir avec
» vous. Je vous ferai avertir ſi-tôt
» que le tourbillon ſe diſſipera «.

Il prononça, quelques jours après ſon avènement au Trône Pontifical, un Diſcours digne de ſon cœur & de ſon génie. Après avoir expoſé qu'on voyoit dans ſa Perſonne » comment le néant pouvoit de- » venir quelque choſe entre les » mains de Dieu «, il s'éleva inſenſiblement juſqu'à déployer la puiſſance & les prérogatives du Souverain Pontificat, & lorſqu'il eut tracé le plan qu'il ſe propoſoit dans le Gouvernement de l'Egliſe, il finit par ces paroles énergiques:

» Ainſi, avec l'aide de Dieu, nous » gouvernerons l'Egliſe militante, » de maniere que nous ne perdions » pas celle qui eſt triomphante «.

Chacun s'empreſſa de le combler d'éloges, & ce fut à cette occaſion qu'il dit au Tribunal du Saint-Office, lorſqu'il le complimentoit : » Le Sauveur du monde » fut béni à ſon entrée dans Jéru- » ſalem, & bientôt après on de- » manda ſa mort ! Pour moi qui » ſuis ſon Vicaire, je pourrois bien » ſubir le même ſort dans l'état » funeſte où ſont les affaires de » l'Egliſe «.

Jamais Pape n'avoit été élu dans un tems plus orageux. Le Portugal vivement irrité contre Rome, comme n'en ayant pas reçu la ſatisfaction qu'il déſiroit dans ce qui

concernoit les Jésuites, méditoit les moyens de s'en tenir à son Patriarche, & de ne plus communiquer avec le Pape, que par la voie des prières; L'Espagne, qui exigeoit à toute force leur abolition, tonnoit continuellement auprès du Saint-Siége, & laissoit entrevoir quelque démarche funeste à la Cour de Rome; La France, en possession d'Avignon depuis quelques années, & vivement irritée de la manière dont on avoit traité le Duc de Parme, s'unissoit à l'Espagne pour faire éclater en toute occasion la grandeur de son ressentiment; Naples, soutenue par les autres Couronnes, & par un Ministère plein de vigueur, retenoit Benevent, Ponte-Corvo, & menaçoit de pousser plus loin ses limites; Parme, la pierre

d'achoppement, exigeoit une rétractation de la part du Pape même, comme une justice qui lui étoit due; Venise prétendoit réformer les Communautés Religieuses, sans en conférer avec Rome; la Pologne avisoit aux moyens de diminuer les priviléges de la Nonciature, & de mettre conséquemment un frein à l'autorité Papale; les Romains eux-mêmes murmuroient de voir leurs possessions devenir la proie des Etrangers; & pour comble de maux, un esprit de vertige répandu de toutes parts, attaquoit les Rois, les Pontifes, Dieu lui-même, & rangeoit le Christianisme dans la classe des chimères & des superstitions.

Quel coup-d'œil pour le Chef de l'Eglise!

Clément XIV commença par adreſſer des vœux au Ciel pour les beſoins de l'Egliſe & de l'Etat; & pleinement occupé de réparer les brèches qu'un zèle indiſcret avoit fait à la Religion, il écrivit à tous les Monarques, leur montrant une ame pacifique, & les intéreſſant vivement par la tendre affection qu'il leur témoigna. Il nomma le Cardinal Palavicini, ſon Secrétaire d'Etat, comme un Miniſtre agréable aux Couronnes; mais bien réſolu de gouverner par lui-même, & de prendre ſur le fait tous les Agens ſubalternes, au moment qu'ils malverſeroient. » Rien, dit-» il, n'eſt à négliger lorſqu'on eſt » Souverain: les plus petits objets » ont des ramifications qui s'éten-» dent juſqu'aux premières raci-» nes «.

Il fit diminuer le prix du pain, de la viande, de l'huile, du ſavon. Il refuſa le préſent qu'on offre aux Souverains Pontifes pour le tabac, ordonnant d'en faire un meilleur uſage.

Un ſecret inviolable déroboit à ſes plus intimes amis la connoiſſance des projets qu'il méditoit, & les Nouvelliſtes étoient obligés de ſe nourrir de conjectures, & d'avouer que le » Pontificat de Ganganelli n'étoit pas celui des Curieux «. C'eſt ce que répondit un Cardinal à une Dame Romaine, qui le perſécutoit pour ſavoir ce que deviendroient les Jéſuites.

Perſonne n'ignore que ces Pères, fondés par Saint Ignace de Loyola, & approuvés par Paul III

l'an 1540, eurent dès le moment de leur naiſſance de grands amis, & de puiſſans ennemis, & que pour parler d'eux avec équité, il ne faut adopter ni le langage de certains enthouſiaſtes qui les préconiſent tous comme des êtres merveilleux, ni l'opinion de ceux qui les ſuppoſent tous des hommes dangereux.

L'infaillibilité n'étant promiſe qu'à l'Egliſe univerſelle, il n'y a point d'Ordre Religieux qui n'ait commis des fautes, & qui n'ait eu des torts. On en reprocheroit ſans doute moins aux Jéſuites, s'ils avoient eu la ſage précaution de ſe tenir éloignés des Souverains, & des Grands. Ils ne penſèrent pas qu'en acquérant la confiance des Princes, ils s'en prévaudroient aux yeux du Public; que leurs

plus petites fautes deviendroient des affaires d'Etat, & que même ſans avoir d'autre deſſein que celui de rendre ſervice, on prend inſenſiblement dans les Cours, & preſque malgré ſoi, un eſprit d'intrigue & de domination. C'eſt pourquoi le Cardinal le Camus prétendoit avec vérité, » qu'il étoit » preſque impoſſible qu'un Eccléſiaſtique ne reſpirât à la Cour » un air malfaiſant.

» Les Princes & les Prélats ne » doivent accuſer qu'eux-mêmes, » diſoit le P. la Rue au Maréchal » de Luxembourg, s'il eſt vrài que » nous ſoyons fiers & intrigans. En » nous appellant auprès d'eux, en » nous honorant de leurs faveurs, » ils nous auront mis dans cette » dure néceſſité : car il eſt dans la

» nature de l'homme d'aimer à » dominer «. Il étoit facile de prévoir la décadence des Jésuites, en voyant leur crédit.

Clément XIV se trouvant précisément au centre des plaintes & des éloges qu'on faisoit de la Compagnie de Jesus, voyoit tout à la fois des motifs pour la détruire, & de fréquentes suppliques qu'on lui adressoit pour la conserver. Il savoit que depuis son établissement, la plupart de ses Membres travailloient sans relâche à prêcher les Peuples, à enseigner la Jeunesse, & que, selon l'exposé même de l'Evêque de Soissons (Fitz-de-James) dont le témoignage n'étoit pas suspect, » ils » menoient une vie exemplaire «. Mais il savoit en même-temps

qu'on leür reprochoit de commercer, de troubler la paix, d'avoir une morale relâchée, d'avoir favorisé les rits Malabares, (ce sont les termes de son bref) & que c'étoit Sa Majesté Chrétienne, Sa Majesté Catholique, Sa Majesté Fidèle, qui, après les avoir expulsés de leurs Etats, sollicitoient vivement leur destrüction.

Autant de griefs qu'on devoit peser au poids du Sanctuaire : aussi, Ganganelli, toujours modéré, prit-il le terme de quatre années pour supputer les avantages & les inconvéniens d'une pareille démarche, malgré les instances journellement réitérées des Princes & de leurs Ambassadeurs, malgré les murmures d'un Public toujours impatient, & qui s'imagine qu'on n'a

d'autre affaire que de contenter ſa curioſité. *Diuturno temporis ſpatio, opus eſſe judicavimus.*

Le premier ſoin du Pontife fut de ramener le Portugal, qui s'éloignoit de la Cour de Rome de plus en plus. On ne le vit point, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, alléguer ſa dignité pour ſe diſpenſer de faire la première démarche. En Père tendre comme en homme éclairé, il alla lui-même au-devant des Portugais, & il fit ſi bien, que la Cour de Liſbonne reçut un Nonce, & reprit pour celle de Rome ſon ancienne affection.

D'après cet exemple, on peut affirmer que l'Angleterre ſeroit encore Catholique, qu'Henri VIII, ſon Roi, ne ſe fût jamais ſéparé de la communion Romaine, ſi

Clément XIV eût été à la place de Clément VII.

On a beau vouloir rabaisser la dignité Papale, il n'en est pas moins vrai que le Souverain Pontife, qui trouve ses titres & ses prérogatives dans l'Evangile même, qui, par une succession non interrompue, n'a cessé depuis Pierre jusqu'à nous de recevoir les hommages des Princes & des Peuples, comme ayant dans l'Eglise primauté de rang & de jurisdiction, influe encore beaucoup sur l'esprit des Nations, & dans le cabinet des Rois.

On ne regardera jamais l'Evêque de Rome comme un personnage indifférent. Par sa constitution, par ses prérogatives, par son autorité, il tient à trop de liens

intérieurs & extérieurs, pour devenir un être isolé; & il y a bien paru dans ces derniers temps, où l'on a senti plus que jamais, qu'on auroit beau supprimer les Jésuites, qu'ils ne seroient point détruits, tant que Rome ne parleroit pas.

Il est étonnant combien il y eut à ce sujet de colloques & d'audiences chez le Pape même. Les Cardinaux de Bernis, Orsini, le Prélat Azpuru, Ministre d'Espagne, se présentoient tour à tour, & souvent tous ensemble, pour exposer les raisons de leurs Souverains, & pour déterminer le Pontife à finir cette grande affaire.

Cependant Clément XIV, au centre des plus importantes négociations, paroissoit tranquille, ne laissoit rien transpirer de ce qui se

paſſoit dans ſon ame, & n'en vaquoit pas moins aux affaires ſpirituelles & temporelles, qui exigeoient ſon attention.

Il avoit été couronné dans la Baſilique de S. Pierre, le 4 Juin 1769, au milieu des acclamations; & le 26 Novembre de la même année, il prit poſſeſſion de Saint-Jean de Latran, avec la magnificence attachée à cette pompeuſe cérémonie.

L'impoſſibilité de le pénétrer faiſoit qu'on cherchoit à le deviner, & qu'on ſe livroit même à des conjectures puériles, pour imaginer ce qui devoit arriver. Dès qu'on le vit tomber de cheval, ces hommes nuls, & qui, pour être quelque choſe s'érigent en politiques, ne manquèrent pas de conclure

clure que les Jésuites seroient infailliblement détruits, par la raison que Clément V, qui anéantit les Templiers, avoit fait une même chûte & dans la même circonstance. Le Pape heureusement ne se blessa pas: » Il n'y a point de » contusion, dit-il en se relevant; » mais un peu de confusion «. Il monta dans sa litière & continua sa route, au milieu des applaudissemens, jusqu'à Saint Jean de Latran; on se contenta de lui appliquer les sang-sues lorsqu'il fut de retour, & cet évènement n'eut d'autre suite que de faire soupçonner qu'on avoit gagné son Ecuyer, pour qu'il lui donnât un cheval scabreux: comme si les Grands ne pouvoient tomber, sans qu'il y eût quelque chose de mystérieux.

Il falloit, selon l'usage, expédier la Bulle du Jubilé que chaque Pape a coutume de donner à son exaltation. Celle de Clément XIV est remplie de lumières & de piété. On y trouve cette piété mâle & lumineuse qui caractérise les ames sublimes, & chaque nation se fit un plaisir de la lire, & un devoir de la conserver. L'amour de la paix qu'on y recommande à tous les Fidèles, & qui en fait la substance, eût étouffé toute dispute, si la modération Chrétienne dirigeoit les esprits, & si les hommes, au-lieu de n'écouter qu'eux-mêmes, vouloient entendre la Religion.

Ce fut pour l'affermissement de cette paix, que Clément, par un trait qui n'a point d'exemple, & qui le couvre d'une gloire immor-

telle, omit de lire la Bulle *In Cœna Domini*, au moment même, où ſuivant l'uſage, elle alloit être promulguée avec le plus grand éclat. Cette Bulle, quoique l'ouvrage de pluſieurs Papes, & ſurtout d'un Saint Pontife (Pie V,) n'en eſt pas meilleure, & c'étoit irriter les Souverains que de leur en rappeller le ſouvenir : tout ce que font les Saints, n'eſt pas une œuvre de ſainteté. Cela fit dans Rome à Clément XIV, beaucoup d'ennemis parmi ceux qui tiennent encore aux préjugés ultramontains comme à des règles de foi.

Les Cardinaux apprirent par ce coup d'autorité, que le Pape ne ſe laiſſoit ni mener ni deviner; que la bonne politique ſe plie ſelon les circonſtances, & que l'inflexibilité,

lorſqu'on eſt foible, eſt une ſource de malheurs.

A peine eut-il appris que le Roi de Portugal venoit d'eſſuyer un nouvel aſſaut de la part d'un inconnu, qui avoit oſé attenter à ſa vie, qu'en plein Conſiſtoire il épancha une ame pénétrée de douleur. Ce fut un père qui pleuroit ſur le malheur d'un fils qu'il aimoit tendrement, un Pape qui rendoit aux Rois l'honneur qui leur appartient. On célébra par ſes ordres une Meſſe ſolemnelle en actions de graces, & Clément, en uſant d'une pareille attention, préparoit inſenſiblement une réconciliation entière avec les Souverains.

Autant il étoit humble dans le commerce de la vie, autant il fut

magnifique dans les occafions d'éclat. Lorfque le Duc de Glocefter fe rendit à Rome pour y contempler cette Ville toujours fuperbe, & pour y prendre une jufte notion de ces monumens précieux, dont les uns modernes & les autres antiques, portent l'empreinte de la délicateffe & de la majefté, alors le fimple Religieux difparut, & l'on apperçut le Souverain Pontife déployer le caractère augufte de fa dignité.

Si-tôt que le Prince entra dans l'Etat Eccléfiaftique, le Pape lui députa des hommes recommandables par leur favoir & par leur rang, qui l'accompagnèrent jufque dans la capitale, & il lui envoya les plus précieufes productions du pays. Il fit illuminer le fuperbe

Dôme de la Métropole du monde Chrétien, ſpectacle unique, qu'on ne peut ſe figurer, que lorſqu'on l'a vu.

Le Duc, enchanté de ces attentions & de ces fêtes, le fut bien autrement, comme il le dit lui-même, lorſqu'il eut une audience du Souverain Pontife. Il vit contraſter la grandeur Papale avec la plus parfaite humilité, la profondeur du génie avec la plus légère converſation, & il apprit que le Cloître ne donne pas toujours des entraves à l'eſprit, comme on ſe l'imagine communément.

Le compliment qu'il fit au Souverain Pontife eſt des plus flatteurs. » Très-Saint Père, lui dit-il, l'An- » gleterre ne feroit pas ſéparée de » Rome, ſi Clément XIV eût

» été du temps d'Henri VIII «.

Le Duc de Cumberland ne reçut pas moins d'honneurs, lorſqu'il voulut auſſi viſiter l'Italie. Les Anglois, juſtes eſtimateurs du vrai mérite, devinrent, depuis cette double époque, les Panégyriſtes de Ganganelli, comme ayant appris à le connoître, & le Roi d'Angleterre lui-même lui écrivit de la manière la plus affectueuſe, pour le remercier de la magnificence avec laquelle il avoit reçu ſes frères, & lui envoya les plus beaux préſens. Il fit plus, il accepta ſa médiation pour ſe réconcilier avec le Duc de Cumberland.

Il n'y a pas de meilleur politique pour le Père commun des Fidèles, que de bien accueillir les Etrangers, & Clément prouva qu'il

en étoit convaincu. On alloit à ſon audience avec empreſſement, on y reſtoit avec joie, on en ſortoit avec regret. Quoiqu'il n'eût pas aboli le cérémonial de baiſer les pieds, comme l'annoncèrent légèrement les papiers publics, il ſe hâtoit de relever ceux qui l'approchoient, & de les convaincre que l'uſage de s'humilier en préſence du Souverain Pontife, tient beaucoup moins à la grandeur, qu'à la Religion : » Les hom» mages, diſoit-il, qu'on rend ex» térieurement au Chef de l'Egliſe, » ſe rapportent à l'Egliſe même, » & je n'en prends abſolument rien » pour moi «.

Cependant les Anglois, les Allemands, les François, les Ruſſes, les Hollandois, les Artiſtes, les

Savans, en abordant Clément XIV, ne cherchoient que Ganganelli. On connoissoit son mérite, on étoit instruit de ses talens, & l'on étoit curieux de voir un Disciple de Saint François, qui, dans le temps le plus défavorable aux Religieux, avoit été préféré pour la Tiare aux Princes Romains, & aux fils mêdes Rois.

Il recevoit les hommes de tout Pays, comme s'il fût né dans tous les climats : il leur parloit comme si son langage eût toujours été celui d'un Père & d'un Souverain ; & c'étoit autant d'admirateurs qui publioient de toutes parts ses rares qualités. Peut-être n'y eut-il jamais un Pape aussi généralement connu que Clément XIV. A peine sait-on le nom des Souverains Pontifes.

On ne les connoît que par celui qu'ils s'impofent à leur exaltation ; mais jufque parmi le peuple, jufque dans les campagnes mêmes, chacun étoit informé que le Pape fe nommoit Ganganelli.

C'eft une importante leçon pour ces hommes vains, qui n'ont d'autre exiftence que celle de leurs aïeux! Un grand-homme n'a befoin que de lui-même pour fe faire admirer; fon nom, quoique vulgaire, efface celui des Princes.

Clément, pour n'être ni deviné ni trahi, traitoit directement avec les Souverains, comme il l'avoit défiré; & malgré l'affujettiffement d'une pareille correfpondance, il veilloit avec le plus grand fcrupule au gouvernement intérieur de fes Etats. Il fuccédoit à un Pape qui

croyoit avoir tout fait, lorſqu'il avoit pleuré & prié ; qui, jugeant des autres par ſa candeur, ſe perſuadoit qu'on ne pouvoit le tromper ; & qui, à l'ombre de cette bonne-foi, avoit laiſſé la famine pénétrer juſque dans le cœur de Rome : choſe d'autant plus extraordinaire, que les Souverains Pontifes ont toujours ſoin de faire des approviſionnemens, afin d'empêcher un pareil déſaſtre. Il fut tel ſous Clément XIII, que le pain valut juſqu'à ſix baioques la livre (ſix ſols & demi de notre monnoie) & que le Peuple dut à la prévoyance de Sixte-Quint, quoique mort il y a bien-tôt deux ſiècles, le bonheur de ne pas expirer au milieu des horreurs de l'indigence & du déſeſpoir. On n'a point

oublié que ce grand politique dépoſa au Château Saint-Ange cinq millions d'écus Romains, pour ſubvenir à des beſoins urgens; & c'eſt-là qu'on puiſa de quoi acheter des bleds, lorſqu'on fut réellement mes aux abois.

De miſérables Monopoleurs, le fléau de l'Europe depuis quelques années, affamèrent l'Etat Eccléſiaſtique pour nourrir leur inſatiable cupidité, & firent paſſer chez les Vénitiens des proviſions deſtinées à la ſubſiſtance des Romains.

Ganganelli uſa de toute l'activité poſſible pour ramener l'abondance, & il y réuſſit : Rome reprit ſon allégreſſe & ſon embonpoint. Chacun bénit l'Ange tutélaire qui veilloit au ſalut des malheureux ; & c'eſt dans cette circonſtance que

Pasquin disoit ingénieusement, que bien des Papes ne savoient que bénir & sanctifier, *benedicere & sanctificare*, mais que Clément XIV avoit le talent de régner & de gouverner : *Regere & gubernare.*

Il est vrai qu'en se multipliant en autant de secours qu'il y avoit de besoins, il pourvut à tout, & qu'en faisant donner des semences aux Cultivateurs; qu'en diminuant la taxe des denrées, il coupa la racine du mal. » J'aurois bien mau- » vaise grace, disoit-il un jour au Cardinal Stoppani, » de ne pas » soulager les indigens, moi qui » suis venu au monde long-temps » avant ma fortune, & qui fus un » pauvre Religieux de l'Ordre de » Saint François «.

» Laissez, dit-il une autre fois à

un de ſes Chevaux-Légers, » laiſſez » approcher ces bonnes gens qui » veulent me voir : leur amour-» propre eſt flatté d'appercevoir un » homme ordinaire, parvenu à une » telle élévation «.

Cependant le Peuple ne l'aimoit pas autant qu'il le devoit, parce qu'il ne faiſoit pas de dépenſe, & les Grands ne le ſupportoient qu'à regret, parce qu'il ne leur communiquoit rien. D'ailleurs Ganganelli n'avoit en partage que de la ſcience & de la piété ; ce que bien des Grands ne connoiſſent pas, ou ce qu'ils eſtiment le moins.

Il ſe croyoit obligé, pour être maître de ſes opérations, d'affecter à l'égard des Cardinaux une certaine fierté. C'étoit la politique de Sixte-Quint, & il crut devoir l'em-

ployer. Leurs Eminences murmuroient, & en bon politique, il ne s'en appercevoit pas.

» Un Souverain qui a plusieurs » Confidens, disoit-il, est infailli» blement dominé, & souvent trahi. » Je dors tranquille, quand je suis » assuré que mon secret n'est qu'à » moi «.

Cela lui valut une députation de la part des Cardinaux, qui lui représentèrent que les Pontifes avoient pris les avis du Sacré Collége, & il se contenta de leur répondre, que les affaires qu'il avoit à traiter exigeoient le plus grand secret, & que tout Rome savoit ordinairement tout ce qu'on leur confioit. Il se faisoit certainement violence en ne se communiquant ni aux Cardinaux, ni aux Grands; il avoit

peur de laiſſer entrevoir ce qu'il penſoit.

L'Eſpagne toujours occupée de l'affaire des Jéſuites, quoiqu'ils n'exiſtaſſent plus ſur ſes terres, ſollicitoit vivement la béatification de Jean de Palafox, Evêque d'Angeliopolis, enſuite d'Oſma, comme ayant été leur plus redoutable Antagoniſte. Elle penſoit qu'en mettant au nombre des Saints un Prélat qui les avoit peints à Innocent X ſous d'affreuſes couleurs, ils en ſeroient atterrés, & que c'étoit le plus terrible coup qu'on pût leur porter.

Clément fit inſtruire cette cauſe avec la plus grande ſévérité, & ſoit qu'on ne l'ait pas jugée encore aſſez mûre, ſoit qu'il y ait eu des affaires plus preſſées, Palafox n'eſt

encore honoré qu'en ſecret de ceux qui révèrent ſes éminentes vertus.

Quoique Ganganelli ne fût pas un de ces Papes dont Paſquin a dit, » qu'ils aimoient mieux faire des » bienheureux que des heureux «, il béatifia le Cardinal Paul Aretio, de la Congrégation des Théatins ; François Caraccioli, Inſtituteur des Clercs Réguliers mineurs, & il mit ſur les rangs Bonaventure Potentia, Religieux Conventuel. S'il ne fit que des préſens de cette eſpèce à l'Ordre de Saint François, c'eſt que des honneurs céleſtes doivent plus affecter des Religieux, que des avantages temporels, & qu'il voulût d'ailleurs traiter avec le même déſintéreſſement & ſes Confrères & ſa famille. Il ne vit cependant pas indifféremment les

Cordeliers François reprendre les Conſtitutions & l'habit des Conventuels, que le Cardinal d'Amboiſe leur avoit ôté lorſqu'il les réforma. Cela augmentoit le nombre de ſes anciens Confrères qu'il aima toujours tendrement, & il étoit charmé de pouvoir entretenir parmi eux une honnête émulation. On vit paroître un Bref tout écrit de ſa main, au ſujet de cette réunion qui fut glorieuſement cimentée, & on le vit lui-même préſider au Chapitre général en père qui raſſemble des enfans chéris, & qui leur parle dans l'effuſion d'un cœur pénétré.

Ce fut un ſpectacle attendriſſant que l'humble Ganganelli devenu Pape, environné d'une multitude de Religieux de tout âge & de

toute nation, dont les uns excités par la curiosité, les autres par le respect, tous par l'attachement, savouroient le plaisir inestimable de l'entendre & de le contempler. Un habile Peintre eût fait de ce point de vue le plus excellent tableau. C'étoit, au milieu des extases, à qui l'approcheroit, tant l'impression de ses lumières, de ses vertus, de sa dignité agissoit puissamment sur les cœurs & sur les esprits.

On le conduisit selon ses desirs à son ancienne chambre dont il garda toujours la clé, & c'est-là que l'idée de ce qu'il étoit, le souvenir de ce qu'il avoit été, attendrirent son ame & baignèrent ses yeux.

L'attachement qu'il eut toujours pour son Institut, l'engagea à s'unir

à ſes anciens Confrères dans une cérémonie qu'ils obſervent tous les ans, & où chacun tire au ſort, l'image d'un Saint qui devient ſon Patron. Le hazard voulut que Saint Ignace de Loyola lui échut en partage, & alors tout en riant, il dit: » Soyez le bien venu, mais je ne » m'imaginois pas que vous me » donneriez la préférence «. Il expédia un Bref aux Evêques des Indes Eſpagnoles, par lequel il leur accorde la faculté de donner des Diſpenſes dans le deuxième & troiſième dégrés de parenté, pour obvier aux inconvéniens qui réſultoient de cet empêchement.

Le Prélat Aſpuru, Miniſtre d'Eſpagne, qui ſe donna tant de mouvemens auprès du Saint-Père pour hâter la mort de la Société, mou-

rut lui-même avant d'avoir rien terminé. La Cour de Madrid sensible à cette perte, ne se trompa point en nommant à sa place M. Monino. » C'est un aspic, disoient les partisans des Jésuites, » qui s'entortille continuellement autour » du Pape, & qui le pique de temps » en temps, pour l'engager à éteindre la Société «.

Le Saint-Père s'instruisoit de tout sans le manifester, & dans le temps même qu'on le voyoit monter à cheval, se promener aux environs de Rome, se délasser enfin par des récréations innocentes, il rouloit les plus grands projets. Il faut convenir qu'accablé d'affaires, il avoit essentiellement besoin de détendre son esprit; mais outre que l'activité de son génie ne lui per-

mettoit pas de se désoccuper entièrement, les vives inquiétudes qui l'agitèrent pendant son Pontificat, étoient de nature à monter en croupe & à galopper avec lui. Aussi disoit-il, qu'il étoit dans le Purgatoire.

Le Père Marzoni, son Confrère, le voyoit souvent, & ne cessoit de l'admirer. L'assiduité auprès des grands-hommes, est la pierre de touche pour bien les connoître. Ganganelli, toujours vuide de l'esprit du monde, toujours rempli de celui de Dieu, n'avoit de momens lucides qu'autant qu'il les unissoit à l'éternité; mais chaque heure de sa vie lui paroissoit aussi précieuse que la dernière, & dès-lors tout son temps étoit sagement employé.

Jamais l'éclat de son trône ne

l'éblouit : » S. Arcangelo, di-
» soit-il, fait disparoître Rome à
» mes yeux, & toute la magnifi-
» cence extérieure qui m'environne
» ne m'empêche pas de me rap-
» peller ma cellule & mon Cloî-
» tre «.

On loue la sobriété de ces anciens Sénateurs Romains, qui, après avoir joui des plus grands triomphes, ne se nourrissoient que de légumes & de fruits; celle de Ganganelli ne fut pas moins admirable. Assis au rang des Rois, recevant les hommages de plusieurs, entouré d'une Cour aussi brillante que célèbre, il ne voulut être servi que comme un simple Religieux. Le repas le plus frugal, qui ne valoit guères mieux que la portion ordinaire du Couvent des Saints Apô-

tres, & préparé des mains du bon Frère François, le réduisoit à manger uniquement pour subsister. Lorsqu'on lui représenta que la dignité Papale exigeoit plus d'apprêt, il se contenta de répondre: » Ni Saint Pierre, ni Saint Fran- » çois ne m'ont point appris à dîner » splendidement : « & lorsque le Chef de cuisine vint le supplier de le conserver, il lui dit: » vous ne » perdrez pas vos appointemens, » mais pour vous mettre en exer- » cice, je ne perdrai pas ma santé «.

Rien ne put jamais le distraire de ses augustes fonctions. On le vit toujours à toutes les Chapelles Papales donner les marques de la plus haute piété, célébrer les Saints Mystères, comme un Pontife qui exerce réellement le Sacerdoce de Jesus-Christ

Jesus-Christ, prier comme un esprit tout brûlant de l'amour divin, & édifier tous ceux qui l'approchoient. Rome n'a point oublié que, descendant un jour de son équipage pour suivre le Saint-Sacrement jusque dans le triste réduit d'une pauvre femme, il lui fit l'exhortation la plus pathétique, & qu'il la gratifia d'une somme digne de sa générosité: » Un Pape, disoit-» il, n'est pas le Chef de l'Eglise » pour vivre en Prince du monde, » mais pour servir les autres & pour » se sanctifier lui-même «. Aussi ne connut-il point cet esprit de domination si condamné par St. Pierre, & qui des Ministres de Jesus-Christ en fait des esclaves. Les Prêtres comme les Religieux trouvèrent en lui un père toujours prêt à les

écouter, un ami toujours ſenſible à leurs peines comme à leurs beſoins.

On lui reproche d'avoir été trop indulgent à l'égard des Religieux qui quittent leurs Cloîtres, & qui demandent des Brefs de ſéculariſation; mais il ſavoit qu'un Moine mécontent eſt un ſcandale perpétuel dans une Communauté; que la charité veut qu'on compâtiſſe au malheur de ceux qui s'engagent dans les Cloîtres ou par dépit, ou par légèreté; & que Saint Benoît preſcrit dans ſa Règle qu'on n'ira même pas à la pourſuite des Religieux transfuges qui ne voudront plus revenir, tant il avoit peur qu'une brebis galeuſe ne vînt à gâter le troupeau.

» Vous devez me ſavoir gré,

(dit un jour Clément XIV à un Général d'Ordre qui se plaignoit de ce que Sa Sainteté favorisoit la sortie d'un Religieux) » de la » bonne œuvre que je viens de » faire ; le sujet dont vous me » parlez se seroit perdu chez vous, » auroit entraîné les autres dans la » perdition, & vous auroit peut-» être égorgé «.

Il eut toujours pour règle la maxime de Saint Paul, qu'on doit être sage avec sobriété, & ne jamais s'écarter de la modération : maxime admirable, que ne connoissent ni les enthousiastes, ni les faux dévots, & sans laquelle un Pape ne sait pas gouverner.

Quoique Rome soit la Ville du monde où il y ait plus d'aumônes & plus d'hopitaux ; quoique cette

abondance de charités n'entretienne que trop ſouvent la misère & l'oiſiveté, Clément ne pouvoit réſiſter au plaiſir de donner; ſon cœur l'entraînoit malgré toutes les réflexions, & il falloit, pour le tranquiliſer, qu'il s'épanchât dans le ſein de l'indigent. Une belle ame eſt une ſource de richeſſes pour les malheureux. Ganganelli n'en connut point qu'il ne les aſſiſtât. Il leur diſtribuoit de l'argent, il leur faiſoit faire des habits, & il diſoit, que la ſeule choſe qui le contrarioit, lorſqu'il vivoit dans le Cloître, c'étoit de n'avoir pas la faculté de donner. Auſſi, s'écria-t-il avec tranſport, lorſqu'il devint Cardinal: » Ah! du moins pourrai- » je quelquefois ſecourir mon pro- » chain,

Pour peu qu'on le vît ſortir, on s'appercevoit aiſément qu'il étoit libéral. Le pauvres ſe laſſent bientôt d'accompagner un Prince qui ne donne rien, & ils formèrent toujours la plus nombreuſe partie de ſon cortège.

Il s'épanouiſſoit en les voyant; ſouvent même il leur parloit avec cette bonté qui donne aux moindres paroles un prix infini.

Les Romains employoient inutilement tous les moyens pour pénétrer le Saint-Père, & comme ils ne ſont jamais contens d'un Pontificat, à moins qu'ils ne mènent le Pontiſe, ils ſe répandoient ſouvent en plaintes amères. Le Pape ſut qu'ils avoient mal parlé de lui chez une femme de qualité, qui prit vivement ſon parti, & le

lendemain il lui envoya un préſent, en lui faiſant dire, » qu'elle avoit » bien plaidé ſa cauſe, & qu'il étoit » juſte de payer l'Avocat.

Si les fréquentes relations avec les différentes Cours ne lui donnèrent pas toujours le calme & la ſatisfaction qu'il en eſpéroit, les exemples de Madame Louiſe de France, dont il révéroit ſinguliérement la piété, le conſolèrent vivement : » Plus je contemple ſa vo- » cation, diſoit-il, & plus je bénis » le Ciel de ce qu'une Princeſſe de » ſon rang a relevé l'état Reli- » gieux, qui paroiſſoit être ſur ſon » déclin «.

Il ſembloit, en effet, qu'on eût oublié les ſervices importans que l'Ordre de Saint Benoît rend depuis près de douze ſiècles à la Re-

ligion & à l'Etat, ainſi que le zèle des Religieux mendians, qui depuis l'an 1300, ſe livrent ſans réſerve à ce que le Miniſtère a de plus pénible & de plus humiliant. Chacun plus ami de la mode que de la raiſon ſe déchaînoit contre les Ordres Monaſtiques, lorſque le profond abbaiſſement d'une auguſte fille du plus grand Roi, & la ſuprême élévation d'un ſimple Franciſcain, prouvèrent viſiblement que Dieu les prenoit ſous ſa protection.

Clément XIV ſavoit, comme il le dit lui-même pluſieurs fois, que les ordres avoient dégénéré, parce qu'il eſt impoſſible que la ferveur ſe ſoutienne toujours au même degré; qu'une réforme ne dure que cent ans, & que même,

ſelon la remarque d'un célèbre Auteur, il y en a ſoixante & dix pour Dieu, & trente pour le monde; que les études tomboient de toutes parts dans les Cloîtres comme ailleurs; qu'enfin il y a trop de Couvens de Cénobites, ſur-tout dans les campagnes où la diſſipation entraîne une multitude d'abus; mais il étoit en même-tems convaincu que la ſuppreſſion totale des Religieux ne pouvoit qu'être préjudiciable à la Religion & à l'Etat; que les Monaſtères ſont des boulevarts contre l'ignorance, contre l'incrédulité & contre la corruption des mœurs; & que dans les temps où l'on ne ſavoit preſque pas lire, ils fournirent d'habiles Ecrivains, & nous conſerverent des monumens de

l'Antiquité infiniment précieux.

» Le Roi de Prusse, écrivoit-il en 1762, » est aussi bon politique » que grand guerrier, & il assura » toujours une existence tranquille » aux Religieux qui sont dans ses » Etats; il en appelle même dans » sa Capitale & près de sa Per- » sonne, parce qu'il ne se laisse » gouverner ni par la haîne, ni » par la prévention; & ce qui me » fait rire, ajoutoit-il, c'est que ce » sont les hommes qui affichent le » plus la tolérance, qui sont d'une » intolérance extrême à l'égard des » Religieux «.

L'ingénieux Fontenelle disoit un jour aux Feuillans, qui étoient ses voisins: » si vous aviez chez vous » le Bal ou la Comédie, le monde » ne crieroit pas contre vous. Au

» reſte, vous l'avez outrageuſement
» quitté ; vous lui dites tous les
» jours Anathême, il n'eſt point
» ſurprenant qu'il s'en venge «.

La Nobleſſe Romaine, relativement au flux & au reflux de ſes Souverains, trop ſouvent ineptes au Gouvernement & preſque toujours trop âgés, profite de ces langueurs pour végéter dans une létargique oiſiveté. Celle qui ne ſe deſtine point à l'Etat Eccléſiaſtique, ne connoit guères d'autre occupation que la chaſſe & le jeu : & ce fut pour obvier à cet abus, que Clément proſcrivit ſagement les Jeux de haſard.

Une femme de qualité ayant oſé publiquement ſe moquer de la défenſe, comme d'une Moinerie qu'elle mépriſoit, le Saint-Père

lui envoya un Officier, qui lui signifia, de la part de Sa Sainteté, de se mettre à genoux sur le champ, & qui lui dit, après qu'elle eut obéi, que le Pape, en qualité de Religieux, venoit de lui imposer la Pénitence des Couvens, mais que la première fois il la puniroit en Souverain.

Il eut la fermeté de Sixte-Quint, sans en avoir la sévérité. Lorsque le Marquis de...eut donné publiquement un soufflet au Comte de.....il le fit arrêter sur le champ, conduire au Château Saint-Ange, avec ordre d'y rester sept ans.

On lui rendoit un compte exact des peines qu'on inflige aux Criminels, & on le voyoit frissonner toutes les fois qu'il apprenoit qu'un homme avoit mérité la mort. C'est

à raiſon de cette ſenſibilité, qu'ayant ordonné que deux malheureux qu'on devoit conduire au ſupplice, tireroient au ſort, afin qu'il n'y en eût qu'un d'exécuté, il fit grace à celui qui eut le point fatal, ſous prétexte qu'il avoit condamné les Jeux de haſard.

Ces réparties étoient vives, naiſſant toujours à propos, annonçant un eſprit qui aime à prendre l'eſſor; on pourroit en faire un recueil, & il ſeroit à coup-sûr intéreſſant.

S'il ne donna pas à l'agriculture tout le reſſort dont elle a beſoin pour défricher le patrimoine de Saint Pierre, & pour le fertiliſer, c'eſt qu'il étoit pleinement convaincu qu'une pareille entrepriſe ne peut réuſſir que dans un Royaume héréditaire, ou dans un pays Républicain.

Le règne des Papes eſt trop court, & ſi un ſucceſſeur a la capacité de ſuivre le plan de ſon prédéceſſeur, ſouvent il n'en a ni le temps, ni la volonté.

Clément XIV néanmoins favoriſa tant qu'il put les Agriculteurs, au point qu'on frappa une médaille repréſentant d'un côté le portrait du Saint-Père, & de l'autre la charité allaitant des enfans, parmi leſquels on en voyoit qui tenoient dans leurs mains des épis de bled.

Il avoit de grands deſſeins pour deſſécher des marais, dont les exhalaiſons rendent le territoire de Rome mal-ſain, & pour arrêter l'impétuoſité de ces torrens dont la campagne de Bologne eſt ſouvent ſubmergée : s'il ne les fit exécuter qu'en partie, c'eſt que des

opérations de cette nature exigent beaucoup de tems, beaucoup de bras, & ſur-tout beaucoup d'argent.

Les louanges qu'il appelloit l'aliment des petits eſprits, & la friandiſe des faux dévots, lui étoient inſupportables. Il défendoit qu'on lui adreſſât aucun éloge, il vouloit même interdire tout compliment dans la chaire de vérité, & lorſqu'il échappoit à quelque Poëte ou à quelque Orateur de préconiſer ſes vertus. » Eh, s'écrioit-il, on » louoit Alexandre VI, on louoit » Néron « !

» Que me demandez-vous, dit-il une fois à un Abbé qui lui fit un beau compliment, » car on ne » loue point les Souverains ſans » intérêts ? Ce qu'il y a de sûr, c'eſt

» que je ne vous accorderai rien, » l'humilité chrétienne me défend » de récompenser un flatteur qui » travaille à me donner de l'orgueil. » Dites-moi la vérité, & je vous » avancerai. Ni les louanges, ni » les satyres ne changent pas l'in- » dividu, & je crains toujours » qu'on ne me trompe, ou qu'on » ne me joue, quand on vient » m'encenser «.

Il fut autant ennemi de la représentation, que des éloges. Rapproché du Frère François, qui le servit pendant vingt ans, ou du Père Buontempi, il se dépouilloit de l'extérieur imposant, comme on quitte un habit de cérémonie. Alors le Souverain s'éclipsoit, & l'on voyoit Ganganelli. Ainsi le soleil retire chaque soir ses rayons,

& n'offre plus à la vue qu'un demi-jour ami des yeux.

Il faut juger de ses entretiens familiers par la manière dont il converſoit étant ſimple Religieux. L'homme ſe trouve toujours, à quelque degré que la fortune l'élève, à moins que l'orgueil n'ait gâté ſon cœur. Ganganelli fut peut-être encore plus grand dans ſa vie privée que dans les actions d'éclat. Nouvelles, anecdotes, bons mots, ſcience, littérature, tout étoit de ſon reſſort quand il falloit diſcourir. Il ouvroit ſon ame au doux plaiſir de la converſation, & il ſavoit également diſſerter avec les Savans, politiquer avec les Nouvelliſtes, parler avec les Etrangers, s'humaniſer avec le Frère François. » J'ai » été Prince & Pape toute la jour-

» née, lui disoit-il un soir, & j'ai » besoin, pour n'en être pas suffo» qué, de reprendre le ton du Père » Ganganelli «. C'est alors qu'il racontoit les choses les plus agréables, & avec une naïveté qui déceloit un caractère excellent.

Un jour qu'il revenoit de la promenade, les ressorts de son carrosse s'étant rompus, il ne voulut pas monter dans un autre équipage, mais il continua sa route à pied, disant » que la voiture de Saint » François n'étoit point sujette à » verser «.

S'il appercevoit des François, il les faisoit approcher, prenant plaisir à répéter qu'il étoit le Père commun de tous les Fidèles, mais surtout celui des François. Il n'y eut point de Voyageur qui ravi de

l'avoir vu, ne mêlat ſa voix avec celle des Romains, pour publier ſes bontés.

On dit communément en Italie qu'un Pape ne voit la vérité que lorſqu'il lit l'Evangile. Clément, ſans employer l'eſpionage & la délation, la reſſource ordinaire des ames baſſes & des petits eſprits, promena ſes regards de tous côtés, & il vit par lui-même ce qu'il lui importoit de connoître. Alors en Prince qui ſait régner, il récompenſoit, ou il puniſſoit: il parloit, ou il diſſimuloit. » La Providence ne m'a mis en ſentinelle, » diſoit-il, que pour veiller attentivement ſur Iſraël «. On murmuroit de ce que ſa vigilance s'étendoit ſur tous les objets: mais il étoit convaincu qu'un Peuple n'eſt

heureux, qu'autant qu'un Souverain entre dans les détails, & qu'un Pape, ſans être minutieux, ne peut être trop exact.

Cette attention tint en haleine ceux qui avoient des emplois: choſe d'autant plus néceſſaire, qu'on fraudoit impunément ſous le règne de ſes prédéceſſeurs.

Lambertini lui-même (Benoît XIV) ſemblable à tous les Auteurs qui négligent les affaires, pour ne s'occuper que de leur travail, ſavoit être un grand Docteur & ſe faire reſpecter au-dehors, ſans avoir le talent de bien gouverner ſes Etats. *Magnus in folio*, diſoient les Romains en parlant de lui, *parvus in ſolio.*

Corſini (Clément XII) fut neuf ans aveugle, ſur douze qu'il régna,

& l'on peut préſumer ſi les Tréſoriers & les Receveurs eurent alors de bons yeux.

Orſini (Benoît XIII, de l'Ordre des Frères Prêcheurs) trop ſaint pour ſoupçonner le mal, fut continuellement trompé par le malheureux Cardinal Coſcia, qui, fils d'un Barbier du Royaume de Naples, s'enrichit aux dépens du Saint Siége, devint priſonnier du Château Saint-Ange, & mourut en 1755, chargé d'or & de l'indignation publique

Les devoirs de Prince & de Paſteur ſont très-difficiles à concilier; la politique exige ſouvent ce que la religion ne permet pas : ſi la qualité de Pape inſpire la clémence, celle de Souverain conſeille la ſévérité. Auſſi liſons-nous que Sixte-

Quint fut un grand Monarque, ſans avoir le zèle d'un Thaumaturge, & que S. Pie fut un bon Pape, & un pauvre Prince. Ce qui fait dire à un Hiſtorien, que les Pontifes tirés de l'Ordre des Cordeliers, & qui furent au nombre de ſept, eurent tous le talent de bien gouverner, & qu'au contraire ceux qu'on prit chez les Dominicains ſurent plutôt édifier.

Ganganelli fut le Pape qui rapprocha le plus ces deux qualités, par la raiſon qu'une piété mâle a beaucoup plus d'analogie avec la Souveraineté, qu'une dévotion minutieuſe, & puſillanime. Sa religion ſe reſſentoit de la trempe de ſon caractère & de ſon génie: elle avoit de l'élévation & de la force. Sans cela, il eût ſouvent été arrêté

dans ſes opérations, au lieu que voyant tout en grand, ſe mettant au-deſſus des rumeurs publiques, des préjugés, des évènemens, il ſavoit être Prince & Pontiſe.

Les petits moyens que les ames ſubalternes ne manquent pas d'employer pour arriver à leurs fins, lui furent parfaitement inconnus. Quoique ſingulièrement au fait d'une Cour qu'on accuſe d'être un dédale pour les détours & pour les ſinuoſités, il ne trompa les politiques, qu'en ne parlant point, ou en diſant toujours vrai. Il avoit trop de droiture pour connoître les ſouterrains, trop de génie pour en avoir beſoin.

Perſonne ne fit mieux que lui les choſes à propos. On le voyoit

attendre les momens pour n'agir ni avec lenteur, ni avec précipitation. L'heure n'eſt pas encore venue, répondoit-il, lorſqu'on le ſollicitoit de hâter quelques opérations. » Je me défie de ma vivacité, écrivoit-il au Cardinal Stoppani, & par cette raiſon je ne répondrai qu'au bout de huit jours ſur ce que votre Eminence me demande. Notre imagination eſt ſouvent notre plus grand ennemi : je travaille à la laſſer avant que d'agir. Les affaires, comme les fruits, ont leur maturité, & ce n'eſt pas lorſquelles ne ſont que précoces, qu'il faut penſer à les finir «.

Il en étoit de ſes lectures ainſi que de ſes opérations : il s'abſtenoit de lire, s'il ſentoit ſon ame diſpoſée

à réfléchir, & comme les Souverains ſont menés par les circonſtances, & qu'il faut en conclure que tout homme eſt né pour dépendre, ſouvent il lui arrivoit de veiller une partie de la nuit, & de dormir une partie du jour. La règle eſt la bouſſole des religieux, diſoit-il : mais le beſoin des peuples eſt l'horloge des Souverains : à quelque heure qu'ils aient beſoin de nous, il faut être à eux.

Cette maxime, quand il fut Pape, l'arracha ſouvent à ſes livres. Il ne lut alors que pour s'édifier, ou pour ſe délaſſer. Il prétendoit que tous les livres du monde pouvoient ſe réduire à ſix mille volumes *in-folio*, & que ceux du ſiècle n'étoient que des tableaux qu'on avoit eu l'art de laver & de rafraîchir,

de la manière la plus propre à donner dans la vue.

Il eſt fâcheux qu'il n'ait pas enrichi les Bibliothèques de quelques écrits importans, quoique pluſieurs perſonnes lui attribuent certains Ouvrages de Benoît XIV, On eût trouvé dans ſes productions du flegme & du feu ; ainſi qu'on en peut juger par ſes lettres ; mais il étoit ſi perſuadé, qu'il y a trop d'Ecrivains, qu'il craignit toujours d'en augmenter le nombre. » Qui ſait, dit-il, un jour en riant, ſi le Frère François ne s'aviſera point d'écrire ? » je ne ſerois point étonné » de voir quelque Ouvrage de ſa » façon : mais ce ne ſera ſûrement » pas l'hiſtoire de mes ragoûts, ou » le livre ſera bien abrégé «.

Quand on lui parloit des pro-

ductions à la mode qui se déchaînent contre le Christianisme, » plus » il y en aura, s'écrioit-il, & plus » on se convaincra qu'il est nécessaire. Il observoit que tous les » Auteurs qui le combattoient ne » savoient que creuser un abîme, » & que c'étoit là tout ce qu'ils » mettoient à sa place. Il disoit que » M. de Voltaire, dont il admiroit » la poésie, n'attaquoit si souvent » la Religion, que parce qu'elle » l'importunoit; & que J. J. Rousseau étoit un Peintre qui man» quoit toutes les têtes, & qui n'ex» celloit que dans la draperie «.

Il s'expliquoit un jour sur le systeme de la nature, & il ajoutoit: » ce qui me fâche, c'est que plus il » porte sur de faux principes, & » plus, dans un siècle comme le

» nôtre il aura de réputation & de
» lecteurs, & qu'on lui donnera
» même une nouvelle célébrité, en
» voulant le réfuter sérieusement.
» Il remarquoit ensuite que l'Au-
» teur de ce mauvais Livre est un
» insensé qui s'imagine qu'en chas-
» sant le maître de la maison, il
» en disposera comme bon lui sem-
» blera, sans penser que toutes les
» créatures ne peuvent respirer
» qu'en existant en Dieu «. Il disoit
» que chaque siècle se distingue
» par une manière de penser; qu'a-
» près les temps superstitieux, sont
» venus les jours d'incrédulité; que
» l'homme qui adora jadis une mul-
» titude de dieux, affecte aujour-
» d'hui de n'en reconnoître aucun;
» que la vertu, le vice, l'immor-
» talité, l'anéantissement, tout lui

H 2

» paroît ſynonime, pourvu que
» quelques frêles brochures lui ſer-
» vent de rempart contre le Ciel;
» & que c'eſt dans le ſein de la
» vraie Religion que ces ſcandales
» naiſſent, & qu'ils ſe multi-
» plient.

» Tandis qu'elle fut perſécutée par
» les Payens, diſoit-il, un Pape
» avoit au moins la gloire & le
» bonheur de la défendre au prix
» de ſon ſang : mais aujourd'hui
» qu'il ne peut courir au martyre,
» je ſuis malheureuſement obligé
» d'être le triſte témoin de l'erreur
» & de l'impiété «.

Réflexions ſublimes qu'il fit en préſence d'un Commandeur de Malthe de qui je les tiens, & qui nous aſſurent qu'il fut toujours prêt à ſe ſacrifier pour le bien de la

Religion, & que dès qu'il s'agissoit des intérêts de l'Eglise, sa vie ne lui coûtoit rien. Il écrivit au Roi de France, une lettre en date du 21 Mars 1770, pour le conjurer d'arrêter les progrès de l'irréligion. On la voit au nombre de celles qui paroissent.

Ce fut uniquement pour la gloire de l'Eglise qu'il créa de temps en temps quelques Cardinaux, sans avoir égard ni à ses liaisons, ni aux liens de la parenté.

Leur institution qui remonte au neuvième siècle, n'eut d'autre objet que le bien & l'honneur de la Religion. Conseil des Souverains Pontifes quand ils ont besoin d'avis, ils eurent dans tous les temps des personnages magnanimes dont le zèle & les lumières servirent utilement

l'Eglife & l'Etat. Les uns portèrent jufqu'aux extrémités du monde leur courage & leur foi : les autres, fous le bon plaifir des Rois, gouvernèrent avec fageffe les Empires les plus floriffans. La poftérité la plus reculée citera les d'Amboife, le Ximenès, les Richelieu, comme le bouclier des Royaumes dont ils furent les Miniftres.

Si Clément XIV ne fit point une promotion complette pendant fon Pontificat, il eft à préfumer, ou qu'il fut gêné par les Couronnes, ou que le choix des fujets l'embarraffa. Il aura vraifemblablement appréhendé de faire des mécontens parmi d'anciens amis qui fe flattoient d'obtenir la pourpre, & qui peut-être n'en étoient pas dignes. Les bonnes qualités

qu'exige l'amitié ne ſuffiſent pas pour être Cardinal. C'eſt une dignité qui influe trop ſur les intérêts de l'Egliſe pour la donner au hazard.

Le Père Buontempi, dont on a ſi diverſement parlé, n'obtint du Saint-Père que l'avantage de le voir ſouvent; cette liaiſon n'influoit en rien ſur les affaires, comme on l'a publié. La condition d'un Souverain ſeroit bien à plaindre ſi elle l'aſſujettiſſoit à éloigner de ſa perſonne ceux qui lui plaiſent.

Pour bien juger de Clément, il falloit le voir avec ſes amis, & ſur-tout avec le Cardinal de Bernis, dont les différens âges furent conſacrés par les époques les plus flatteuſes, & par les ouvrages les plus délicats, conférant ſur les ma-

tières du temps, & avisant aux moyens de concilier les intérêts de la Religion & ceux des Monarques. Alors une profusion de lumières produisoit le plus grand jour, & Ganganelli au centre des rayons décidoit sans craindre de se tromper. La moindre méprise eût été dangereuse. Il s'agissoit de peser les droits du Souverain Pontife, les motifs qui le faisoient agir, & de se renfermer dans les bornes qui maintiennent l'équilibre entre le Saint-Père & les diverses Puissances.

Plus les fonctions d'un Pape sont pénibles & redoutables, plus il a besoin de repos pour n'y pas succomber. Castel-Gandolfe, château bâti par le Cavalier Bernini, à quatre lieues de Rome, près le lac

d'Albano, d'où l'on découvre les plus magnifiques points de vues, eſt ordinairement le ſéjour des Souverains Pontifes pendant la belle ſaiſon.

Clément ne manquoit pas de s'y rendre aux mois de Mai & d'Octobre, temps le plus propre en Italie, pour jouir des agrémens de la Campagne; & c'eſt-là que pour le connoître, il falloit le voir anatomiſer un inſecte, analyſer une fleur, parcourir les phénomènes de la nature; s'élever par degrés juſqu'à ſon Auteur, ſe faire enfin un ſpectacle de la terre & des cieux, ou pour rentrer en lui-même, ou pour converſer familièrement avec quelques amis.

Son imagination s'exaltoit à la vue des beautés qu'offre le voiſi-

nage de Rome, au souvenir des anciens Romains qui en avoient si fièrement foulé le sol : il relisoit dans sa mémoire ce que les Poëtes dirent à ce sujet de plus sublime & de plus ingénieux. Il n'y a guères d'Italien, pour peu qu'il soit instruit, qui ne connoisse les ouvrages de l'Arioste, du Dante, du Tasse, de Pétrarque, de Métastase : les femmes mêmes font leur passe-temps d'une pareille lecture, & savent, sans afficher le bel-esprit, en faire usage à propos.

Sa philosophie secondoit au mieux son imagination. Elle lui rappelloit les différentes situations de sa vie, d'abord obscure & tranquille, ensuite éclatante & vivement agitée. Tel un pilote, après avoir eu une matinée sombre & calme, se voit

entraîné tout-à-coup par un vent impétueux, accompagné de grêle & d'éclairs.

Quelquefois lâs d'avoir trop médité, il ſe retiroit avec le Frère François dans un boſquet inacceſſible aux regards : ils ſe rappelloient bonnement des anecdotes du Cloître, & l'on eût dit à les entendre, qu'ils étoient parfaitement égaux.

Un jour, en le montrant, il répéta juſqu'à deux fois: » Il a gardé » ſon habit, & il eſt plus heureux » que moi qui porte la Tiare. On a » voulu me faire Pape, & je crains » bien.... (il n'acheva pas). Du » reſte, il faut ſe ſoumettre à ce » que Dieu veut «.

Il s'entretenoit ſur le même ton, lorſqu'on lui annonça des Ambaſ-

ſadeurs. Ils le trouvèrent auſſi ſerein, que s'il n'avoit aucun nuage dans l'eſprit. Auſſi rioit-il ſous cappe des inquiétudes qu'il donnoit aux curieux.

Ce fut pendant ſon ſéjour à Caſtel-Gandolfe, qu'il fit ſervir à quelques Grands d'Eſpagne un ſplendide repas, & qu'oubliant qu'il étoit Souverain, il vint les viſiter de bonne amitié, lorſqu'ils étoient à table, ne voulant même pas qu'on ſe levât pour le ſaluer. Il avoit ſoin tous les jours pendant que ſa maiſon dînoit, de ſe mettre à une fenêtre pour répandre des aumônes à une multitude d'infirmes & de vieillards qui ſe raſſembloient.

Le Public s'imaginoit qu'il perdoit de vue la grande affaire des Jéſuites, que, ſelon l'uſage de la

Cour de Rome, il ne cherchoit qu'à gagner du temps; & depuis le moment de ſon exaltation, il ne ceſſa de s'en occuper. Tantôt il faiſoit ouvrir les archives de la Propagande, pour conſulter les Mémoires du Cardinal de Tournon, de MM. Maigrot, de la Beaume & ceux des Miſſionnaires Jéſuites: tantôt il ſe faiſoit lire les accuſations contre la Société, & ſes apologies. Il n'y eut point d'ouvrage important, contraire & favorable à la Compagnie de Jeſus, dont il ne prît une connoiſſance exacte; & ſe défiant également des éloges & des ſatyres, il n'alla chercher les preuves qui devoient le décider, ni chez des Critiques, ni chez des Panégyriſtes. Il fit demander au Roi d'Eſpagne la correſpondance de

Philippe II, avec Sixte-Quint sur le compte des Jésuites, dont on méditoit dès-lors la suppression. Jamais homme ne fut plus impartial, se détachant de sa propre volonté, se dépouillant de tout ce qui respiroit la prévention, il jugeoit comme la postérité.

» Laissez-moi le loisir d'examiner » la grande affaire sur laquelle je » dois prononcer, répondoit-il aux Souverains qui le pressoient de se décider. » Je suis le Père commun des Fidèles, sur-tout celui » des Religieux, & je ne puis dé» truire un Ordre célèbre, sans » avoir des raisons qui me justifient » aux yeux de tous les siècles, & » sur-tout devant Dieu. Je ne » veux point être Exécuteur, mais » Juge «.

Il dit à ses confrères, qui le questionnoient sur les Jésuites. » Quand » j'étois le Frère Ganganelli, je » pouvois vous confier jusqu'à mes » plus secrètes pensées, mais au» jourd'hui, je ne dois ni ne puis » parler «.

On sait que les Romains passent facilement de l'enthousiasme à la haîne; qu'ils déchirèrent plus d'une fois les Pontifes qu'ils avoient le plus desirés, & qu'un Pape, pour leur plaire, ne doit pas régner plus de trois ans. Malheureux à raison de leur oisiveté, ils espèrent toujours qu'en changeant de Maître, ils seront plus fortunés : à-peu-près comme un malade s'imagine qu'il se trouvera beaucoup mieux quand on l'aura mis dans une autre attitude. Aussi n'est-il pas surprenant

que Clément XIV fut alternativement exposé à des murmures & à des éloges.

Il manqueroit quelque chose à sa gloire, s'il n'eût pas contribué à l'embellissement de Rome, cette Ville si susceptible d'ornemens, si féconde en richesses propres à la décorer : mais jaloux de marcher sur les traces de Sixte-Quint, de Paul V, de Benoît XIV, il composa un *Musæum* de tout ce qui peut satisfaire la curiosité des Antiquaires & des Voyageurs, c'est-à-dire, des choses les plus rares qui sortirent de la main des Anciens.

On eût dit que Rome, jalouse d'honorer son Pontificat, s'empressoit de mettre au jour des chef-d'œuvres qu'elle recéloit dans son sein. Il n'y eut pas d'année qu'on

ne trouvât en creuſant, des vaſes, des urnes, des ſtatues d'un prix infini, & qu'on n'augmentât de ces reſtes précieux la ſuperbe Collection commencée ſous Lambertini. C'eſt-là qu'on découvre dans un clin-d'œil le triomphe de la Religion Romaine : je veux dire, les débris de tout ce qui ſervoit aux ſacrifices des Payens, & les ruines de toutes ces divinités profanes dont les Statues ne ſont plus vénérées qu'à raiſon du ciſeau qui paroît les animer.

Lorſque Clément pouvoit ſe dérober aux occupations qui l'aſſiégeoient, il viſitoit ces Monumens avec quelques Etrangers diſtingués, ou avec quelques Artiſtes fameux, plutôt en Souverain qui ſe fait un devoir d'embellir ſa Capitale, qu'en amateur qui contente ſon goût.

C'eſt ce qu'il dit lui-même à un Gentilhomme François, en converſant familièrement avec lui. Après lui avoir parlé ſur différens ſujets, il ajouta, qu'étant né dans un Village, & élevé dans un Cloître, où l'on n'inſpiroit point l'amour des Arts, il n'avoit pu acquérir la ſcience néceſſaire pour juger en connoiſſeur des monumens qu'il faiſoit raſſembler; mais qu'à titre de Souverain il ſe croyoit obligé d'expoſer les plus beaux modèles aux yeux des Artiſtes & des Curieux, afin qu'on apprît à les connoître & à les imiter.

S'il ne récompenſa pas toujours les Savans, comme ils avoient droit de l'attendre d'un Pape auſſi éclairé, il ne faut s'en prendre qu'aux circonſtances. La multiplicité des

affaires, le peu de temps qu'il a régné, ne lui laiſsèrent pas le loiſir de s'occuper de ce qui l'auroit le plus flatté : d'ailleurs un Pape ne fait pas toujours ce qu'il veut. Il y a des incidens qui lui lient les mains. Cependant on le vit toujours attentif à ne donner des Evêchés qu'à des hommes inſtruits, & par cette raiſon il y nomma ſouvent des Religieux de ſon Ordre.

Il eſt rare qu'un Pape ne ſoit pas circonſpect ſur la nomination d'un Evêque. Il ſait que pour bien conduire un Diocèſe, il ne ſuffit pas d'être le ſel de la terre, mais qu'il faut encore être la lumière du monde ; & par ce moyen les Evêques en Italie, ſont généralement auſſi humbles que ſavans, auſſi charitables que zélés. Ils réſi-

dent exactement, & ils vivent cordialement avec leurs Cùrés : car il ne faut pas les confondre avec ces *Monſignori*, connus dans Rome ſous le nom de Prélats, & qui ſouvent n'étant pas même dans les Ordres, rempliſſent des Poſtes que des Laïcs pourroient occuper, & ſervent le Pape dans ſes diverſes fonctions.

Clément ne fut pas moins exact à l'égard des Nonces qu'il nomma. Il voulut que ſes Ambaſſadeurs lui fiſſent honneur par leurs mœurs, par leur ſavoir, & ſur-tout par leur amour pour la paix ; & s'il lui arriva quelquefois de les choiſir dans un âge peu avancé, c'eſt qu'il étoit aſſuré que leur mérite avoit prévenu les années.

La Religion s'étoit ſouvent reſ-

fentie des malheurs que caufe un zèle indifcret ; & ce fut pour les réparer autant qu'il étoit poffible, que Clément dont la prudence régla toujours les démarches & les penfées, obferva la tolérance Evangélique dont ufa le divin Légiflateur à l'égard des Saducéens & des Samaritains ; cette tolérance qui ne veut pas faire tomber le feu du Ciel, qui craint d'éteindre la mèche qui fume encore, & de rompre le rofeau déja brifé. » On ne perd » que trop fouvent la charité, difoit-il, » pour foutenir la foi, » fans penfer que s'il n'eft pas per- » mis de tolérer l'erreur, il eft » défendu de haïr & de vexer ceux » qui l'ont malheureufement em- » braffée «.

On ne peut douter, d'après ces

traits, qu'il eût arrêté les fureurs de la Ligue, & conséquemment les excès des Catholiques & des Protestans, s'il eût régné dans ces temps de trouble & d'horreur, où le fanatisme empruntoit le langage de la Religion, pour immoler à sa rage des multitudes de Citoyens.

Jamais le ressentiment n'entra dans son ame. » Je laisse aux Bigots, disoit-il, » le soin de tenir registre » de ceux qui leur ont fait de la » peine, ou qui les ont négligés «. S'il se souvint de ses ennemis, ce ne fut que pour leur donner des marques de bienveillance & d'attachement : ainsi l'Eglise dont la Providence l'avoit établi Chef, a pour maxime de pardonner, elle qui toujours combattue & toujours victorieuse, n'oppose aux persécu-

tions que la patience & la douceur, & prie pour ceux mêmes qui osent l'outrager. Il suffisoit qu'on lui eût causé quelque mécontentement, pour qu'on eût part à ses bienfaits. Un Pape ne doit point avoir une autre conduite que celle de l'Eglise; & c'est alors qu'on voit sur la terre une image du Ciel.

Si, outre la bienveillance naturelle que les Seigneurs Italiens ont pour leurs gens, & qui les rend extrêmement affables, le Saint-Père se communiquoit volontiers, c'est qu'il présumoit que tout le monde pouvoit l'instruire. » J'ai encore » plus profité, disoit-il, de la con- » versation que de la lecture, & il » n'y a personne, même du plus » bas étage, qui ne m'ait appris » quelque chose «.

Ainſi Marc-Aurèle ſe diſoit redevable de ce qu'il ſavoit, à ſes parens, à ſes amis, à ſes voiſins : à ſes domeſtiques mêmes. Le témoignage de ces derniers en faveur de leurs Maîtres, n'eſt pas ſuſpect ; le plus grand homme eſt pour eux à découvert ; & plus ils virent de près Ganganelli, plus ils l'eſtimèrent, & plus ils le chérirent.

Il avoit l'heureuſe qualité de ne jamais ſe laiſſer prévenir, & la raiſon qu'il en donnoit, c'eſt que la prévention eſt le défaut des Grands, & qu'il étoit né petit. On lui faiſoit peu de rapports, attendu qu'il falloit prouver ce qu'on lui rapportoit ; d'ailleurs une ame élevée mépriſe les délateurs, & ne les écoute pas. On vouloit qu'il abandonnât un homme à talens, parce

parce qu'il ne tenoit pas une conduite réglée, & il répondit ſagement : » Si ce n'eſt point à raiſon » de ſes défauts que je lui fais du » bien, mais pour ſon génie, je » ne vois pas de motif qui m'oblige » à l'abandonner «.

Dans toutes les largeſſes qu'il fit, il n'attendit jamais ſon apologie que de ſon propre cœur, & il étoit toujours content quand il l'avoit conſulté, parce qu'il ne lui conſeilloit que de belles actions.

Les Finances étant un objet dont un Pape, à titre de Pontife & de Prince, doit s'occuper doublement, il y donna toute ſon attention. On évalue les revenus du Chef de l'Egliſe à quatre millions d'écus Romains, ſur quoi la France lui paie annuellement, pour Bulles,

pour Résignations, pour Dispenses, six cents mille livres, & rien de plus : mais c'est un article qui, joint à ce que donnent les autres Royaumes, forme une somme importante, & qui contribue malheureusement à entretenir la paresse des Romains. Les Papes, à raison de cet argent, ne lèvent presque pas d'impôts ; & lorsqu'un peuple n'a point de taxes à payer, il tombe à coup sûr dans l'engourdissement. Rome compte sur les subsides qu'on lui envoie, comme Madrid sur les gallions, & dès-lors il n'y a plus de ressort parmi les Citoyens.

Il est très-important que le trésor Pontifical soit exactement veillé : des Financiers, des Economes, des Administrateurs & sur-tout des Neveux, n'y mirent que trop souvent

une main avide, pour fournir à leurs plaiſirs, ou à leur ambition : mais Clément eut ſoin de pourvoir à ce dangereux abus. Outre qu'il paya cent mille écus Romains qu'il avoit fallu emprunter pour la tenue du Conclave où il fut élu Pape; trente mille écus pour un corps-de-logis que ſon Prédéceſſeur avoit fait bâtir à Monte-Cavallo; qu'il forma pour l'hoſpice des Néophytes un fond de trois mille écus de rente; qu'il donna à l'hopital du Saint-Eſprit vingt mille écus pour acheter le domaine appellé *la Marinella*; qu'il a laiſſé quatre-vingt-douze mille écus au Mont de Piété, quarante-deux mille écus à la banque du Saint-Eſprit, & cent quatre-vingt mille écus entre les mains du Tréſorier-Général; qu'il ac-

quitta quelques dettes de la Chambre Apoſtolique, & toutes celles de ſon Prédéceſſeur; qu'il établit des manufactures; qu'il ſut donner ſans ſavoir perdre: il ſatisfit à tous les engagemens, & l'argent ne ſervit qu'à ſa deſtination, c'eſt-à-dire, à l'entretien de la Cour Pontificale & des Edifices, aux frais des Nonciatures & des Miſſions, au paiement des Troupes, des Artiſtes, des Ouvriers, &c. ſans compter les Penſions que fait le Saint-Siége à de pauvres Gentilshommes & à de nouveaux Convertis.

Ajoutez à ces dépenſes, celles que Clément fut obligé de faire pour la réception de la Princeſſe Douairière de Saxe & du Prince Xavier, ainſi que pour les Frères

du Roi d'Angleterre, qui vinrent à Rome de fon temps; pour les préfens confidérables dont il gratifia plufieurs Souverains, pour la multitude de Couriers qu'il leur expédia, les affaires qu'il avoit à traiter étant de nature à exiger des relations auffi rapides que fréquentes. Rien ne fut omis de tout ce qu'il fallut accorder à la dignité du Trône, à l'éclat d'une Cour qui fut toujours majeftueufe, à la fingularité des circonftances; tandis que le Souverain Pontife, au milieu des grandeurs, vivoit en Anachorète, & paroiffoit étranger à toute la pompe qui l'environnoit.

Il eft notoire que fa dépenfe pour lui-même, en tout le temps de fon Pontificat, n'égala pas celle de quatre mois fous tout autre Pape.

On vit l'adminiſtration de l'Etat Eccléſiaſtique prendre une nouvelle face, divers abus réprimés, la décence, ainſi que le reſpect dû aux mœurs, répondre à la ſûreté publique, le commerce avoir plus de reſſort; & il n'y a pas de doute que s'il eût régné plus long-temps, Rome ſeroit ſortie de ſon engourdiſſement.

Mais ce qui le comble de gloire, ce fut l'oubli de lui-même & des ſiens: on ne ſait s'il a des parens, s'il eut même une patrie. C'eſt le Grand-Prêtre Melchiſedec, dont on ne connoît ni la famille, ni l'origine; & à l'exemple du Sauveur du monde, il n'avoue pour ſes frères, que ceux qui accompliſſent la loi de Dieu.

L'hiſtoire du Népotiſme, l'écueil

de presque tous les Papes, nous apprend que les plus dévots, furent ceux qui enrichirent davantage leurs Neveux, & qui les élevèrent aux plus grands honneurs. Ottoboni, Vénitien, qui prit le nom d'Alexandre VIII, étoit très-vieux lorsqu'il fut élu; & en se hâtant de faire à ses parens tout le bien qu'il pouvoit, il ne cessoit de répéter: » Pressons-» nous, mes amis, vingt-deux heu-» res sont sonnées, & je n'en ai » plus que deux à vivre «, faisant allusion à la manière dont on compte les heures en Italie, & qui forment toujours le nombre de vingt-quatre, lorsque la nuit commence. (Midi, selon cette distribution, se trouve en hiver à dix-neuf heures, à seize en été, relativement au cours du soleil).

Albani, ſi connu ſous le nom de Clément XI, refuſa long-temps la Papauté, alléguant qu'il avoit des Neveux, & qu'il ſe ſentoit aſſez foible pour les avancer. On paſſa ſur cet aveu, tant on déſiroit l'avoir pour Souverain Pontife, & il montra que les raiſons qu'il alléguoit pour refuſer la Tiare n'étoient pas tout-à-fait ſans fondement. Rome abonde en familles que les Papes comblèrent de richeſſes & d'honneurs; mais ce n'eſt ni Lambertini, ni Ganganelli qu'on citera ſur cet article. Ils donnèrent dans un excès tout contraire.

Les Neveux du premier étoient preſque indigens, ſi le Roi de Sardaigne ne les eût avancés; & ceux du dernier ſont reſtés ſous un nuage qu'on n'a point encore diſſipé. Sixte-

Quint même eut la foiblesse d'aggrandir sa famille, au point de la placer parmi les Princes Romains; mais Clément ne veut appartenir qu'à Jesus-Christ, dont il est le Vicaire & l'Apôtre. Il répond, lorsqu'on lui parle avec intérêt de ceux qui lui sont attachés par les liens de la chair & du sang : » Si vous me » les recommandez comme parens, » je les aime de toute la plénitude » de mon cœur : si c'est à titre de » pauvres, ils ont de quoi subsister, » & l'on est toujours assez riche » quand on a de quoi satisfaire ses » besoins «.

Il en donna l'exemple le plus frappant, n'ayant pas même voulu une autre tabatière que celle qu'il possédoit étant simple Religieux, & n'estimant l'or qu'autant qu'on s'en

ſert pour faire des œuvres de charité.

Jamais il ne fit le moindre préſent à ſa famille. » Quand on m'aura » demandé des bagatelles, dit-il à un Chanoine de Foſſembrone, & au Père Buontempi qui le ſollicitoient d'envoyer quelque choſe à une parente, » on exigera des choſes » plus importantes «. Il ne voulut pas même permettre à ſon petit-neveu, M. l'Abbé Fabri, de lui faire des viſites.

Dur à lui-même, indulgent pour les autres, ne connoiſſant les commodités de la vie que pour s'en priver, il s'en tint exactement aux termes de Saint Paul, qui nous recommande d'uſer des choſes créées, comme n'en uſant pas.

Les Souverains qui l'affection-

noient réellement, s'intéressèrent toujours à sa conservation, dans le temps même où il ne laissoit rien transpirer de ses projets. Ils connoissoient ses vertus, ils voyoient dans ses lettres familières l'ame la plus vraie, & le cœur le plus droit. C'étoit d'ailleurs un retour qu'ils lui devoient. Il n'y eut aucun évènement triste ou joyeux dans la plupart des Cours de l'Europe, où Clément XIV ne donnât publiquement des marques de sa sensibilité. Il poussoit l'attention jusqu'à visiter les Eglises nationales aux jours qu'on y célèbre la fête des Souverains. On voyoit qu'il étoit fait pour s'asseoir au milieu d'eux, & que son ame, quoiqu'il ne s'en doutât pas, eût été mal à son aise, si elle n'eût régné. Tels sont les

grands-hommes ! leur génie semblable à l'activité du feu, ne cherche qu'à se déployer.

Il ne voulut point donner au Prétendant le titre de Roi, pensant avec raison que cela ne lui serviroit de rien, & ne feroit qu'éloigner les Anglois du Saint-Siége encore plus que jamais.

Il y avoit un abus dans Rome qui subsistoit depuis long-temps, & qui laissoit aux Charlatans le soin de tuer impunément, selon leur intérêt, ou selon leur plaisir. Bientôt on vit émaner un Edit du Souverain Pontife, qui enjoignoit à tous les Médecins approuvés, de se faire inscrire sur un Catalogue, & qui défendoit aux autres d'exercer. Le Cardinal Camerlingue fut chargé de l'exécution du décret, & l'ordre se rétablit.

Mais la circonſtance où il montra plus de vigueur, fut lorſqu'il apprit qu'un certain Pierre Andrea avoit fait ſortir, de l'Etat Eccléſiaſtique & tranſporter frauduleuſement des grains, ſur les galères du Pape même à Fiumicino. Oubliant alors ſa douceur naturelle, & ne voyant que le péril où par de tels brigandages ſon Peuple alloit être expoſé, il ne put ſe contenir. » Qu'on l'empriſonne, dit-il, qu'on » inſtruiſe ſon Procès, & qu'on » apprenne au Public que c'eſt » m'ôter la vie, que de diminuer » la ſubſiſtance de mes Sujets «.

Il n'y a point de pays au monde où l'on ſoit auſſi indulgent qu'à Rome, ſur l'article des délits. Un Pape, comme chef d'une Religion qui a horreur du ſang, & comme

environné d'un nombre de Cardinaux, qui tous ont des priviléges pour ſauver des coupables, & qui ne les prennent que trop ſouvent ſous leur protection, ſe trouve preſque lié par ces circonſtances, à moins qu'il ne veuille uſer de toute ſon autorité : mais il craint de paſſer pour cruel, & il aime encore mieux pardonner.

Ganganelli fut un peu plus ſévère que ſes prédéceſſeurs, & s'il n'eût point ſuccédé à des règnes trop doux, on l'eût vu punir avec plus de rigueur ; il le fit connoître à l'Evêque de Malthe, en lui ordonnant de ſe rendre à Rome pour y ſubir la réprimande qu'il méritoit, comme ayant grièvement offenſé le Grand-Maître, & comme devant aux Princes une ſatisfaction.

A la réquisition du Roi de Portugal, il rappella le Libraire Pagliarini qui, sous le Pontificat précédent, avoit été obligé de quitter Rome pour avoir imprimé un Ouvrage contre la Société, qui avoit pour titre les Loups démasqués.

On appelloit Clément XIV le Pape des Souverains, & il faut avouer qu'il les aima tendrement, & qu'il en fut sincèrement aimé. Il y parut dans tous les présens dont ils ne cessèrent de le combler. Le Roi de France lui envoya la précieuse Collection de toutes les Médailles qui forment l'Histoire Chronologique de son règne, & de celui de Louis-le-Grand, & cet exemple fut suivi de l'Impératrice Reine d'Hongrie, & de l'Electeur Palatin.

On voit à Londres parmi les grands-hommes le Bufte de Ganganelli, & l'on fait que lorfqu'il apprit cette nouvelle, il s'écria : Plût à Dieu qu'ils fiffent pour la Religion, ce qu'ils font pour ma Perfonne.

Ainfi, dans ce fiècle, deux Papes, en Angleterre même, ont reçu les marques les plus diftinguées d'eftime & d'affection. Le neveu du Miniftre Walpol, ayant fait fculpter le Bufte de Lambertini, voulut qu'on gravât fur le piédeftal : » un » homme, qui n'a jamais dit de bien » d'aucun Prêtre de l'Eglife Ro- » maine, a fait ériger ce monument » en l'honneur de Benoît XIV, » Souverain Pontife «.

Tant il eft vrai que les grands-hommes appartiennent à tous les

ſiècles, à toutes les nations, & qu'on ſe dépouille de tout préjugé, quand il eſt queſtion de leur rendre juſtice & de les admirer.

L'Impératrice de Ruſſie, dont les lumières s'étendent du nord au midi, frappée du mérite de Ganganelli, lui écrivit dans les termes les plus honorables, pour lui demander un Evêque Catholique, qui gouvernât dans ſes Etats les Prêtres & les Religieux du Rit romain.

Le Roi de Pruſſe lui-même, par une prédilection marquée pour Clément XIV, lui accorda ce qu'il avoit perſévéramment refuſé à Benoît XIV & à Clément XIII; une permiſſion à l'Evêque de Breſlau de viſiter une partie de ſes Diocéſains, privés depuis nombre d'années de la préſence de leur Paſteur.

Il n'y eut pas jusqu'au Sultan, prédécesseur de celui-ci, Prince vraiment éclairé qui ne l'estimât ; il dit un jour à un Ambassadeur de Venise : » Si tous vos Papes étoient » comme le Pontife que vous avez » maintenant, nos Patriarches Grecs » n'auroient pas tant d'éloignement » pour la Cour de Rome : c'est un » Sage dont j'estime beaucoup la » droiture & les lumières, & qui » ne tombera pas dans la foule «.

Les Catholiques Irlandois se ressentirent de ses liaisons avec le Roi d'Angleterre. Ils ne furent point vexés sous son Pontificat, comme ils l'avoient été précédemment : c'est ce que lui dirent les Cordeliers venus d'Irlande pour la tenue du Chapitre général. Il affecta de les combler d'amitié, en dédommagement

de ce qu'ils avoient souffert pour la Foi.

On fit par ses ordres plusieurs réparations au Port d'Ancona, à celui de Civita-Vechia ; & à raison des encouragemens qu'il prodiguoit aux hommes à talens, l'on employa sous ses yeux cette fameuse machine qui détournant les eaux du Tibre, fleuve aussi profond que fangeux, donne le loisir d'y puiser de précieuses richesses. On avoit tenté ce projet sous Clément XI, & l'on n'avoit pu l'exécuter.

Mais ce qui mérite plus d'attention, c'est le soin qu'il prit de la Bibliothèque du Vatican, collection qui quoique moins volumineuse que celle du Roi de France, est, au rapport des Romains, beaucoup plus précieuse. Il l'enrichit

d'estampes, de manuscrits, de médailles, que d'heureuses circonstances lui avoient procurés. On sait que cette Bibliothèque acquit un nouveau lustre par les soins du Cardinal Passionei, ce Savant célèbre, qui sembloit être de tous les siècles & de tous les pays, tant il étoit instruit.

En vain on demandoit des places à Clément XIV, si l'on n'avoit des talens propres à les remplir. » Il » accorde peu à la naissance, écrivoit un Ambassadeur à sa Cour, » assez aux services rendus, beau- » coup au mérite reconnu. Vous » ne me devez rien, dit-il à un homme qu'il venoit d'avancer, » mais tout à la place que vous » avez occupée «. Il y a des postes qui conduisent par eux-mêmes

aux premiers rangs & qu'il eſt important de bien remplir.

Tandis que les eſprits étoient partagés ſur le ſort que les Jéſuites devoient ſubir, & que cette incertitude donnoit lieu à mille conjectures & à mille propos, le Souverain Pontife qui avoit eu le temps d'examiner par lui-même les accuſations & les apologies, nommoit une commiſſion de cinq Cardinaux, & de quelques Prélats, pour l'aider dans l'exécution de ſes projets.

Maréfoſchi connu par ſa droiture & par ſes lumières, Zelada par ſon eſprit facile & ſubtil, Caſali par ſon bon ſens & par ſa fermeté, Caraffa par ſes bonnes intentions, Corſini par ſa candeur & par ſon équité, étoient les Cardinaux que le Pape avoit choiſis, &

qu'il avoit inſtitués par un Bref *de rebus Jeſuitarum agendis*, pour examiner les maiſons & les affaires de la Société avec tout le zèle, toute l'exactitude & toute la diſcrétion qu'exigeoit une pareille entrepriſe.

Il étoit à propos de joindre aux Commiſſaires, des Avocats, & l'on nomma ceux qu'on crut les plus propres à s'acquitter dignement de cette délicate fonction. Clément, comptable de ſa conduite à Dieu, à l'Egliſe, au public, au ſiècle, à la poſtérité, devoit employer les formes Eccléſiaſtiques, Civiles & Judiciaires : ſans cette précaution on l'eût accuſé de ne s'être décidé que par ſon propre eſprit; & il falloit que l'univers fût témoin de la manière dont il procédoit.

Chacun avoit les yeux ouverts

ſur ſa conduite, par le vif intérêt qu'on prenoit aux affaires des Jéſuites. Les uns répandoient qu'il ne pouvoit les détruire, parce que le Concile de Trente les avoit approuvés : les autres ſoutenoient que le Concile n'avoit parlé d'eux que par occaſion, tandis que Paſquin, babillard éternel, diſoit » qu'ils » périroient infailliblement, parce » que la Maréchauſſée de Dieu étoit » à leurs trouſſes «.

Il n'y a point d'évènemens dans Rome où la malignité ne faſſe parler cette ſtatue, & il ſeroit contre le coſtume d'écrire la vie d'un Pape ſans en rapporter quelques traits.

Le Saint-Père avoit indiqué des prières publiques, ſans déclarer préciſément ſon intention : mais perſonne n'ignoroit qu'elles avoient

pour objet la Compagnie de Jesus. Il prioit lui-même continuellement, se rendant presque tous les jours à l'Eglise de Notre-Dame des Victoires, afin de recevoir les lumières dont il avoit besoin : *Multis gemitibus, & continuis precibus singulare à patre luminum exposcentes præsidium & Consilium.*

La foudre qui grondoit depuis du temps & qui demeuroit suspendue sans qu'on pût prévoir comment elle alloit éclater, rendoit la position des Jésuites plus cruelle que jamais, d'autant plus qu'ils ne passoient d'un pays à l'autre, que pour y éprouver de nouvelles disgraces.

A peine s'étoient-ils réfugiés à Avignon, que cette Ville avoit été prise par les François; & sitôt qu'ils se

ſe retirèrent en Corſe, ils ſe trouvèrent, par la ſingularité des évènemens, dans la dure néceſſité d'en ſortir : *laſſis non dabatur requies.*

Si le Pape n'eût conſulté que ſon cœur, il n'y a pas de doute, comme il l'a dit lui-même pluſieurs fois, qu'il n'eût adouci leur ſort : mais il s'étoit décidé par les raiſons les plus puiſſantes, *graviſſimis adducti cauſis ;* & les Monarques qui demandoient leur ſuppreſſion, n'étoient pas de caractère à plier.

Joſeph, Roi de Portugal, jaloux de ſa puiſſance & de ſes droits, ne ſe croyoit point aſſez vengé, ſi l'on ne délivroit l'Egliſe de ceux qu'il regardoit comme ſes plus grands ennemis. Charles, Roi d'Eſpagne, invariable dans ſes réſolutions comme dans ſes principes, penſoit que

le meilleur moyen d'empêcher les Jésuites de rentrer dans son Royaume, étoit de les détruire; Louis, Roi de France, toujours ami des Papes & du Clergé, que Rome avoit conséquemment intérêt de ménager, se voyoit forcé par des motifs qu'on entrevoit, à demander la suppression de la Société; Charles, Roi de Naples, appercevoit chez ses augustes parens un plan tout tracé, & Ferdinand, Duc de Parme, Prince déja capable de prendre un parti, ne vouloit plus dans ses Etats des hommes accusés de malversations. Il n'y avoit que les Ministres qui auroient pu rallentir le zèle des Monarques. On connoît l'influence qu'ils ont sur leurs Maîtres; mais ceux qui étoient alors en faveur, conseilloient vivement

la ſuppreſſion entière de la Société, & leur ſuffrage avoit d'autant plus de poids, qu'ils en impoſoient à l'Europe par leur crédit & par leurs talens.

Enfin l'Empereur & l'Impératrice, Reine d'Hongrie, conſentoient à la deſtruction de la Société, d'après les inſtructions qu'on leur avoit communiquées pour les déterminer à prendre ce parti.

Tout autre Pape que Clément XIV, (eût-il même été zélé pour les Jéſuites) n'auroit pu ſe roidir contre de pareilles autorités, ou s'il eût oſé l'entreprendre, il auroit expoſé Rome à quelque violente tempête. Clément XIII lui-même, lorſqu'il mourut, s'étoit déterminé à les éteindre, & la choſe eût d'autant plus étonné, qu'il au-

roit fallu se déclarer contre son propre ouvrage (la Bulle Apostolicum) : *contigit ejusdem Pontificis obitus qui rei cursum exitum que prorsus impedivit.*

Saint-Ignace, né Gentilhomme Espagnol, devoit aux Rois d'Espagne, presqu'autant qu'à ses vertus, la propagation de son Ordre, & sa Canonisation ; & le Monarque aujourd'hui régnant avoit le même attachement pour les Jésuites, que ses prédécesseurs.

Cependant il changea tout-à-coup, & au grand étonnement de l'Europe, on le vit se déclarer leur accusateur auprès du Saint-Siége, y poursuivre leur destruction avec chaleur, après les avoir tous bannis de ses Etats, presque dans un clin-d'œil, & avec un secret dont

les ſeuls Eſpagnols ſont capables.

Selon la marche ordinaire des évènemens, un changement auſſi ſubit avoit ſans doute des motifs, d'autant plus que le Roi d'Eſpagne fut toujours un Prince auſſi Religieux qu'équitable, & qu'il ne ſe décide qu'avec connoiſſance de cauſe. Les Jéſuites les attribuèrent à d'horribles préventions qu'on avoit données au Monarque; leurs ennemis à des conſpirations; le public à la révolte ſurvenue au ſujet des manteaux.

C'eſt ainſi qu'on interpréta contre eux, les griefs de la France & du Portugal: les uns crurent y voir des calomnies dont on les noirciſſoit auprès des Souverains, & qui avoient allumé leur colère; les autres des banqueroutes & des atten-

tats. Il n'y eut pas jusqu'aux beaux-esprits du siècle, qui se persuadèrent qu'on ne détruisoit la Société, » que parce que le Journaliste de » Trévoux avoit osé combattre » leurs paradoxes.

Quoi qu'il en soit d'un aussi grand évènement, que la postérité saura peut-être, & sur lequel nous ne saurions actuellement que conjecturer, il est à présumer que la Compagnie de Jesus n'a péri, qu'à raison de quelques Membres qui auront précipité sa chûte : car il seroit absurde de penser que tout un Corps Religieux, répandu dans tous les pays du monde, & avec la politique rafinée qu'on lui suppose, auroit eu, sous le secret, l'ordre de former au besoin des révoltes & des conspirations.

La Commiſſion exerçoit ſon miniſtère, faiſoit des viſites, prenoit des informations ; & Clément paroiſſoit n'avoir d'autre affaire, que celle d'entretenir les Etrangers, & de vaquer à ſes fonctions.

On croit communément que l'exiſtence d'un Pape eſt une vie d'ennui, à raiſon de ſon éloignement pour les plaiſirs du ſiècle : mais outre qu'on trouve une douce ſatisfaction à remplir ſes devoirs, lorſqu'on a l'eſprit de ſon état, tous les momens d'un Souverain Pontife ſont infiniment variés. Une ſollicitude continuelle de toutes les Egliſes, une correſpondance aſſidue avec les Souverains Catholiques, une vigilance quotidienne ſur un Peuple dont le gouvernement exige mille détails, une ſucceſſion d'au-

diences, tantôt agréables & tantôt férieufes, un appareil de fonctions auffi faintes qu'augustes, un mélange de converfation, d'étude & de prières, une alternative de promenade & de retraite, forment la vie la plus pleine & la plus diverfifiée.

Les nouvelles publiques font un autre genre d'occupation pour un Pape, qui, en qualité de Souverain, doit s'en affecter; & Rome eft la ville du monde où l'on en eft plutôt inftruit, & où l'on en parle davantage. On y fait tout par la voie des Nonciatures, par la fréquence des Couriers, encore plus par la circulation continuelle des Religieux répandus de toutes parts. » Ce » font nos meilleurs Correfpon- » dans, difoit Innocent XII (Pi-

» gnatelli) & ceux que nous payons » le moins «.

Clément profita de tous ces moyens pour ne rien ignorer. Il lui importoit de connoître les Cours & leurs Agens, & encore plus utile de se les attacher. Il y réussit au-delà de ses espérances. Le Roi d'Espagne le pria d'être parrain de son petit-fils, & le Roi de Naples qui, encore irrité des procédés du dernier Pontificat, eût refusé à tout autre Pape le tribut annuel de la haquenée & des douze mille écus Romains, laissa subsister cet ancien usage, par considération pour Ganganelli.

Il est des hommes qui forcent le Public à les admirer, Clément fut du nombre. Tout à tous comme le grand Apôtre, il se plia selon les

circonftances & felon les befoins. Il avoit trop étudié l'hiftoire, il connoiffoit trop le génie de fon fiècle, pour irriter les Princes & les Nations.

Quoiqu'il fût lui-même Religieux, il fe prêta volontiers aux changemens qu'on fit dans les différens Ordres; mais afin qu'on ne l'accufât pas de pufillanimité, il fut réfifter quand on voulut détacher les Moines de fa Jurifdiction, pour les foumettre aux Evêques diocéfains; & dans une affaire importante il écrivit à un Souverain, qui lui demandoit des chofes contraires aux lumières de fa confcience. » J'irai bien pour vous obliger jufqu'à la porte de l'enfer, mais je ne veux pas y entrer «.

Ses ennemis travailloient officieu-

ſement à lui enlever le cœur de ſon Peuple, & ils n'y réuſſirent qu'en partie. Les plus vives & les plus ſincères acclamations ne manquoient jamais d'éclater, lorſqu'il revenoit de Caſtelgandolfe. » Si quelque » choſe peut me conſoler, diſoit-il, » au milieu des honneurs & des » embarras qui m'accablent, c'eſt » de voir le Peuple ſatisfait «. Il eſt vrai qu'il alla toujours au-devant de ce qui pouvoit lui faire plaiſir, & que jugeant de ſes beſoins en Prince qui ſait régner, il permit des réjouiſſances publiques, que ſon prédéceſſeur avoit ſuſpendues par un zèle indiſcret.

Il avoit d'ailleurs deux excellens titres pour être aimé : ſon affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs, & l'avantage d'être né dans l'Etat Ec-

cléſiaſtique. Les Romains conſervent toujours quelque antipathie contre un Pape qui n'eſt pas leur compatriote : ils prétendent qu'il les gouverne moins bien que ne feroit un Pontife de leur nation ; & la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt qu'on tient malgré ſoi aux préjugés du pays dans lequel on eſt né, ainſi qu'à la forme du gouvernement auquel on fut attaché.

Cependant ils ne peuvent diſconvenir que pluſieurs Religieux qu'on éleva à la Papauté, ne les aient ſagement conduits, quoiqu'ils fuſſent de différens climats, & qu'ils n'aient beaucoup contribué à leur gloire & à leur proſpérité. Auſſi n'ont-ils pas oublié que les Souverains Pontifes, tirés de l'Ordre de St. Benoît, enrichirent beaucoup le Saint-Siége,

puiſqu'il a paſſé en proverbe, dans Rome même, que ſi Benoît n'avoit point exiſté, Pierre auroit mandié.

Ganganelli répondit parfaitement à l'attente des Romains : il s'accommodoit à leur manière d'exiſter & de penſer. S'il paroiſſoit quelques paſquinades, il les laiſſoit courir, perſuadé qu'il faudroit dénaturer les habitans de Rome, plutôt que d'arrêter leur plume & leur langue. » Ils ſont comme les François, diſoit-il, » ſans haîne & ſans mé» chanceté, mais incapables de re» tenir un bon mot «.

Cependant les affaires des Jéſuites étoient à leur point de maturité, & il ne s'agiſſoit plus que de prononcer un jugement définitif ſur leur ſort. Clément redoubla ſes prières, comme il le dit lui-même,

& dans la confiance que l'Efprit-Saint l'affiftoit par fa préfence & par fon infpiration, il médita le bref qu'il alloit tracer; *divini Spiritus, ut confidimus, adjuti præfentia & afflatu.*

Ce n'eft point ici un de ces ouvrages éphémères qu'on lit avec curiofité, & qu'on oublie un moment après; mais un monument qui fubfiftera dans la poftérité, & qu'on a confidéré fous différens afpects, parce que chacun juge comme il eft affecté.

On s'identifie, fans s'en appercevoir, avec les principes qu'on a reçus dans fa jeuneffe, avec les opinions de ceux qu'on fréquente, avec des idées de corps qu'on adopte, dans la crainte de perdre fon crédit ou de fe fingularifer, & la

vérité n'eſt plus qu'une chimère dont on ſe joue impunément. » Je » parle publiquement en faveur des » Jéſuites, diſoit un jour un homme en dignité, » mais intérieurement » je ne ſuis pas leur partiſan «.

Malgré les précautions du Saint-Père pour ne pas ſe tromper, il ſe défioit encore de lui-même, &, afin qu'on n'eût point de reproches à lui faire, il communiqua ſon bref à des Théologiens & à des Cardinaux des plus éclairés : il pouſſa l'attention plus loin, il l'envoya ſecrettement lorſqu'il n'étoit point encore promulgué, & aux Souverains intéreſſés dans la querelle des Jéſuites, & à ceux même qui étoient indifférens, afin d'avoir leur avis, & de ne pas compromettre ſon autorité.

Précaution ſage, qui eût épargné bien des déſagrémens à Rome, ſi elle eût toujours employé la même méthode avant de publier ſes décrets.

Quand il eut reçu les réponſes des Princes qui approuvoient ſes réſolutions, & qui lui promettoient de les faire exécuter dans leur forme & teneur, il attendit encore quelque temps, non qu'il fût intimidé des billets qu'on afficha juſques dans ſon Palais, & qui recommandoient le Saint-Père aux prières publiques, comme devant bientôt mourir, *pregate per il Papa che preſto morira;* mais parce que mille objets divers ſe préſentoient à ſon eſprit.

Il voyoit qu'il alloit éteindre un Ordre fameux qui avoit des ramifications & des rapports dans toutes

les parties du monde; qu'il alloit former un vuide immenſe dans les chaires comme dans les Colléges, qu'on ne pourroit remplir ſur-le-champ; qu'il alloit enfin ſe rendre odieux à une multitude de perſonnes puiſſantes, prévenues en faveur des Jéſuites, & même à des ames pieuſes, qui ne les ayant connus que comme des hommes édifians, les jugeoient dignes d'un meilleur ſort.

Il voyoit en même temps que leur exiſtence avoit occaſionné des troubles depuis leur berceau. *Suo ſere ab initio varia diſſidorium ac æmulationum ſemina, pullulaſſe:* Que les plaintes & les accuſations contre la Société s'augmentoient chaque jour de plus en plus. *Auctis enim quotidie magis in prædictam*

Societatem clamoribus & querelis; que les Rois de France, & d'Eſpagne, de Portugal, des deux Siciles, s'étoient vus forcés de les expulſer de leurs Etats & qu'ils demandoient leur abolition, *Reges Francorum, Hiſpaniarum, Luſitaniæ, ac utriuſque Siciliæ, ſuis ex regnis ſocios dimittere coacti omnino fuerint & expellere*; que nombre d'Evêques & autres Perſonnages diſtingués par leur dignité, leur ſcience, leur religion, avoient ſollicité leur ſuppreſſion. *Epiſcopi complures, alii que viri dignitate, doctrina, Religione plurimum conſpicui*; qu'ils ne pouvoient plus produire ces fruits auſſi excellens qu'abondans, pour leſquels ils avoient été inſtitués. *Prædictam Societatem Jeſu uberimos, ampliſſimoſque fructus &*

utilitatem afferre ampliùs non posse.

Ce sont les propres termes du Bref, auquel je n'ajoute rien.

Il voyoit enfin qu'ils avoient eux-mêmes consenti à leur anéantissement, en déclarant sans ambiguité, par la bouche de leur Général, qu'ils aimoient mieux ne plus exister, que de subir une réforme : *Sint ut sunt, aut non sint.*

Cette réponse téméraire surprit d'autant plus, qu'ils n'ignoroient pas que l'Eglise elle-même se réforme dans ce qui concerne la discipline, & qu'ils devoient se rappeller que Benoît XIV lui-même, en parlant au Père Centurioni, leur Général, lui avoit dit expressément : Il est de » foi que j'aurai un successeur, mais » il n'est pas de foi que vous en » aurez un «.

Tant il eſt vrai que les hommes qui ont le plus d'eſprit, s'aveuglent facilement ſur leurs propres affaires, & que le crédit dont les Jéſuites jouiſſent depuis long-temps, les avoit éblouis. » Ils ſe crurent » néceſſaires, diſoit le Cardinal Stoppani, » & ce fut leur malheur «.

Enfin Clément XIV, après avoir mûrement balancé les motifs qui le faiſoient agir, ſigna en levant les yeux au Ciel, le fameux Bref qui ſupprime à jamais la Compagnie de Jéſus, en date du 21 Juillet 1773. (Jour qui, dans l'Hiſtoire ne ſera sûrement pas oublié, & qui donne lieu à une multitude de réflexions).

Lorſqu'il l'eut ſigné, il dit étant appuyé ſur ſon bureau, en préſence d'une perſonne diſtinguée par ſon

mérite & par son rang. *Ecco la dunque fatta questa soppressione ;* la voilà donc faite cette suppression. *Non me ne pento ;* je ne m'en repens pas. *Non mici sono determinato che doppo aver tutto esaminato, e ponderato ;* je ne m'y suis déterminé qu'après avoir tout examiné & tout pesé. *E perche l'ho judicata utile, e necessaria per il bene della chiesa ;* & parce que je l'ai jugé utile & nécessaire pour le bien de l'Eglise. *Ho creduto dever far là ;* j'ai cru devoir la faire ; *E la farei, encora, se non fosse fatta ;* & je la ferois encore, si elle n'étoit pas faite. *Ma questa soppressione mi dara la morte ;* mais cette suppression me donnera la mort.

Il se présente ici une multitude de réflexions que j'abandonne au

diſcernement des lecteurs, & qui ne peuvent manquer d'être judicieuſes, pourvu que l'eſprit de parti ne s'en mêle pas. Il eſt d'autant plus dangereux, qu'il prend toutes les nuances du zèle, & qu'en ſe déguiſant aux yeux mêmes des hommes les plus dévots, il leur fait ſouvent perdre la charité.

Si-tôt après cette mémorable opération, le Saint-Père commit le Cardinal Malvezzi, Archevêque de Bologne; pour ſéculariſer les Jéſuites qui ſe trouvoient dans ſon Diocèſe, & ce Prélat, pieux dès ſes tendres années, indigné de leur déſobéiſſance, les pourſuivit avec zèle. Une réſiſtance mal entendue de la part d'un Recteur, accoutumé à ne recevoir que des reſpects & des hommages, leur attira cette cruelle diſgrace.

Bientôt les Evêques de l'Etat Eccléſiaſtique eurent la même miſſion, tandis que le Cardinal Mareſoſchi obéiſſoit volontiers aux ordres du Saint-Père, en faiſant rendre compte aux Jéſuites de leur adminiſtration, & en les expulſant de leurs propres maiſons.

Les portes s'ouvroient, les papiers étoient mis en ſequeſtre (du moins ceux qu'on avoit laiſſés) & après les éclairciſſemens qu'on déſiroit, les Jéſuites, qui depuis longtemps prévoyoient le malheur dont ils étoient menacés, évacuoient la place, & abandonnoient les collèges & les revenus.

On avoit ſcrupuleuſement examiné le Séminaire Romain, qui comptoit parmi ſes élèves quatre Souverains Pontifes, une multitude

de Cardinaux, d'Evêques & de Généraux d'armées, & qui étoit ſous la direction de la Société depuis deux cents ans. Si l'on trouva nombre d'erreurs dans la manière dont le temporel étoit adminiſtré, c'eſt qu'il faut convenir que ces Jéſuites, qu'on croyoit ſi éclairés ſur leurs propres intérêts, n'avoient pas le talent de la geſtion. Leurs Procureurs étoient ſouvent incapables, ou du moins négligens.

Ce fut un coup atterrant pour les amis des Jéſuites, lorſqu'ils virent qu'on leur ôtoit l'inſtruction de la Jeuneſſe, & que ce fameux Séminaire Romain, qui leur donna ſi ſouvent occaſion de manifeſter leurs talens, & qui leur procura tant de protecteurs & d'amis, alloit leur être enlevé. Bientôt la

foudre s'alluma de tous côtés, & l'incendie qu'elle excita, jetta Rome dans la ſtupeur.

Le 10 Août, ſur les neuf heures du ſoir, le Prélat Macedonio, Secrétaire, & le Prélat Alfani, Acceſſeur de la Congrégation des Cardinaux, ſe rendirent à la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, le Prélat Serſale à celle du Collége Romain, le même Prélat Alfani à celle du Noviciat, le Prélat Archetti au Collége Germanique, le Prélat Rigati à celui des Grecs, le Prélat Porta à celui des Maronites, le Prélat Paſſionei à celui des Ecoſſois, l'Avocat Zuccari à la Pénitencerie, l'Abbé Diogini à l'Hoſpice des Jéſuites expulſés de Portugal, enfin l'Abbé Foggini au Collége des Anglois.

Chacun de ces Commiſſaires rendu à ſa deſtination, accompagné d'un Notaire, de trente Sbirres, d'un piquet de Soldats, fit ouvrir les portes, aſſembla tous les Jéſuites de la Maiſon, leur lut le Bref d'extinction, leur annonça que la Chambre Apoſtolique leur fourniroit à chacun un habit de Prêtre ſéculier, qu'on payeroit le voyage de ceux qui voudroient quitter Rome, qu'on leur remettroit leurs livres & leurs effets, & qu'on leur donneroit des penſions.

Le Général Ricci, ce prétendu deſpote, qu'on a peint ſous toutes ſortes de couleurs, & qui ne montroit alors qu'une morne pâleur, ſe contenta de répondre: » Je m'attendois bien à une réforme, mais » non à une extinction. La volonté

» de Dieu soit faite «. Alors on le transféra au Collége Anglois, & chacun ne put se persuader qu'il n'eût pas prévu la ruine de sa Compagnie.

Cette importante expédition consommée, tous les Commissaires se réunirent au point du jour chez le Cardinal Caraffa, où la Congrégation étoit restée assemblée la nuit, & rendirent compte de leur mission. On avoit signifié l'ordre de l'Empereur aux assistans d'Allemagne, pour leur ôter tout prétexte de résister.

Il échappa quelques larmes au Souverain Pontife, qui ne s'étoit pas couché, lorsque le Prélat Macedonio, vint lui annoncer à deux heures après-minuit, que ses ordres avoient été ponctuellement exécutés.

Il dut en coûter à ſon cœur naturellement compatiſſant : auſſi diſoit-il qu'il fut à la torture, pendant qu'on ſignifioit aux Jéſuites ſes dernières volontés.

Ainſi un Franciſcain détruiſit dans un inſtant l'ouvrage de plus de deux ſiècles ; une Société cimentée par la religion, par la politique, par la protection d'une multitude de Pontifes & de Souverains ; une Société qui, par ſon crédit, comme par ſon étendue, ſembloit devoir durer autant que l'Egliſe même.

Ainſi périt un Corps qui donna tant d'ouvrages, contre lequel on a tant écrit, qui par ſes relations dans toutes les Cours de l'Univers, ne pouvoit manquer d'opérer du bien & du mal ; qui, pour vouloir trop ſoutenir la Cour de Rome, la

rendit souvent odieuse, non-seulement aux Protestans, mais aux Catholiques mêmes.

La Société en faisant un quatrième vœu d'obéissance au Pape, se crut obligée plus que tout autre Ordre de faire valoir les prétentions de plusieurs Souverains Pontifes qui, par reconnoissance, l'accablèrent de priviléges & d'honneurs ; & ce fut là première cause de ses disgraces.

Clément ne fut capable ni de haîne, ni de prévention : de sorte que s'il détruisit la Société, il s'y crut obligé. » On se trompe, disoit l'Ambassadeur d'un grand Prince, » si l'on s'imagine que Clément » XIV est un Pape qu'on fait agir » comme on veut : nous l'avons » trouvé inébranlable dans l'occa-

» ſion, & quelque choſe qu'on lui » diſe, il ne ſe détermine qu'après » avoir mûrement réfléchi «.

Il refuſa conſtamment à tous les Princes étrangers l'éligibilité à l'Evêché de Liége, & il tint la même conduite à l'égard de l'Archevêque de Saltzbourg. » Il déclara que » pendant ſon règne, il feroit peu » de nouvelles loix; mais qu'il feroit » d'autant plus rigide à faire ob» ſerver les anciennes «.

Tous ceux qui connurent Ganganelli rendirent juſtice à la pureté de ſes intentions, tandis que les libelles les plus affreux le repréſentèrent comme un ſimoniaque, un tyran, un uſurpateur, qui ne tourmentoit les enfans d'Ignace, que pour s'approprier leurs biens, & pour complaire à des Souverains injuſtement prévenus.

Le fanatiſme répandoit ces ouvrages de ténèbres juſques dans les Communautés, les diſtribuoit ſous le manteau, en inondoit l'Italie. Le Pape avoit une piété trop magnanime pour en vouloir à ces Ecrivains obſcurs, auſſi ſacriléges qu'audacieux ; mais il devoit les punir en qualité de Souverain, comme des révoltés contre le Chef de l'Egliſe, & qui pouvoient exciter quelqu'émeute.

Cela aggrava le joug des Jéſuites, qu'on ſut être Auteurs de pareils libelles, tandis qu'en ſoupirant ils jettoient un dernier regard ſur la ſuperbe Egliſe du grand Jeſus, où une piété faſtueuſe avoit prodigué les diamans, l'or & l'azur.

Les uns, dans ce premier moment de trouble & de confuſion,

ſe réfugièrent chez des parens; les autres chez des voiſins. Il y en eut même qui, dans la conſternation dont ils étoient ſaiſis, demandèrent l'hoſpitalité à leurs plus grands ennemis, & l'obtinrent ſur-le-champ. Eh! qui eût été aſſez dénaturé pour leur refuſer un pareil ſecours! Ce fut alors que Paſquin dit, en parlant du Pape: *Et divites dimiſit inanes.*

C'étoit une fermentation dans tout l'Etat eccléſiaſtique, comme en Toſcane du temps des Guelphes & des Gibelins; chacun prenoit parti ſelon qu'il étoit affecté; & il falloit à toute heure des ordonnances, des viſites, des Sbirres, pour arrêter les excès qu'on auroit commis. Des Religieuſes mêmes, du fond de leur retraite, osèrent re-

céler des effets, s'exhaler en invectives contre le Souverain Pontife, former des partis: & des Prélats, le glaive de l'excommunication en main, furent obligés d'aller au ſein de la nuit diſſiper les factions de ces Vierges folles, rétablir la paix; & ce qu'il y avoit peut-être encore de plus difficile, faire obſerver un ſilence rigoureux.

Des Seigneurs abſolument dévoués à la Société qui s'éteignoit, moins peut-être par reſpect pour le Pape, que par la crainte des Souverains, n'oſoient éclater ouvertement: mais ils cabaloient en ſecret, & Ganganelli n'oppoſoit que ſa qualité de Juge Souverain & ſes lumières, pour lutter contre un pareil déchaînement.

On connoît un pilote au ſein de

la tempête. Plus les flots s'agitoient, plus le Saint-Père paroiſſoit tranquille. Il régloit avec une préſence d'eſprit admirable tout ce que la Commiſſion devoit exécuter ; & ſa prévoyance s'étendoit tantôt ſur le Collége Anglois pour y arracher des aveux du Général & des Aſſiſtans, tantôt ſur les maiſons vuides, pour les repeupler de différens Religieux. » C'eſt un ſiége que je ſoû-» tiens, dit-il un jour au Cardinal Stoppani ; » mais cette guerre finira ; » & ſi j'y reſte, c'eſt que Dieu l'aura » voulu. J'ai tout prévu, je m'at-» tends à tout : on arme contre moi » juſqu'à de pauvres Religieuſes, » & le fanatiſme ne peut aller plus » loin.

» La dévotion de tous les gens de » parti, ajouta-t-il, n'eſt qu'une dé-

» votion d'humeur. Ils osent juger » sans preuves le Chef de l'Eglise, » leur Juge & leur Supérieur, » comme s'il y avoit des raisons » devant Dieu pour excuser une » conduite aussi criminelle. Je ne » suis fâché de tous ces maux, que » parce qu'on se damne en croyant » se sauver «.

Le Cardinal d'Yorc qui avoit toujours donné les plus grandes marques d'estime & d'amitié aux membres de la Société, les abandonna sur-le-champ, & on le vit aller à Frescati, dont il est Evêque, pour les en expulser par ordre de sa Sainteté.

Il n'y avoit rien de plus agréable que leur maison de campagne. Outre qu'elle participe à l'heureuse situation de Frescati, elle a des

beautés de détail, soit dans les dehors, soit dans l'intérieur, qui excitent la curiosité des Voyageurs. C'étoit-là que les Jésuites Portugais se réfugièrent, & d'où il fallut les arracher, quand le signal fut donné. Le Collége de la Ville ne fut pas plus épargné : après avoir subi les formalités requises en pareille circonstance, il passa dans d'autres mains ; ce qui ameuta les habitans du lieu, & ce qui les engagea à présenter au Cardinal d'Yorc une Requête pleine de fiel & de vigueur : mais toute plainte fut inutile, ils devoient périr. Rome avoit parlé : *Roma locuta est.*

On transféra par ordre du Saint-Père l'ex-Général accompagné de ses assistans, & de plusieurs autres ex-Jésuites, au Château Saint-An-

ge, après lui avoir fait ſigner une lettre circulaire adreſſée à tous les Miſſionnaires de la Société, par laquelle il leur apprend que ſa Compagnie eſt enfin ſupprimée, du conſentement de tous les Princes Catholiques; & il leur enjoint d'obéir aux Evêques dans les Diocèſes deſquels ils ſe trouvent.

Tel un torrent majeſtueux, après avoir roulé ſes eaux avec fracas, diſparoît tout-à-coup, & n'offre plus à la vue que quelques ruiſſeaux épars, dont le murmure ſe fait encore entendre, mais dont le cours s'interrompt inſenſiblement.

Ce fut un nouveau travail que la recherche des papiers, des titres, des tréſors, des dépôts: on multiplia les interrogatoires, les menaces, les coups d'autorité.... & par ce

moyen on recouvra beaucoup d'effets dont la trace se perdoit. L'ex-Général fut souvent interrogé, & il ne dit presque rien, ou du moins que des choses vagues qui ne donnoient aucune indication.

En considérant le triste état d'un homme si fameux par sa place, respectable par son nom & par ses années, on est tenté d'accuser le Pape d'une trop grande sévérité; mais il faut observer qu'on ne peut juger d'une affaire lorsqu'on ne la connoît pas, & qu'on doit présumer que le Saint-Père eut sans doute des raisons pour agir avec tant de rigueur; d'autant mieux que selon les termes de son Bref, il conserva dans son cœur des choses que le bien de l'Eglise & la charité chrétienne ne lui permirent pas de

révéler. Ce qu'il y a de notoire, c'eſt que l'infortuné Ricci s'eſt toujours montré comme un perſonnage inférieur à ſa place, & qu'avec plus de tête il auroit pu ſauver au moins une partie de ſa Société.

Le Pape adreſſa ſon Bref à tous les Evêques Catholiques, leur enjoignant de s'y conformer. Il eſt entièrement ſemblable à celui qui ſupprime les Templiers, les Oblats, les Jeſuates, les Humiliés. Auſſi a-t-il ſoin de dire, toutes les fois qu'il rappelle ces époques : *In forma Brevis noſtri.* Selon la forme de notre Bref.

Rome a ſes Archives, où ſont conſignées les formules de toutes les Bulles & de tous les Brefs, ainſi que la manière de procéder à leur promulgation ; & jamais elle ne

s'en écarte. Si Clément ne consulta pas tous les Evêques & tous les Cardinaux, c'est qu'il suivit exactement la marche de ses Prédécesseurs qui éteignirent des Ordres Religieux.

Pie V, Urbain VIII, Innocent X, Clément IX ne demandèrent point le consentement des Pasteurs, lorsqu'ils donnèrent des Bulles d'extinction, par la raison, comme le disent tous les Canonistes, que le Souverain Pontife a droit d'approuver & de supprimer les Corps Réguliers, sur-tout lorsqu'il est d'accord avec les Monarques. Clément V détruisit des Templiers, quoique le Concile Général de Vienne n'eût pas voulu prononcer sur leur sort; & Clément XIV dit dans son Bref, de la manière la plus précise & la plus énergique, que Dieu l'a établi

ſur les Nations & ſur les Royaumes, afin que dans la culture de la vigne du Seigneur, il arrache, il détruiſe, il perde, il édifie, il plante: *Quinimo probè ſcientes divino nos Conſilio conſtitutos fuiſſe ſuper gentes & regna, ut in excolenda vinea ſabahot, evellamus & deſtruamus, & diſperdamus, & diſſipemus, & ædificemus, & plantemus.*

Quand il apprit qu'on lui reprochoit de n'avoir pas conſulté l'Egliſe univerſelle ſur l'abolition de la Société, il répondit » ſi Paul III » ne prit conſeil que de lui-même » en l'approuvant, je ne vois pas » pourquoi Clément XIV, étant » ſur-tout de concert avec les » Souverains, a beſoin de prendre » des avis en la ſupprimant.

» Je ſais bien, ajouta-t-il, qu'il

» y a nombre de perſonnes, & » ſur-tout des dévots, qui pour ne » pas avaler un moucheron, ava» lent un chameau, en ce qu'elles » aiment mieux croire que des Ca» tholiques, & le Chef même de » l'Egliſe, ont agi avec injuſtice » & fureur, que de ſuppoſer les » Jéſuites coupables de la moindre » faute: comme ſi le préjugé n'é» toit pas en faveur des Juges, & » comme ſi ce n'étoit pas une » témérité ſacrilege d'accuſer le » Souverain Pontife ſur de faux » prétextes «.

C'eſt ainſi qu'il parla au Cardinal Lanti, grand ami de la Société, & qui fut frappé des réflexions du Saint-Père: elles étoient juſtes. On peut être ſincèrement attaché aux Jéſuites, & ſe perſuader que

Clément XIV a eu de fortes raiſons pour les détruire, & qu'il en avoit le pouvoir. Perſonne ne s'eſt aviſé de lui conteſter ce droit, lorſqu'il a ſupprimé l'Ordre des Grammontains; & la deſtruction de l'Ordre des Humiliés ſur un Bref de Pie V, n'a pas empêché ce Pape d'être canoniſé.

On ne ſavoit comment interpréter un placard qu'on afficha au Palais du Saint-Père, & qui contenoit ces cinq lettres *j. ſ. ſ. ſ. v.* lorſqu'il dit lui-même ſur-le-champ & d'un ton intrépide, cela ſignifie, que le Siége, en Septembre ſera vacant: *In Settembre ſara ſede vacante.*

Ce ne fut pas une petite conſolation pour Clément, au milieu de ces cataſtrophes, que le retour d'un

Primat, d'un Patriarche, de plusieurs Prélats, les uns hérétiques, & les autres schismatiques, qui lui écrivirent, afin qu'il les reçût dans son sein. Des Transilvains, des Ancyraniens de la Galatie, le Primat de Perse, le Patriarche de l'ancienne Assyrie, frappés des vertus de Ganganelli, dont le nom pénétra jusque dans les régions les plus éloignées, & tourmentés par de justes remords, reconnurent enfin que l'Evêque de Rome est le Chef de l'Eglise, & que sa primauté est de droit divin. » Plût à Dieu! s'écria le St.-Père, en recevant leurs lettres, » que toutes les Communions séparées suivissent un pareil exemple: » je consentirois bien volontiers à » mourir sur-le-champ «. Il est certain qu'il avoit un plan tout formé

pour ramener nos Frères errans, & que c'étoit par la douceur, & par la force du raiſonnement, qu'il devoit entamer cette négociation. On voit par ſes lettres remplies de charité, que perſonne n'eût été plus propre que lui à une pareille entrepriſe ; mais il lui falloit un règne beaucoup plus long pour y réuſſir.

Il n'eſt pas facile d'imaginer combien il fallut de démarches, de colloques, de perquiſitions avant de recouvrer tous les effets de la Société. Ils étoient diſperſés chez tant de perſonnes différentes, dans tant de pays divers, qu'on dut employer tous les moyens poſſibles pour les découvrir. Il étoit aſſez naturel que des hommes qu'on chaſſoit de leurs propres foyers, qu'on

dépouilloit de tout, qu'on pourſuivoit avec chaleur, ſauvaſſent au moins quelques débris.

La captivité de l'ex-Général, ainſi que celle des Aſſiſtans, devenoit plus ou moins rigoureuſe, ſelon qu'on étoit content de leurs dépoſitions. Cependant on trouva le fil du labyrinthe qu'on jugeoit impénétrable, & l'on ſut à quelque choſe près quelles étoient les richeſſes de la Société. Les uns les groſſiſſoient, les autres les diminuoient, & de ces différens calculs, il réſulta que la Compagnie de Jeſus avoit de gros biens ſans que cela parût. Les détails qu'on a pu donner à ce ſujet ne ſont pas aſſez ſûrs, pour qu'on puiſſe y compter.

Le Saint-Père, malgré tout l'em-

barras que lui causoit une affaire si importante & si compliquée, n'interrompoit ni ses exercices spirituels, ni le cours des audiences, ni celui des relations. On le voyoit toujours avec un visage serein qui annonçoit la paix dont il jouissoit. Dans tous les rapports que lui faisoit la Commission, il saisissoit dans un moment tous les objets, & il trouvoit une prompte solution à toutes les difficultés.

Si l'on s'écartoit des règles de la modération en poursuivant les prisonniers ou les expulsés avec trop de chaleur, il disoit : » De la fer- » meté, mais de la douceur & de » l'honnêteté. Ceux que nous sup- » primons sont nos frères, & je » dois comme Père des Fidèles, » & comme Religieux, les plain-

» dre, & avoir des égards pour leur » ſituation «.

Cependant il falloit de temps en temps uſer de rigueur, pour mettre hors d'état d'écrire & de cabaler, ceux qui ne pouvoient ſe contenir: un Corps nombreux eſt compoſé de tant d'eſprits différens, qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient tous également patiens & circonſpects.

Ce fut pour arrêter des murmures, & des plaintes qui pouvoient occaſionner des factions, que le Pape réſolut alors de reléguer dans un Couvent la Ducheſſe Lanté. Elle s'y rendit, & bientôt ſes clameurs s'étouffèrent au milieu du bruit que font ordinairement les Religieuſes.

Si pluſieurs perſonnes, ſincèrement attachées au Souverain Pontife,

tife, lui conſeillèrent de doubler ſa garde, & s'il le fit réellement, c'eſt qu'il eſt de la prudence de prendre des précautions, toutes les fois que le fanatiſme agite les eſprits.

Cependant le Bref du Saint-Père s'exécutoit de toutes parts, malgré les petites réſiſtances qu'il éprouva dans quelques pays. La Pologne elle-même, où les Jéſuites furent toujours dans un grand crédit, ſe vit contrainte d'accéder aux volontés du Pape & des Souverains qui venoient de les ſupprimer.

On dit alors que Sa Sainteté écrivit à l'Empereur, pour engager le Roi de Pruſſe à ſuivre le même plan; mais ſoit que ce Monarque s'y conforme, ou non, les Membres de la Société ſont trop inſtruits

de leurs obligations, & ils ont trop fait valoir l'autorité de Rome dans toutes les circonstances, pour oser se roidir contre la décision absolue du Souverain Pontife ; & pour braver ses Anathêmes.

Le Cardinal Marefochi, à raison de quelques démêlés avec le Cardinal Zelada, ne voulut plus assister aux délibérations concernant les affaires des Jésuites, & le Pape, malgré lui, acquiesça à ce qu'il désiroit.

Plus les évènemens donnoient de la célébrité au Pontificat de Clément, & plus on souhaitoit avoir une juste idée de ses vertus, de son génie, de sa figure même. On aime à voir les grands-hommes jusque dans les moindres linéamens. La Sorbonne demanda son por-

trait, & il crut malgré ſa modeſtie devoir donner cette marque d'eſtime à une Ecole fameuſe dès ſon berceau, à qui Benoît XIV avoit accordé la même faveur.

Outre que le portrait d'un Savant ne peut être mieux placé que dans le centre de la ſcience, Ganganelli ſembloit être fait pour regarder Lambertini ; & ces deux illuſtres Pontifes, en ſervant d'ornement à la Sorbonne, encouragent tous ceux qui la fréquentent, à imiter leur amour pour le travail.

Il étoit écrit que Clément paſſeroit dans l'agitation les jours de ſon Pontificat. Il fut encore moins tranquille après l'abolition de la Société. Malgré les mouvemens qu'il fallut ſe donner pour remettre l'ordre & la paix, il étoit néceſ-

faire de pourvoir fur-le-champ à l'inftruction de la Jeuneffe, & de remplir les Colléges, en y plaçant des hommes capables d'enfeigner, & d'édifier.

Le Pape alors, comme s'il n'eût eu que cette feule affaire, fe renferma quelques jours, confulta fa mémoire & fon génie, prit une plume, traça un plan d'éducation digne des plus grands Maîtres, jetta un coup-d'œil rapide fur des Prêtres & des Religieux capables de remplacer la Société pour l'exemple & pour les talens, les fit appeller, les inftitua Profeffeurs, & Rome étonnée ne s'apperçut prefque pas qu'il y eût quelque intervalle entre les Jéfuites & ceux qui leur fuccédoient. On vit les Ecoles s'ouvrir, dans le moment même où le pu-

blic les croyoit fermées pour longtemps.

Le Saint Père ne ſe borna point à cet objet. L'Univerſité de Ferrare prit par ſes ſoins une nouvelle forme & un nouvel éclat, & elle ne fut plus une triſte ſolitude.

Les Miſſions offroient beaucoup plus de difficultés. Peu de perſonnes ont le zèle & la force de Saint François Xavier, pour courir aux extrémités du monde, & pour catéchiſer des Idolâtres; & c'eſt ce qui occupa ſérieuſement le Souverain Pontife. Les Indes ſont un pays qui exige des Miſſionnaires actifs, éclairés, uniquement occupés du ſalut des ames. Les Jéſuites depuis leur origine étoient en poſſeſſion d'y aller exercer leurs talens,

& par leur ſuppreſſion cette ſource tariſſoit.

Le Pape chargea la Propagande de remplacer les abſens, en attendant qu'on y pourvût plus efficacement. On ne peut pas obvier à tout au même inſtant, & il pouſſa le zèle ſi loin ſur ce point, qu'à la réquiſition de M. l'Evêque de Ceram, Vicaire Apoſtolique & Coadjuteur de Tonquin, qu'il affectionna toujours ſincèrement, il écrivit le Bref le plus tendre & le plus paternel à M. George Alary, des Miſſions étrangères, pour l'arracher à la Trappe, où il s'étoit confiné, & pour l'engager à reprendre ſes travaux apoſtoliques, comme auparavant.

La réconciliation entre le Pape & le Duc de Parme, ne pouvoit

manquer d'avoir lieu : ils s'écrivirent réciproquement les lettres les plus affectueuses, & chacun fut pleinement satisfait.

Le Saint-Père avoit tant à cœur cette réunion, qu'il déclara que, pour se raccommoder sincèrement avec le Duc régnant, il célébreroit son mariage à Rome, s'il vouloit y venir, ou bien qu'il se rendroit lui-même à Parme si on le désiroit, ou qu'enfin il enverroit un Légat. Jamais Pape ne fut aussi traitable, ni aussi ami de la paix.

Dès que les Cours de Versailles & de Naples eurent remis au Saint Siége les domaines qu'elles avoient sequestrés, Sa Sainteté pénétrée de reconnoissance, remercia l'Infant de ses bons offices, comme ayant

interposé sa médiation auprès des Couronnes.

C'est à tort qu'on accusa le Pape de n'avoir pas agi en bon politique en reprenant Avignon, si-tôt après la suppression de la Société. Comme il n'y avoit rien de commun entre la destruction des Jésuites, & la restitution du Comtat Vénaissin, il étoit tout simple que l'affaire de Parme, qui avoit occasionné sa prise, venant à s'accommoder, il retournât au Saint-Père ; mais il y a peu de personnes qui saisissent les choses dans leur point de vue.

Le Pape, après avoir annoncé en plein Consistoire la reddition de ses domaines, fit chanter un *Te Deum*, auquel le Sacré Collége assista, & le soir toute la Ville, si susceptible de décorations, fut ma-

gnifiquement illuminée. Ce n'eſt pas qu'Avignon ſoit d'un grand produit pour la Cour de Rome, elle n'en retire preſque rien ; mais les Romains ſe ſouvenant toujours de leur ancienne origine, aiment à poſſéder de vaſtes domaines, & à conſerver pour les Souverains Pontifes un aſyle en cas de beſoin.

Dès que Clément apprit que la Cour de France ſe plaignoit de quelques propos inconſidérés, & de quelque démarche indiſcrète de M. Manzi, Archevêque d'Avignon, il lui envoya Mgr. Doria, ſon Nonce à Paris, qui lui ſignifia un exil, de la part du Saint-Père, dans un château du Comtat, d'où il ne revint, quelque temps après, que pour mourir, car il étoit très-vieux.

La République de Venise désirant depuis long-temps la suppression de plusieurs Fêtes, pour donner un libre cours aux travaux journaliers, présenta une requête au Saint-Père, afin qu'il entrât dans ses vues. Le Pape, qui connoissoit parfaitement l'abus que le peuple fait des jours les plus saints, par des excès immodérés, acquiesça aux desirs des Vénitiens. Les Fêtes ne sont utiles qu'autant qu'on les observe avec dévotion, & ce n'est pas en connoître l'esprit, que d'entretenir, en les célébrant, la misere & l'oisiveté.

Il parut alors un Edit du Saint-Père, aussi sage que nécessaire, pour empêcher les Vagabonds de séjourner dans l'Etat Ecclésiastique, & pour obvier aux désordres

que des gens ſans aveu peuvent commettre. La mendicité fut toujours une pépinière de vices, ſurtout en Italie, où des charités à tort & à travers ne font que les entretenir.

A meſure qu'on recouvroit de l'argent, ou des billets provenans de la ſucceſſion des Jéſuites, dont les Souverains avoient droit de diſpoſer, le Pape les appliquoit à des œuvres pies. On prit à Bologne ſeize mille écus de rente ſur les biens qu'ils avoient laiſſés, pour les appliquer à l'Hopital des Orphelins. Quant aux ornemens d'Egliſe, ou ils reſtèrent dans les Temples appartenant ci-devant à la Société, ou le Saint-Père en fit préſent à des Communautés. Il envoya ſix chandeliers d'argent & un ſuperbe

Crucifix, pesant cinq cents marcs, à Madame Louise de France, sur lesquels il fit graver des traits historiques de Saint Denis, de Saint Louis, & de Sainte Thérèse.

Il donna une somme considérable pour finir l'Eglise des Catholiques Romains, que le Roi de Prusse a permis de bâtir à Berlin, sous l'invocation de Sainte-Hedwige, il envoya des secours à l'Agent du Nonce de Lucerne, pour aider à la reconstruction de l'Eglise que les Catholiques avoient à Travensfeld en Suisse, & qui fut réduite en cendres, & il ordonna qu'on fît des réparations ainsi que des embellissemens à l'Eglise des Saints Apôtres, afin que le Couvent de Rome, qu'il avoit habité, se ressentît de ses largesses.

L'oftentation n'eut jamais de part à fes libéralités ; & bien différent de certains Papes, qui ont fait infcrire leur nom jufque fur les moindres pierres qu'on remua par leur ordre, il eût voulu s'enfévelir lui-même dans l'oubli. On fait qu'il ne prit pas d'autre écuffon que celui des Francifcains & de Sixte-Quint ; voulant apprendre à tous les fiècles qu'il naquit d'une famille ordinaire, & que ce fut à l'ordre de Saint François qu'il dut fon élévation & fa grandeur : » Le fafte, » difoit-il, eft le partage des petites » ames, & je ne comprends pas » qu'on ait pu mettre de la vanité, » à raffembler quelques feuilles de » clinquant pour éblouir les yeux «.

La molleffe ne lui fut pas moins odieufe. On le vit braver, étant à

cheval, un orage qui l'inonda, dans le temps qu'il alloit en grande cérémonie du Palais Quirinal à la Minerve, & que toute la Prélature Romaine se dispersoit pour chercher des abris. Il s'agissoit d'une fondation qui s'acquitte tous les ans, le 25 de Mars, dans l'Eglise des Dominicains, où une Confrairie, connue sous le nom de l'Annonciation, dotte des filles pour le mariage & pour le célibat, en leur laissant l'alternative de se faire Religieuses, ou de s'établir.

Le Pape, de retour, rit beaucoup de son courage, & de la pusillanimité de ceux qui l'accompagnoient. » Ils ont prouvé, dit-il, » que les troupes du Pape craignent » réellement la pluie. Pour moi je » ne redoute ni le fer, ni l'eau, ni

» le feu, quand il s'agit de mon » devoir «.

Rome, en possession d'avoir de grands Jubilés depuis Boniface VIII, qui les institua en 1300, & qui les fixa d'abord à tous les cent ans, & que ses successeurs mirent par la suite à cinquante, enfin à vingt-cinq, entrevoyoit 1775 comme la date de ce grand évènement. C'est une solemnité à laquelle on se prépare de loin, & par les provisions de grains qu'il faut amasser, & par les missions qu'on doit instituer, à dessein de préparer les cœurs & les esprits.

Dès le jour de l'Ascension 1774, le Saint-Père se rendit pompeusement au Vatican, escorté d'une partie de ses troupes, & de tout le magnifique cortège qui l'accompa-

gne, lorſqu'il ſort *in fiochi*, c'eſt-à-dire, en grande cérémonie. Les trompettes, les hautbois, les tambours, les cloches, les canons annonçoient ſa marche. On avoit dès la veille affiché de toutes parts des avis qui indiquoient cette éclatante ſolemnité. Après que le Sieur Manaſſéi, Protonotaire Apoſtolique, Chanoine de l'Egliſe de Saint-Jean-de-Latran, eut lu à haute voix la Bulle d'indication, le Saint-Père, à la magnifique gallerie de la Baſilique de Saint-Pierre, qui donne ſur la grande place, bénit ſolemnellement un peuple immenſe, au milieu du bruit des acclamations & des inſtrumens, qui faiſoient retentir l'air de toutes parts.

Ce ſpectacle ſe répète tous les ans le Jeudi Saint, quoiqu'il n'ait

pas le même objet, & il eſt ſi ſuperbe & ſi attendriſſant, que le fameux Myſſon, connu par ſon attachement au Proteſtantiſme, & encore plus par ſon voyage d'Italie, diſoit : » Je ſuis Catholique dans ce » moment là «.

Le Saint-Père, après avoir quitté ſes habits Pontificaux, revint au Palais Quirinal, autrement Monte Cavallo, ſéjour que les Papes habitent depuis long-temps, à raiſon de la ſalubrité de l'air, & où le fameux le Notre traça les plus magnifiques jardins, lorſqu'il fut envoyé à Clément XI par Louis le Grand, pour déployer ſes talens.

C'eſt dans cette occaſion, que demandant au Pape, pour toute récompenſe, des Paſſions, comme n'en ayant plus à ſon âge, le Saint-

Père lui répondit en riant, qu'il en avoit quatre à lui offrir, & il lui fit donner la Passion selon Saint Luc, Saint Marc, &c.

On commença des Missions pour préparer au Jubilé universel, dont le but est d'exciter les Pécheurs à sortir de leur létargie, & dont les fruits occasionnent toujours des restitutions. Rome alors semble reprendre un nouvel être, à raison des Etrangers qui s'y rendent de toutes parts, & qui, malgré le dépérissement des mœurs & de la foi, y paroissent humiliés & contrits. L'ouverture qu'on y fait de la Porte Sainte, est une cérémonie symbolique, qui annonce que l'Eglise a le pouvoir des clefs; & comme cette époque s'inscrit dans les fastes de l'Eglise Romaine & se grave

ſur des médailles, les Papes aiment à voir ce mémorable évènement pendant leur Pontificat.

Auſſi les ennemis de Clément XIV (car il étoit trop grand-homme pour n'en pas avoir) crurent le mortifier, en affectant de répandre qu'il ne verroit point le Jubilé: il y eut juſqu'à des Viſionnaires qu'on fit parler, afin d'accréditer aux yeux du Peuple un pareil bruit, & de lui donner un air de prophétie.

On appercevoit quelques ardens amis de la feue Société qui ſe tenoient derrière le rideau, tant il étoit clair, pendant que les dévotes qu'on mettoit en jeu, expliquoient l'avenir.

Cependant la ſanté du Saint-Père, qui fut toujours brillante & vigoureuſe, commençoit à s'altérer, &

ſon viſage qui ſembloit avoir pris une nouvelle carnation depuis ſon Pontificat, ſe décoloroit inſenſiblement: ce fut au mois d'Avril 1774, qu'on apperçut des ſymptômes de langueur.

Mais le Pape lui-même ne ſentit bien vivement ſon mal, que vers le temps où mourut Louis XV. La douleur que lui cauſa cette triſte nouvelle, qu'on n'oſoit lui annoncer, fut encore un nouvel accablement pour lui. On fit dans l'Egliſe nationale de Saint Louis de ſuperbes obſéques, pour honorer la mémoire du feu Roi, & Sa Sainteté ne manqua pas d'y aſſiſter. On remarqua même qu'il lui échappa quelques larmes pendant cette pompeuſe & lugubre cérémonie. » C'eſt » un tribut que je devois, dit-il en

rentrant dans ſon appartement, » à » la tendre affection que Louis XV » me portoit, & dont il me donna » ſouvent des marques.

» Mais ce qui me conſole, ajouta-t-il, » c'eſt qu'il laiſſe un ſucceſ- » ſeur, dont toutes les intentions » ſont pures, toutes les vertus Roya- » les, & qui régnera dans la juſtice » & la paix «.

On ne peut rien lire d'auſſi touchant, que la lettre qu'il écrivit à Louis XVI, au moment de ſon avènement au Trône : on y voit les ſublimes qualités d'un Pontife, uniquement occupé du bonheur des hommes, enfin l'ame de Ganganelli. » Elle eſt ſi belle, diſoit une Princeſſe Romaine, » que Titus » lui-même l'auroit enviée «.

Les femmes favent mieux que perfonne apprécier les vertus, par la raifon fans doute, qu'elles font plus vertueufes que nous.

Quand on n'a goûté ni des plaifirs ni des honneurs, on ne peut s'imaginer qu'on s'en raffafie; & cependant il en eft d'eux comme d'un grand feftin, dont le prélude femble délicieux, & dont on fe laffe infenfiblement. Ganganelli, au milieu des grandeurs qui l'environnoient, ne ceffoit de regretter les momens tranquilles, où fans autre fpectateur que lui-même, il jouiffoit des plaifirs de la lecture & de la folitude; & cela s'accorde parfaitement avec ce que tout le monde en a publié foit avant, foit après fon exaltation.

Auffi pouvoit-on dire de cette

Eminence, lorſqu'elle monta ſur le Trône Pontifical, ce que Madame de Sevigné diſoit du Cardinal de Rets. » Eh, mon Dieu, qu'a-t-il » beſon de lire davantage, n'a-t-il » pas tout lu « !

Il avoit en effet des connoiſſances fort étendues, comme ſes lettres qu'on vient de rendre publiques le font voir, & ce qu'il y a encore de plus admirable, les hommes à ſes yeux étoient tranſparens.

Rien ne donna une plus haute idée de ſon ſavoir & de ſon génie, que les magnifiques diſcours qu'il prononçoit dans ces reſpectables aſſemblées, connues ſous le nom de Conſiſtoires, où l'on diſcute des intérêts de l'Egliſe parmi ces hommes vénérables qui en ſont les Princes & l'ornement. Il peignoit avec

les couleurs les plus fortes les ravages de la corruption & de l'incrédulité, de ſorte qu'on l'appelloit le Michel-Ange de l'éloquence, tant il y avoit d'énergie & de fierté dans ſon pinceau.

Les lettres qu'il écrivit aux premiers Paſteurs de l'Egliſe pour les encourager à maintenir la diſcipline, & à ne confier l'exercice du Saint Miniſtère qu'après des épreuves, ſont marquées au même coin que celles des Grégoire & des Léon : ce ne ſont point des phraſes, comme l'éloquence à la mode, mais des raiſons.

On aime à ſe perſuader, d'après ces traits, que ſi Clément eût encore régné dix années, ſa réputation, comme ſon eſprit conciliateur, auroit rapproché du Saint Siége

Siége tant de Nations qui s'en ſont éloignées ; & l'on eſt d'autant plus fondé à le croire, que les Communions Proteſtantes avoient la plus haute idée de ſes vertus.

L'Académie de Pétersbourg, chargea le ſieur Lirakonitz, Réſident de Ruſſie en Angleterre, pendant ſon ſéjour à Rome, de préſenter à l'immortel Ganganelli une ſuperbe Collection d'Eſtampes, repréſentant les différentes vues, & les principaux édifices de la Ville de Pétersbourg.

Et au milieu de ces hommages il étoit étranger à tous les honneurs, & ce ne fut qu'en dépit de lui-même, que ſon mérite l'arracha de la foule & du Cloître, pour l'expoſer à la vénération publique, & pour le rendre l'oracle & l'ar-

bitre des Souverains. Ses Edits ne respirent que la sagesse, la modération, l'amour de la paix, l'amour de l'humanité.

Toujours occupé du bien-être des Voyageurs, & avec d'autant plus de raison, que Rome, par sa renommée, comme par ses monumens, les attire de tous les pays du monde, il pourvut à l'entretien des chemins, & fit établir des postes sur la route de Civita-Vecchia. Il étoit surprenant qu'un port de mer aussi connu, & où les galères du Pape se tiennent ordinairement, fût privé de cette commodité : mais combien de fois ne préféra-t-on pas l'agréable à l'utile, & le faste ne fit-il pas oublier le plus simple nécessaire !

Ganganelli, en Souverain qui

ſaiſit les choſes dans leur point de vue, rejettoit le luxe pour ſubvenir aux beſoins ; choſe d'autant plus admirable, que l'Italie ne connoît encore que la magnificence extérieure, & que trop ſouvent on y manque de tout ſous des lambris dorés.

Comme l'année Sainte approchoit de plus en plus, il fut ordonné que ceux qui avoient des grains de toute eſpèce en leur poſſeſſion, les feroient tranſporter à Rome pendant le mois de Septembre, après avoir prélevé ce qui leur ſeroit néceſſaire, tant pour ſemer, que pour ſe nourrir : mais le Pape paya un tribut à l'humanité, en ſe laiſſant ſurprendre par un Maltotier qu'on lui avoit recommandé comme le plus honnête

homme du monde, & qui ſourdement avoit ſoin de s'enrichir aux dépens du Public. Il y eut par cette mépriſe quelque monopole ſur les grains; Rome cria, & le Saint-Père alloit y remédier lorſqu'il mourut. L'Hiſtoire ne nous a point encore donné la vie d'un Monarque dont on n'ait ſurpris la Religion: le ſort d'un Souverain eſt d'autant plus à plaindre qu'on lui en impoſe, en paroiſſant vouloir le détromper.

On ne peut pas toujours voir par ſoi-même, ſur-tout lorſqu'on vit au ſein des tempêtes qu'il eſt important de calmer; & c'eſt préciſément l'inſtant funeſte qu'un habile Courtiſan épie, pour faire tomber le Prince dans ſes filets.

La maladie du St.-Père augmentant de plus en plus, & ſes entrail-

les étant ſouvent déchirées par des douleurs atroces; on lui conſeilla les eaux: & comme elles n'apportèrent aucun ſoulagement, on crut, d'après l'avis d'un Médecin de Rimini, devoir exciter une abondante tranſpiration par des moyens artificiels, quoiqu'au milieu des chaleurs brûlantes de l'été. Cela n'empêcha pas le Saint-Père de tomber inſenſiblement dans un maraſme univerſel.

Dès la fin de Juillet, Clément n'étoit plus qu'une ombre de lui-même. Ses os s'exfolioient & ſembloient diminuer, comme un arbre piqué dans ſa racine ſe fane, ſe dépouille de ſon écorce, & perd ſa vigueur par degrés.

A meſure qu'il ſe ſentoit mourir en détail, il redoubloit ſes prières

& même ses travaux : mais les maux qu'il souffroit, étoient si aigus, qu'on ne voyoit plus rayonner cette aimable sérénité qui lui gagnoit les cœurs. Le soleil étoit sur son déclin, & l'horison se rembrunissoit.

Jamais il n'y eut de position aussi cruelle que la sienne : tourmenté par les affaires les plus inquiétantes & les plus épineuses, déchiré par des libelles qui renaissoient à tout moment, entouré de prédictions sinistres qui annonçoient sa mort, & qui en fixoient l'époque ; dévoré par un mal qu'on ne pouvoit ni connoître ni guérir ; on peut dire qu'il achetoit par de longues souffrances la gloire du martyre.

Il n'y a pas de doute, après toutes les circonstances & tous les

ſymptômes qu'on a ſoigneuſement obſervé, que Clément n'ait été cruellement empoiſonné, & même il paroit prouvé qu'on a commis cet abominable attentat juſqu'à deux fois, d'abord au mois d'Avril & enſuite à la fin de Juin 1774.

Une dartre rentrée, que quelques perſonnes ſuppoſent avoir cauſé ſa mort, n'auroit pas produit un feu dévorant dans le goſier, dans l'eſtomac, dans les inteſtins, non plus que des coliques fréquentes, des ſoulèvemens de cœur, des convulſions, des abſences d'eſprit, une reſpiration entre-coupée, & une ſi grande maigreur, qu'on avoit de la peine à le reconnoître quelque temps avant qu'il mourût, & l'on n'eût pas vu au moment du trépas, ſon corps ſe vergeter, ſe noircir,

s'en aller par lambeaux, & répandre une telle infection, quoiqu'il ne fût plus qu'un fequelette, qu'on ne pouvoit en approcher; les déclarations contraires à ce récit, ont été arrachées pour qu'on n'accufât perfonne, mais les faits n'en font pas moins réels.

Cependant comme il n'y a point encore eu de perquifitions, ni de procès commencé pour découvrir les coupables, quoique très-certainement l'attentat foit de nature à l'exiger, on ne peut former aucune accufation; plus un crime eft atroce, plus on doit être réfervé.

Pour moi qui n'accufe, ni ne juftifie perfonne, attendant en filence des éclairciffemens fur un pareil fait, je remplis, avec fidélité, les devoirs d'un Hiftorien impartial.

Le Docteur Salicetti ne fut appellé que quelque temps avant la mort du Saint-Père, & le jugement qu'il porta de sa maladie, ne servit qu'à faire connoître qu'elle étoit aussi extraordinaire qu'incurable, malgré ce qu'on lui fait dire aujourd'hui pour assurer le contraire.

Les Cardinaux Zelada & Corsini firent une visite dans le Conservatoire des Scalettes, pour interroger des Religieuses accusées d'entretenir une correspondance secrette avec la trop fameuse illuminée de Valentano (*Bernardina Beruzzi*) qui s'avisoit de faire des prédictions. On la renferma dans un Couvent à Montefiascone, comme ayant l'imagination exaltée, & comme étant destinée à subir un

châtiment, qui eût appris au Peuple Romain, que le temps des Cassandres & des Sybilles n'existe plus.

Il est facile d'imaginer combien une Prophéteffe de cette espèce dut faire impression sur l'ame de ces Bigots qui savourent avec délectation tous les pieux mensonges. » La » petite dévotion qui n'est point » éclairée, dit Benoît XIV dans son excellent livre de la Canonisation des Saints, » révère extraor- » dinairement tout ce qui tient au » merveilleux : les faux miracles, » les fausses reliques, les fausses pré- » dictions ne s'accréditèrent que par » le moyen des esprits foibles ; de » sorte qu'on ne sauroit trop ré- » pandre la lumière, pour dissiper » les prestiges de la superstition «.

On avoit engagé le Pape à ré-

former la manière de prêcher, qui, chez la plupart des Italiens, paroît beaucoup moins tenir à la chaire qu'au théâtre, & il s'en occupa : mais qu'eſt-ce qu'un règne de cinq ans pour déraciner des abus, dont l'extirpation exigeroit un demi-ſiècle tout au moins ? Il parla quelquefois de refondre le Bréviaire Romain, & de donner un corps de doctrine qui fixât l'enſeignement de la Théologie dans toutes les Ecoles Catholiques, afin de donner la paix à l'Egliſe de France, & malheureuſement ce furent autant de projets que ſes embarras & ſurtout la mort firent évanouir.

Il travailla toujours lui-même ſes Bulles & ſes Brefs, & preſque tous ceux qu'il donna furent de nature à exiger la plus grande cir-

confpection. Son génie pénétrant, fublime, fécond, lui ouvroit un chemin facile au milieu des ronces & des épines, & lui fit toujours connoître les refforts qu'il devoit employer : il favoit encourager l'homme timide, éguillonner le pareffeux, abaiffer l'efprit altier, dévoiler l'impofture, déconcerter enfin la politique de ceux qui travailloient à le tromper.

» Il eft comme une de ces ma-
» chines, dont la fimplicité fait le
» mérite, difoit le Prélat Azpuru,
» & qui prefque fans paroître,
» donne le mouvement à une mul-
» titude de roues qui exécutent les
» plus grands projets «. Les Efpagnols ont de l'énergie dans leurs expreffions, comme dans leurs penfées.

La Société qu'on venoit d'éteindre, ſemblable à ces vaſtes & pompeux édifices, dont la démolition diſperſe çà & là des marbres, des pilaſtres, des colonnes, offroit aux yeux de la Commiſſion de triſtes reſtes, qu'il falloit replacer avec ſymétrie. C'eſt ce qu'on exécuta, lorſqu'on remit pluſieurs ex-Jéſuites dans les Colléges qu'on venoit de leur ôter. On pourvut à l'acquit des dettes & des fondations; & le Pape voulant tout connoître, malgré ſon dépériſſement, qui devenoit de jour en jour plus ſenſible, on lui rendoit un compte exact des opérations de chaque ſemaine. C'eſt d'après ces informations, qu'il crut devoir réunir le Collége au Séminaire Romain, & qu'il y établit la diſcipline la plus propre à

contenir la Jeunesse, & à ex
l'émulation.

Son génie le transportoit sou
hors de Rome & dans les
Catholiques les plus éloignés, p
y voir dans quel état se trouvo
Religion. Les alliances, les g
res, les traités, le rappelloient c
tinuellement à ce grand objet
si le sort de la Pologne l'aff
vivement, ce ne fut qu'à raison
divisions qu'excita l'Histoire
Dissidens : » Le sang de Je
» Christ doit tout pacifier, di
» il, & les lieux où il coule avec
» plus d'abondance, ne sont que
» trop souvent le théâtre des haine
» & des factions «.

Quand les trois Puissances co
partageantes eurent fait d'un Royau
me immense un simulacre; & qu'il

fallut fixer les bornes de chaque Diocèse dans les pays dont on s'emparoit, la Cour de Vienne, par une haute estime pour les lumières & pour l'équité de Clément XIV, lui remit l'honneur & le soin de faire cet arrangement. Il n'est rien tel qu'un mérite éminent, pour gagner la confiance. Ganganelli avoit celle de toutes les Cours, & ce ne fut pas une petite gloire de l'acquérir.

Il savoit qu'un Pape est inexpugnable, lorsqu'il a tous les Princes Catholiques pour appui, & que la Cour de Rome fut jadis bien moins puissante, en faisant valoir avec empire des droits contestés, qu'elle ne l'est aujourd'hui, en ne montrant que de la prudence & de la modération. Les Papes, autrefois prisonniers ou fugitifs, payoient de

leur liberté les querelles qu'ils avoient avec les Rois & avec les Empereurs, au lieu que maintenant assis sur leur trône, ils jouissent paisiblement des honneurs qui leur sont dûs. Ainsi toutes les fois qu'ils connoîtront leurs intérêts, ils se conduiront comme Clément XIV, qui fut tellement au gré des Couronnes, que les Souverains témoignèrent le plus vif regret de sa perte.

A mesure que sa santé s'altéroit, son Médecin lui recommandoit de se tranquilliser ; & il répliquoit: » La mort contre laquelle nous luttons en vain, me mettra bientôt » dans le cas de me reposer «. Il est vrai qu'elle l'investissoit de toutes parts, & qu'il paroissoit la traîner avec lui toutes les fois qu'il sortoit.

Les Partiſans de la Société murmuroient hautement de ce que l'ex-Général Ricci n'avoit point ſa liberté, & le Pape ſe contentoit de répondre, » que dans le moment d'une » deſtruction, il falloit intercepter » tout commerce entre les membres & le chef; qu'il avoit d'ailleurs des raiſons pour agir avec » ſévérité, & que Dieu qui le jugeroit ſavoit que ce n'étoit ni l'animoſité, ni la prévention, qui le » guidoient dans ſes opérations «. Il crut devoir interdire à ceux qu'il venoit d'éteindre la prédication, & la confeſſion, ayant appris que pluſieurs d'entre eux abuſoient de la Chaire, & du Tribunal de la Pénitence, pour ſouffler l'eſprit du fanatiſme.

La nomination aux emplois, n'eſt

pas une chose indifférente pour un Souverain, & sur-tout pour un Pape, qui, comme Chef de l'Eglise est comptable de sa conduite plus que personne, au Tribunal des hommes & à celui de Dieu.

C'est ici le triomphe de Clément. Il fut rarement trompé dans tous les choix qu'il fit. Jamais son amitié ne l'aveugla sur le mérite de ceux qu'il promut aux Dignités. » Je ne » donne pas la grace en donnant » des emplois, disoit-il, & s'il n'y » a des talens & des vertus de la » part du Sujet, c'est une nomina- » tion honteuse pour moi, & hu- » miliante pour lui.

» On ne me parle point d'un » tel, disoit-il un jour, & cela sera » cause que je m'en souviendrai. Je » me défie de ces gens qu'on me

» recommande avec chaleur. Je
» crois toujours qu'ils ont cabalé «.

Il ſe fit donner une liſte de tous les Auteurs qui écrivoient dans ſes Etats, & ſi la mort n'eût pas arrêté ſes deſſeins, il devoit récompenſer ceux dont les ouvrages avoient la religion & le bien public pour objet. » Il eſt juſte, diſoit-il, au Cardinal Calvachini,
» que des Ecrivains qui nous inſ-
» truiſent, ou qui nous édifient,
» trouvent en nous des rémunéra-
» teurs. L'argent ne peut être mieux
» employé qu'à ſecourir le mérite
» & les talens. Il eſt honteux qu'il
» n'y ait des recherches que pour
» les malfaiteurs, & qu'on ne s'in-
» forme ni de la fortune, ni de la
» demeure des hommes qui conſa-
» crent leurs veilles pour éclairer
» le Public «.

Plus Sa Sainteté s'affoibliffoit, plus elle défiroit voir le Père Marzoni, Général des Mineurs conventuels, fon Confeffeûr & fon ancien ami, non pour differter fur des objets indifférens, mais pour s'entretenir fur le bonheur du Ciel. On le voyoit recueillir fes lumières & celles de fon Directeur, pour fe difpofer à foutenir le jour du Seigneur, ainfi que l'Aigle raffemble fes forces pour accoutumer fes yeux à l'éclat du foleil.

C'eft dans ces entretiens familiers, que fpectateur de fa longue mort, il appercevoit les honneurs comme une vapeur, les fiècles comme une minute, le monde comme un atome; il ne tenoit plus qu'au Ciel par la ferveur de fes defirs. » Si l'éclat de la Tiare,

» s'écrioit-il, avoit pu m'éblouir,
» voilà bien le moment de me
» détromper «.

Cependant il ſe promenoit de temps en temps pour reſpirer un nouvel air, & le peuple quoiqu'ayant murmuré contre lui, plus d'une fois ſans raiſon, ſembloit alors prendre une partie de ſon mal, tant il en étoit affecté.

On ſe rappelloit, en le voyant, tous les bienfaits dont il fut une ſource féconde, & parmi leſquels on ne doit pas oublier cette eau admirable qui étanche le ſang, qui cicatriſe les plaies ſur-le-champ, & qu'il s'empreſſa de communiquer à différens Monarques après avoir fait grace de la vie au criminel, de qui on tient ce merveilleux ſecret. Il ſe ſeroit déterminé à in-

troduire l'Inoculation dans ses Etats comme un moyen qu'il est permis d'employer, ainsi qu'une saignée de précaution : il s'en expliqua plus d'une fois.

L'humanité gémissoit depuis long-temps, de ce que dans la Capitale même du monde Chrétien, on osoit outrager la nature en troublant l'harmonie de la Société, pour favoriser celle des Concerts & des Opéra, mais comme il étoit réservé à l'immortel Ganganelli de remédier à tous les abus, il s'occupa des moyens d'extirper cet usage barbare que l'excès d'un luxe Asiatique avoit introduit, & qui malheureusement se renouvellera, à moins que le génie de Clément XIV n'influe sur les Pontifes qui le remplaceront.

Si les ſucceſſeurs d'un grand Pape cherchoient leur véritable gloire, ſon règne deviendroit éternel, par le ſoin qu'ils auroient de le perpétuer; & Rome, malgré la vieilleſſe de ſes Souverains, ne ſe reſſentiroit point de leur funeſte caducité.

Comme dans les converſations amicales du Saint-Père, on agitoit beaucoup de queſtions, on parloit un jour de preſſentimens, & tout en badinant ſur ces chimères qu'il traitoit d'illuſions, il dit: » Je ſuis » pourtant obligé de convenir, qu'il » m'eſt arrivé de ſentir une im- » preſſion que je ne puis définir, (& » qui m'avertiſſoit intérieurement » que je ſerois élevé en gloire,) » toutes les fois qu'aſſiſtant à l'Of- » fice & n'étant encore que ſimple » Religieux, je chantois ces paroles

» du Pseaume : *Et exaltent eum in* » *Ecclesia plebis ;* mais je regardai » toujours un pareil pressentiment » comme une de ces illusions que » l'imagination produit, & que la » raison doit mépriser «.

Quelle apparence, en effet, qu'il pût se flatter alors de parvenir à une dignité, où il faut le concours de tant de circonstances, pour y arriver ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux yeux de tous les siècles, il sera regardé comme un des Papes qui méritèrent mieux ce rang suprême. Les Ambassadeurs ne sortoient point de son Audience sans être pénétrés d'admiration. Le Commandeur Almada, Ministre de Portugal, fut si frappé de la sagesse & de la sublimité de ses discours dans le

le premier entretien qu'il eut avec lui, qu'en ſe retirant il s'écria avec les tranſports d'un enthouſiaſme Oriental : » Oui, c'eſt Dieu lui-» même qui vient de me parler «.

On peut ajouter à ce trait celui d'un Mylord, qui rempli d'admiration pour le Pape qu'il venoit de quitter, dit à pluſieurs de ſes compatriotes : » Vous connoiſſez mes » richeſſes & ma fille unique que » j'adore ? Eh bien, je la donnerois » au Saint-Père, s'il pouvoit ſe » marier, tant je ſuis enchanté de » ſa perſonne & de ſon eſprit «.

Le Pape rit beaucoup de la franchiſe de ce brave Anglois qui ne voyoit dans l'inimitable Ganganelli que ſes excellentes qualités.

Il reçut avec une apparente fierté un Ambaſſadeur qui avoit toujours

été ſon ami, & qui en parut déconcerté : mais ſe rappellant ce qu'il devoit à l'amitié, il le fit venir le lendemain & en lui tendant la main, il lui dit : » Vous vîtes » hier Clément XIV, dans le mo» ment qu'il déployoit l'auguſte ca» ractère de Souverain Pontife, & » maintenant vous voyez votre » meilleur ami «.

On ne s'imagine pas qu'un homme formé dans le Cloître, puiſſe avoir autant d'élévation & de dignité; & cependant Clément XIV, dès le temps même qu'il n'étoit encore que Religieux, faiſoit voir une ame magnanime & un eſprit univerſel. Le Père Tedeſchi qui fut ſon Provincial, le révéroit comme un perſonnage né pour les plus grandes choſes.

L'Etat Eccléſiaſtique diviſé depuis long-temps en quatre Légations célèbres, celles de Bologne, de Ferrare, de Ravennes & d'Urbino, ne pouvoit manquer, ſous le Pontificat de Clément, d'avoir des Légats auſſi intègres qu'éclairés. Il les choiſiſſoit avec ce diſcernement qui apperçoit le mérite dans ſon vrai point de vue, & qui le place avec sûreté. Il s'appliqua à diviſer en deux Préſidences la province de Romagne, qui ſeront occupées par des Cardinaux, dont l'un réſidera à Ravennes, & l'autre à Rimini. Il ſuivit le même plan à l'égard d'Avignon, où ce n'eſt plus un Vice-Légat qui commande, mais un Préſident, dont la dignité mène directement à celle de Cardinal.

Il convenoit qu'en qualité de

Pape & de Souverain, il s'occupât de la résidence des Evêques recommandée dans tous les temps par les Saints Canons, ordonnée par tous les Princes Catholiques attentifs à faire observer les loix de l'Eglise. Le Cardinal Marc-Antoine Colonna, Vicaire de Sa Sainteté, fit publier un Edit par lequel le Saint-Père ordonne expressément, sous peine de censures & de confiscation de revenus, qu'on ne quittera point son Eglise sans les plus fortes raisons.

Clément avoit une juste notion de presque tous les Evêques, touchant leur science & leur piété : il se faisoit un plaisir, dans les instans dont il pouvoit disposer, de parcourir les Mandemens de ceux qui se distinguent par le talent de l'instruction.

Il défendit aux Juifs qui ont une Synagogue dans Rome même, & conséquemment le libre exercice de leur Religion, d'y célébrer publiquement une fête nommée *purim*; qu'ils solemnisoient pendant le carême, & qui donnoit lieu à des divertissements profanes.

Il fit les règlemens les plus sages pour les Auditeurs de Rote, pour maintenir les Pensionnaires qu'on élève chez les Religieuses dans la simplicité; il en fit aussi pour les Sbirres & contre les Meurtriers.

Les Hopitaux ne pouvoient échapper à la vigilance d'un Pontife aussi zélé pour le bien public. Il y en a de fastueux dans Rome, si l'on peut donner cette épithète à ces tristes asyles où les misères humaines sont en dépôt. Leur nombre,

tant pour les malades que pour les Pélerins eſt extrêmement multiplié, & par ce moyen chacun a ſon lit, & les malheureux ne ſe communiquent point un ſoufle empeſté.

On préſume facilement que c'eſt une ſource de rapines pour des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'éclaire leur geſtion. Clément ſe fit rendre un compte exact de leur régie, ſachant qu'un Souverain n'eſt père qu'à demi lorſqu'il néglige les Hopitaux. Il applaudit à la ſageſſe de l'Impératrice-Reine, lorſqu'elle deſtina à leur entretien une partie du revenu des Abbayes en commande, cette grande Princeſſe qu'il avoit vue étant Religieux à Milan.

Le mois de Septembre étant arrivé, on perſuadoit au Saint-Père que malgré les progrès du mal qui

le consumoit, il auroit encore assez de force pour soutenir le voyage de Castelgandolfe ; il est vrai que depuis cinq mois il forçoit la mort même, qui travailloit sourdement dans son sein, à respecter ses augustes fonctions ; mais enfin il vient un temps où la nature succombe ; & ce moment arriva, le 10 Septembre, lorsqu'au sortir de la promenade il entra dans une Eglise pour y faire sa prière.

Il fallut le ramener dans son carrosse au Palais Quirinal ; & depuis ce moment fatal il ne lui fut plus possible de sortir. Il écrivit quelques lettres pendant sa maladie à un Religieux de ses amis, où il paroît s'être tellement familiarisé avec la mort, qu'il en fait sa compagne la plus chérie ; il bénit Dieu

de ce que ſes jours en diminuant l'approchent de l'éternité, & de ce que cette perſpective eſt toujours préſente à ſon eſprit. On voit par ces lettres qu'il projettoit d'écrire un Bref à tous les Fidèles, en forme de teſtament, pour leur recommander de s'aimer les uns & les autres, & de conſerver la paix comme la marque diſtinctive des Chrétiens, & le plus heureux don que Jeſus-Chriſt leur ait fait.

Il devoit auſſi adreſſer une lettre à ſon Ordre, pour le remercier de ce qu'il avoit bien voulu ſouffrir ſes imperfections, mais ſa maladie le tourmenta ſi vivement, qu'il ne lui fut pas poſſible d'exécuter des deſirs ſi dignes d'un tel Pontife. Rien n'échappoit à ſes regards, ſa prévoyance étoit extrême,

& on ne peut lui reprocher, que de n'avoir pas, du moins en mourant, nommé quelques Cardinaux capables d'augmenter la gloire du Sacré Collége par leurs lumières, & par leurs vertus. Il en connoiſſoit parmi les différens Religieux, ſur-tout dans ſon Ordre, qui auroient parfaitement figuré au Conclave par leurs talens & par leurs vertus.

Il eſt ſans doute étonnant qu'après les prédictions, les indices, les preuves mêmes qui ne permettent pas de douter que Clément XIV n'ait été empoiſonné, on n'ait pas fait des perquiſitions pour aller à la ſource d'un ſi abominable forfait; mais il eſt à préſumer que des raiſons ſupérieures en ont empêché l'examen, ou du moins la publicité.

Les Romains toujours livrés aux conjectures & aux ſpéculations tiroient des horoſcopes différens ſur la ſituation du Pape, & l'attribuoient à diverſes cauſes. Les uns vouloient qu'il eût brûlé ſon ſang dans l'ardeur d'un long & pénible travail; les autres prétendoient qu'on l'avoit empoiſonné. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'il ſentit des douleurs inouies, que ſa voix s'éteignit inſenſiblement, que ſa tête même ne fut pas toujours à lui, & que ſa conſtitution qui fut toujours vigoureuſe, & qui promettoit, pour le moins, un règne auſſi long que celui de Saint Pierre, ſe trouva tout-à-coup dérangée par un mal dont l'activité trompa l'art des plus habiles Médecins, & l'eſpérance de tout le monde: *Valetudinem illam*

vegetam firmam que, paucis ad hinc menfibus, acer intercepit morbus, qui raptim ingravefcens peritorum artem, omniumque vota fefellit.

C'eft ainfi que s'exprime le Révérend Père Marzoni, fon Confeffeur, dans la lettre circulaire, qu'en qualité de Général, il adreffe à tout l'Ordre des Conventuels, autrement Cordeliers, & qui m'a paru fi énergique & fi touchante, que j'ai cru devoir l'inférer à la fin de cet ouvrage.

Mais pour bien juger de la fituation du Pape, il faut fe figurer le moment où il n'y avoit plus que fa grandeur d'ame & fa piété qui paroiffoient le foutenir, tant fon corps étoit atténué, & réduit prefqu'à rien. Alors s'élevant con-

tinuellement vers le Ciel, il prouvoit à tous ceux qui l'entouroient, que Dieu ſeul avoit toujours été ſon refuge, & ſon unique eſpoir. Il exhorta lui-même ſon Confeſſeur à ne point s'attriſter, lui rappellant » que la mort des créatures » eſt un hommage rendu à l'éter» nité du Créateur, & que tout » homme ne vit que pour mourir «.

Il ranima ſa main preſque glacée pour ſigner la Bulle qui met ſes anciens Confrères en poſſeſſion de la Pénitencerie de S. Pierre de Rome, en attendant qu'on leur donnât celle de Lorette, voulant apprendre à la poſtérité, qu'il les aima juſqu'à la fin, *uſque in finem dilexit eos.*

Les Pères Marzoni & Buontempi ne le quittèrent point tant qu'il

refspira, & ils eurent à chaque instant occasion d'admirer sa patience, sa douceur, sa magnanimité, qui, l'élevant au-dessus de lui-même, l'unissoient intimement à Dieu. Il desiroit qu'on ne lui parlât que de ce grand objet, & c'est ce qu'il fit entendre, lorsqu'on le supplia de nommer les onze Cardinaux réservés *in petto.*

» Je ne le puis, ni ne le dois, répondit-il, » & le Seigneur jugera » mes raisons; & lorsqu'en se mettant à ses genoux, l'on insistoit encore pour qu'il les déclarât, il répliqua d'un ton absolu : Non, non, je vais à l'éternité, & je sais le pourquoi : *No, no, jo me ne vado à l'eternità, è jo so il perche.*

On a présumé, mais peut-être à tort, que les Cardinaux qu'il se

projettoit de nommer, ne lui auront plus paru si dignes de la pourpre, quand il se vit prêt à paroître devant Dieu. L'heure de la mort est le moment de la vérité; & par cette raison presque tous les Papes en mourant craignent de faire des promotions. Quand on lui proposa de faire un testament, il répondit, » ce que je laisse ira à qui il appar-» tient, & quant à mon squelette, » je ne crois pas devoir m'occuper » du lieu où on le mettra «.

Les hommes terrestres plaignent Clément XIV d'avoir peu joui des honneurs de la Papauté; & en mourant il bénissoit Dieu de l'avoir délivré d'un pareil fardeau.

Une vie aussi pleine & aussi édifiante, devoit se consommer dans la participation des Sacremens. Il

demanda le Saint Viatique avec la plus vive ardeur, & il le reçut avec les mêmes transports, qu'éprouvoit le Prince des Apôtres, quand il disoit à Jesus-Christ; vous savez, Seigneur, combien je vous aime.

Le lendemain en présence du Sacré Collége, on lui administra l'Extrême-Onction, & il ne cessa jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le 22 Septembre 1774, à sept heures du matin, de témoigner sa confiance dans la miséricorde Divine, & la plus parfaite résignation à la volonté du Tout-puissant. Les Généraux des Augustins, des Dominicains, des Conventuels, des Observantins, récitèrent selon l'usage les prières des agonisans, & le Père Marzoni reçut son dernier soupir.

A peine eut-il expiré, que son corps noircit, parut se dissoudre, & que, selon le rapport de témoins oculaires, on entrevit lorsqu'on l'excentra, les marques du plus cruel poison.

Les uns ne manquèrent pas de répandre que les Jésuites avoient hâté sa mort, & Pasquin qu'on fait parler à tort & à travers, dit à ce sujet: *Franciscani me fecerunt doctum, virtutes purpuratum reges Pontificem Jesuitæ Martyrem*, les autres publièrent que ce coup partoit de la main de quelques Grands offusqués du Pontificat de Ganganelli, tandis que les hommes judicieux, & désintéressés, n'accuserent personne, & laisserent cet évènement sous le nuage dont il est enveloppé, jusqu'à ce que le temps l'ait éclairci.

Ainſi mourut, à l'âge de 69 ans 10 mois 22 jours, François Laurent Ganganelli, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, Souverain Pontife ſous le nom de Clément XIV, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand & de plus orageux, ſans avoir été un ſeul inſtant ébloui ou abattu. Sa vie ſera le modèle des Papes qui voudront ſagement gouverner; ſa mort, la leçon des héros Chrétiens qui ſe diſpoſent à bien mourir.

Il étoit d'une taille ordinaire, il avoit un large front, des ſourcils noirs & fort épais, des yeux vifs, un viſage allongé; ſa conſtitution lui promettoit un ſiècle de vie, d'autant mieux quelle fut toujours ſoutenue par la plus grande ſobriété.

Il avoit d'heureuſes ſaillies, & c'étoit l'effet d'un eſprit naturellement vif. A peine fut-il proclamé Souverain Pontife, qu'il dit à quelques amis : » Il n'eſt pas étonnant » que mon exaltation ſoit du goût » de M. le Cardinal de Bernis, les » Poëtes aiment les métamorpho» ſes «.

Il ſavoit la langue Françoiſe, quoiqu'il ne la parlât qu'avec ſes bons amis; & ce fut ſon inclination naturelle pour les François, qui l'engagea à l'étudier. Elle étoit ſi forte, que ſelon le témoignage du Père Savurini ſon Diſciple, » il » s'affligeoit toutes les fois que la » France (étant en guerre) ne rem» portoit pas des victoires ſur ſes » ennemis; « & sûrement alors il n'avoit aucun motif d'intérêt qui

lui inſpirât cette manière de penſer.

La mort de ce Pontife, à jamais mémorable, fut une calamité publique, & un deuil chez toutes les Nations. Elles pleurèrent Ganganelli comme un grand homme, qui indépendamment de la diverſité des Religions, avoit part aux reſpects & aux éloges du monde entier.

On rappellera dans l'Hiſtoire ſa tranquillité, ſa réſignation qui furent d'autant plus admirables, que ſelon une expreſſion de S. Bernard, il ſavoura ſa propre mort.

Les obſéques ſe firent, ſelon l'uſage, dans la Chapelle du Chapitre de Saint Pierre. Le Sacré Collége & toute la Prélature y aſſiſtèrent en grande cérémonie. On avoit élevé dans le milieu de l'Egliſe un

immenſe & magnifique catafalque, où l'on voyoit, ſous les ſymboles les plus majeſtueux & les plus expreſſifs, les mémorables évènemens du Pontificat de Clément XIV. Le Prélat Buonamici, l'un de ſes Secrétaires, prononça l'Oraiſon funèbre, & il n'eut pas beſoin de recourir à des hyperboles, pour y faire paroître Ganganelli, comme un des plus grands Pontifes qui aient régné.

L'hiſtoire oppoſera Clément XIV à Sixte-Quint, & il ne ſera pas difficile d'en faire voir les rapports & la différence.

Ils entrèrent l'un & l'autre dans l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels; mais Sixte, fils d'un Pâtre, eut une naiſſance obſcure, & Clément, fils d'un Médecin, ſortoit

d'une famille noble originaire de *S. Angelo in vado*, & non de la Franche-Comté, comme on l'a débité.

Sixte vécut dans ſon Cloître beaucoup moins aimé qu'eſtimé; Clément y fut univerſellement chéri & reſpecté.

Sixte employa tous les reſſorts de la politique & même les dehors de l'humilité, pour arriver à la Papauté; Clément redouta plus que la mort ce terrible fardeau.

Sixte pendant ſon Pontificat affecta de montrer une hauteur & une inflexibilité dont les Souverains furent ſouvent offenſés; Clément devint l'ami des Monarques, par le caractère le plus liant & par ſon eſprit de pacification.

Sixte encore plus jaloux de l'au-

torité temporelle, que de la ſpirituelle, courut à la gloire par la grandeur & par la ſévérité; Clément ſe fit une réputation plus ſolide & mieux méritée, en ſe montrant plutôt père, que Souverain.

Sixte fit des décrets qui prouvent combien il étoit habile dans l'art de gouverner, & comment il ſavoit ſe faire obéir; Clément même en commandant parut prier, & ſes Edits, qui ont pour objet le bien ſpirituel & temporel, annoncent le Pape & le Prince tout-à-la-fois.

Sixte embellit Rome de monumens précieux qui prouvent ſon goût pour la magnificence & pour les Arts; Clément apprit à l'univers, par ſon *Muſæum*, dont le coup-d'œil eſt raviſſant, qu'il n'eut pas moins à cœur la décoration

de la capitale, & qu'il n'y contribua pas moins.

Sixte aggrandit sa famille, en élevant son neveu à la dignité de Cardinal : Clément ne voulut même pas qu'on lui parlât des siens, & ne supporta qu'à regret les honneurs qu'il ne put éviter.

Sixte, à la sollicitation de l'Espagne, s'occupa des moyens de détruire la Compagnie de Jesus, ou du moins de la réformer : *Verum immatura morte prærupto, saluberrimum ab eo susceptum Consilium evanuit, omnique caruit effectu ;* Clément vint à bout de la supprimer.

Sixte enfin fut soupçonné d'avoir été empoisonné, après avoir régné cinq ans, quatre mois & trois jours : Clément mourut avec le même

ſoupçon, ayant occupé la Chaire de Saint Pierre autant de temps, à quelques heures près.

Il naquit le 31 Octobre 1705, il fut élu Pape le 19 Mai 1769, & il mourut le 22 Septembre 1774.

S'il eſt inconteſtable que la véritable grandeur conſiſte à s'élever au-deſſus des honneurs & des évènemens; à prévoir ce qu'on doit faire & à l'exécuter; à prendre l'eſprit des différens états par où la Providence nous fait paſſer; à s'attirer l'hommage de toutes les cours ſans le rechercher; à s'expoſer à tous les dangers ſans les redouter; à ſacrifier ſa propre vie ſans la ménager; Clément XIV ſera vraiment grand aux yeux de l'univers, & dans la ſucceſſion de deux cents cinquante-ſix Papes qui ont

ont régné depuis Saint Pierre jusqu'à nous, la postérité le discernera comme un homme infiniment rare, & qu'il sera beaucoup plus facile de souhaiter que de retrouver.

Si la fameuse prophétie des Papes attribuée à Saint Malachie, Archevêque d'Armach en Irlande, &, selon le jugement des Critiques, fabriquée pendant le Conclave de l'année 1590, par les partisans du Cardinal Simoncelli, devenu Pape sous le nom de Grégoire XIV, est regardée comme une fausse prédiction, du moins a-t-elle dit la vérité, lorsqu'elle a désigné Clément XIV par la vue perçante. *Visus velox*. Personne ne vit mieux que lui les effets & les causes. L'évènement nous apprend que son successeur, annoncé dans la même

prophétie comme un Pélerin Apoſtolique, a réellement les qualités d'un Pontife plein de zèle.

Il eſt fâcheux que Clément n'ait promu aucun Religieux au Cardinalat, d'autant plus qu'il connoiſſoit parmi les Mineurs Conventuels, les Auguſtins, les Dominicains, des perſonnages éminens en ſcience & en piété.



LETTRE

Circulaire du R. P. Marzoni, Général des Frères Mineurs Conventuels, dits Cordeliers, à tous les Religieux de ſon Ordre, ſur la mort de Clément XIV.

Admodum Reverendi Patres,

Nihil luctuoſius nobis, magiſque funeſtum contingere poterat, quam quod in hac juſti undique exorientis mœroris occaſione, maximo

P 2

licet atque incredibili animi dolore confecti vobis nunciare compellimur. Clemens decimus quartus, Ordinis nostri amor & decus, summique Sacerdotii splendor & columen, dum per certissima sapientiæ, fortitudinis, & magnanimitatis argumenta, totum se Christianæ Reipublicæ utilitati atque ornamento oppignorabat; dum rebus prospere feliciterque compositis nunquam intermorituro nomine apud exteras quoque nationes celebrabatur, propero heu! nimium fato ereptus Ecclesiæ, urbi & orbi X. Kal. Octob. 1774, *fructum laborum suorum, præmia periculorum, virtutumque insignia, quæ illi repo-*

sita erant, strenuè & in spirituali lætitia mortem aspiciens abiit recepturus. Valetudinem illam vegetam firmamque, quam primum in Petri sedem intulit, paucis ab hinc mensibus, acer intercepit morbus, qui raptim ingravescens peritorum artem, omniumque vota fefellit. Nullum ei interim longioris vitæ desiderium, nulla constantis animi defectio, nulla insigniorum virtutum remissio. Nos qui suprema morienti officia persolventes adfuimus, benignitatem, tolerantiam pietatem, preces ad ineundam numinis gratiam, mentem ad tranquillitatem in extremum usque compositam & in spem salutis erectam, non sine mæstissima

admiratione ſuſpeximus. Supremi hujuſce viri jacturam tum ob effuſam in omnes manſuetudinem & conſtituam, tum ob eximiam rerum omnium moderatricem prudentiam, in tot turbulentiſſimorum temporum articulis adhibitam, non Roma ſolum, non ſolum Eccleſia Chriſti, ſed totus fere mundus collacrymatur. At præ omnibus Religio noſtra in qua ſtudia, vitæ genus, animique virtutes efformavit, ita acerbiſſima calamitate exaſperatur, ut jure timendum ſit, ne infixam animi triſtitiam, ulla ratio futuris temporibus poſſit eſſe tanta quæ valeat aut penitus evellere, aut ſaltem delinire. Enimverò heu! nos miſe-

ros, quàm justis gravibusque argumentis, ut sic doleamus, impellimur. In uno summo Pontifice, omnia nobis fausta & secunda repente amisimus, amisimus custodem, tutorem, parentem, cui parem facilius semper erit optare quàm invenire. Amisimus munificentissimum Benefactorem, qui omni studio, omnique tempore nobis beneficia cumulatissimè largitus est &c. . . . . . Tot denique in nos tum honoris, tum utilitatis monumenta parabat, ut ipsius desiderium, & jactura sit non uno nomine molestior. . . . . . Tanta nobiscum humanitate, suavitate tantaque comitate egit, ut pristinæ inter nos consue-

tudinis memor Augustam Pontificis maximi majestatem oblivisci videretur.

Ea propter, &c. &c. . . . .
Dabamus Romæ 5 Kal. Octob.
1774.

Frater & servus in Domino addictissimus F. ALOYSIUS MARIA MARZONI, Minister Generalis Ordinis Minorum Conventualium.

TRADUCTION.

MES TRÈS-RÉVÉRENDS PÈRES,

IL ne pouvoit rien nous arriver de plus affligeant & de plus funeſte, que ce que nous ſommes obligés de vous annoncer dans ce moment où notre juſte douleur éclate de toutes parts.

Clément XIV, la gloire & les délices de notre Ordre, la ſplen-

deur & l'appui du Trône Pontifical, vient, hélas! d'être enlevé rapidement, à Rome, à l'univers, après avoir donné les plus grandes marques de ſageſſe, de force, de magnanimité, après s'être uniquement occupé de la gloire & des avantages du Chriſtianiſme, & s'être à jamais rendu célèbre chez les nations les plus éloignées.

Il a terminé ſa carrière le 10 des Calendes d'Octobre 1774, pour aller recevoir le fruit de ſes travaux, la récompenſe des dangers qu'il encourut, & le prix de ſes vertus; & il a vu ce dernier moment avec autant de joie que d'intrépidité, après avoir été conſumé

par une cruelle maladie qui, dans l'eſpace de peu de mois, faiſant les plus cruels progrès, a détruit inſenſiblement cette ſanté ferme & vigoureuſe dont il jouiſſoit lorſqu'il fut élevé ſur la Chaire de Saint Pierre; maladie d'autant plus extraordinaire, qu'elle a trompé l'art de toute la Médecine, & l'eſpérance de tout le monde.

Il n'a point deſiré une vie plus longue, & il n'a pas ceſſé de montrer la même conſtance, les mêmes vertus qui furent toujours l'ame de ſes actions.

Pour nous qui l'avons aſſiſté juſqu'au dernier moment, & qui lui avons rendu les derniers de-

voirs, ç'a été avec une admiration mêlée de la triſteſſe la plus profonde, que nous avons vu ſa douceur, ſa tranquillité, ſa piété & la ferveur de ſes prières, ainſi que de ſes deſirs pour obtenir les graces du ciel.

Sa perte, qui rappelle à tout le monde ſa prudence dans la conduite des affaires les plus épineuſes & dans les temps les plus orageux, ſa douceur envers tous ceux qui l'approchoient, excitent les regrets non-ſeulement de l'Italie, de l'Egliſe, mais encore de tout l'univers. Notre Ordre ſur-tout, dans lequel il avoit formé ſon eſprit & ſon cœur, eſt tellement accablé de ſa mort,

qu'il eſt à craindre qu'il ne puiſſe jamais s'en conſoler.

Que de motifs pour que nous ſoyons pénétrés de douleur ! nous avons perdu dans ſa perſonne un protecteur, un père, un appui qu'il nous ſera beaucoup plus facile de deſirer que de retrouver.

Nous avons perdu un généreux bienfaiteur qui avec tout le zèle poſſible, & dans tous les temps, nous a comblés de ſa bienveillance, & qui nous promettoit de telles faveurs, que nos regrets ne ſont pas moins grands que ſa perte....

Il nous traita toujours, quoique Souverain Pontife, avec tant de douceur, de bonté & même d'ami-

tié, qu'il se rappelloit continuellement qu'il vécut parmi nous, comme un d'entre nous, & qu'il paroissoit oublier sa dignité suprême, pour nous prouver combien il nous étoit attaché, &c.

Donné à Rome, ce 5 des Calendes d'Octobre 1774.

Signé, ALOYSE-MARIE MARZONI,
Général de tout l'Ordre des
Frères Mineurs Conventuels.

Les inscriptions qu'on lisoit autour du Catafalque de Clément XIV, dont la magnificence annonçoit la haute idée qu'on avoit de ses talens & de ses vertus, rappelloient aux yeux des spectateurs

les principales actions de son glorieux Pontificat.

Les voici dans l'ordre qu'on les avoit placées. Elles intéresseront les Lecteurs :

Servandis
Veterum Monumentis,
Musæum de suo nomine
Clementinum nuncupatum
Adornavit, instruxit.

Ad Augendum
Vaticani palatii splendorem,
Bibliothecam Apostolicam
Papyris, numismatibus, cimeliis
Ditavit.

Avenionensem ditionem,
Comitatum Venaisinum.

Sedi Apostolicæ
Recuperavit.

Ducatum Beneventatum,
Sanctæ Romanæ Ecclesiæ
Vetustissimum patrimonium,
Apostolorum principi
Vindicavit.

Transilvanos Arianam,
Ancyranos Galatiæ
Eutichianam hæreses,
Primates Persarum
Nestorianorum dogmata
Abjurantes,
Romanæ Communioni restituit.

Paulum Aretium S. R. E. Cardin.
Franciscum Caracciolum,

Cong. Cler. Reg. min. Conditorem,
Vita, & miraculis claros
Rite
Beatorum numero adſcripſit.

Bonaventuræ de potentia
Ordinis minor. Conventualium,
Viro pietate, & Innocentia
Eximio
Beatorum publicos honores
Decrevit.

Simonem
Vereris Aſſyriæ
Patriarcam Neſtorianum
Ad Romanæ Eccleſiæ ſinum
Reverſum
Sacro Patrum Senatui
Ingenti lætitia declaravit.

Le Prélat Stays, connu par deux Poëmes latins ſur le Carthéſianiſme & le Neutonianiſme, qu'on met beaucoup au-deſſus de l'Anti-Lucrèce, fit auſſi l'éloge funèbre de Clément XIV.

Tous les Royaumes Catholiques honorèrent ſa mémoire par les ſervices les plus pompeux & les plus ſolemnels, excepté la France, où l'on ne connoît pas la louable coutume de recommander aux prières publiques les Souverains Pontifes, lorſqu'ils viennent à décéder. Il n'y a que quelques Communautés qui s'acquittent de ce pieux miniſtère.

Ganganelli vécut dans des temps trop difficiles, & trop orageux pour

que ſa mort ne fût pas ſuivie de quelques mauvaiſes paſquinades ; mais on ſe contenta d'y répondre par le Sonnet ci-joint, & bientôt elles tombèrent dans le mépris. L'Auteur y fait parler le Pape, de manière à confondre ſes ennemis.

SONETTO.

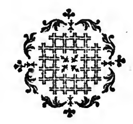
REGNAI nel tempo più tremendo, è Rio,
Le grand ire de Re vinſi, è placai.
Amoroſo all eſtraneo, al popol mio
Fui piu padre, che prince, in tanti guai.
Nemico d'intereſſe, umile è pio,
Tutto me ſteſſo al povero donai;
Nulla à me, nulla à miei, ſol del mio Dio,
Della chieſa, è di Roma il ben cercai.
Pontecorvo, Avignone, è Benevento
Per me tornando, alla concordia uſata,

Monstran, se io vissi, alle bell'opre intento;
E pur morii di morte aspra, è spietata!
E Roma applaude al doloroso evento.
Oh! mercede inumana! oh! Roma ingrata!

TRADUCTION.

Je régnai dans des jours de trouble & de forfaits,
Des Rois les plus puissans je calmai la colère,
Mon peuple fut heureux, comblé de mes bienfaits,
J'étois son Souverain, beaucoup moins que son père.
Affable aux Etrangers, soutien des malheureux;
Mon cœur & mes trésors furent ouverts pour eux.
J'ai tout fait, négligeant ma famille & moi-même,

Pour Rome, pour l'Eglise, & pour l'Etre-
suprême.
Benevent, Avignon, Pontecorvo rendus
Sont la preuve & le fruit de mes soins
assidus.
Victime cependant d'une mort déplo-
rable,
J'expire, & Rome espère un sort plus
favorable !
A ta gloire, à tes droits, je veillai nuit
& jour,
Rome ingrate ! est-ce là le prix de mon
amour ?



LETTRE

Du R. P. Ganganelli au Prélat Cerati, Directeur des Ecoles de Pise. (traduite de l'Italien).

A Rome, ce 3 Juillet 1756.

MONSIGNOR,

LE Sujet pour lequel je m'intéresse est digne d'une protection comme la vôtre, & en cela je crois faire son plus grand éloge. Vous avez le tact trop fin, l'esprit trop

pénétrant, pour ne pas appercevoir ſes bonnes qualités. Plus on l'obſerve, plus on le trouve méritant.

D'ailleurs vous connoiſſez ma franchiſe. Je ne vous le recommanderois pas, s'il n'en valoit la peine. Toutes les ſollicitations du monde, ne m'engageroient pas à altérer la vérité.

Si l'on ne fait point ſa fortune en diſant vrai, je reſterai toute ma vie le *Frère François-Laurent Ganganelli*, & c'eſt le meilleur lot qui puiſſe m'écheoir, pour ma propre ſatisfaction & pour mon repos.

Si je pouvois m'arracher à mes occupations; je parcourrois volon-

tiers la Toſcane, &, après avoir revu Florence qui flatte les yeux par ſes beautés, Sienne qui charme les oreilles par ſon langage, j'admirerois Piſe comme ayant l'avantage de vous poſſéder.

Perſonne ne pouvoit mieux que votre Seigneurie illuſtriſſime, donner du luſtre à ſes Ecoles. Outre le tréſor que vous aviez en vous-même, vous êtes revenu dans votre patrie chargé des richeſſes qu'on trouve en Allemagne, en Hollande & ſur-tout à Paris.

J'ai fait à l'égard de cette Ville comme notre Patriarche Saint François. J'ai eu le deſir d'y aller ſans pouvoir l'effectuer. J'aurois

vu

vu avec le plus grand plaiſir cette Univerſité célèbre recommandable à tant d'égards, & ſur-tout par l'avantage d'avoir eu pour aſſociés Saint Bonaventure & Saint Thomas d'Aquin.

Il m'auroit fallu les yeux d'Argus pour tout voir, & j'en aurois fait un bon uſage. Si je juge de la pièce par les échantillons, Paris a des avantages que n'ont point les autres capitales. Le François eſt le premier homme du monde pour mêler l'agréable à l'utile ; & comme je l'ai dit plusieurs fois, il feroit preſqu'aimer la douleur, tant il eſt ingénieux à rendre tout aimable.

Mes ſociétés ſont toujours très-nombreuſes & très-excellentes. Je vois alternativement les Prophêtes & les Pères de l'Egliſe, dont je me remplis autant que je peux; & vous conviendrez certainement qu'on a la meilleure compagnie lorſqu'on jouit des entretiens de Saint Athanaſe, de Saint Ambroiſe, de Saint Auguſtin : ce dernier me paroît toujours plus beau. Il ne lui a manqué que la Philoſophie d'un ſiècle plus éclairé, pour être parfait en tout genre. La grace en changeant ſon cœur, ne convertit pas un ingrat. Rien de plus admirable que la manière dont il ſoutient ſa force & ſes

droits contre l'arrogant Pélage.

Je relis actuellement les Lettres de Saint Jérôme. C'eſt ma récréation, & je me crois le mortel le plus riche & le plus heureux, lorſqu'avec ce Livre à la main, je m'égare dans quelque ſolitude. Il y a des jardins autour de Rome, faits tout exprès pour moi, en ce que je n'y trouve que moi-même, ou par haſard quelque Jardinier avec qui, las d'avoir étudié, je converſe familièrement.

Si je vois nos grandeurs, ce n'eſt qu'en traverſant la Ville, & encore je fais ce que je puis pour n'en être pas vu. Au reſte je ſuis un atome, & conſéquemment in-

capable d'attirer l'attention d'une Eminence.

Je crains que vous ne veniez point à Rome, ainsi que vous le promettez. Vous avez tant d'amis qu'ils vous retiendront malgré vous; mais pensez que vous en avez des relais dans tous les pays, & que pour dix perdus, vous en retrouverez cent.

On débite beaucoup de nouvelles, & encore plus d'absurdités. Nos Romains ont un esprit vorace, qui a toujours besoin d'alimens.

M. le Comte de Stainville, (aujourd'hui le Duc de Choiseul) Ambassadeur de France, se signale

tous les jours par ſa magnificence, & encore plus par ſa grandeur d'ame & par ſon génie. Perſonne n'étoit plus propre que lui à faire reſpecter ſon Roi & ſa Nation. Il trompe nos politiques, en leur diſant la vérité. Le Saint-Père le conſidère beaucoup, & vous ſavez qu'en fait de mérite, il eſt un excellent connoiſſeur; il analyſe les perſonnes & les juge ſur-le-champ.

J'ai l'honneur d'être irrévocablement avec tous les ſentimens d'eſtime qui vous ſont dûs, & en vous baiſant les mains,

FR. L. GANGANELLI du Couvent des Saints Apôtres.

LETTRE

A un Maître des Novices qui l'avoit consulté. (traduite de l'Italien).

A Rome, ce 9 Août 1756.

MON RÉVÉREND PÈRE,

L'EMPLOI que vous exercez, exige autant de douceur que de fermeté. Il faut penser que si un Religieux doit être circonspect dans sa conduite, un jeune homme ne peut avoir en partage la gravité des vieillards.

Le grand talent d'un Maître des Novices consiste à bien connoître la source d'où d'érivent les fautes, afin d'humilier, si c'est orgueil; d'encourager, si c'est paresse; de mortifier, si c'est mollesse; de réprimer, si c'est pétulence. Vous aurez soin que vos jeunes gens soient toujours appliqués. Outre que l'application fixe l'esprit & captive l'imagination, elle fait éclore les talens. Il y en a chez qui ils se développent lentement: mais pour peu qu'on ait de la patience & de la sagacité, on juge si le nuage sera percé par des rayons, ou s'il demeurera toujours opaque.

Si vous vous laissez emporter

par un zèle amer, il vous arrivera de renvoyer des ſujets qui feroient la gloire de l'Ordre. Ceux qui ont le plus de génie, ont ſouvent le caractère le plus impétueux; & ſi l'on n'eſt pas aſſez maître de ſoi-même pour ne pas s'en offenſer, il arrive que des vivacités, qui ne ſont que des étourderies, perdent un jeune homme pour toujours, en lui faiſant perdre un état où il auroit rendu à l'Egliſe des ſervices importans.

Donnez-vous bien de garde d'avoir une méthode unique dans votre manière de diriger. Celui-ci doit eſſuyer une vive réprimande, celui-là n'a beſoin que d'un

ſimple coup-d'œil. *Alius ſic, alius vero ſic.*

Que votre ſilence ſoit éloquent; c'eſt le moyen de ne reprendre que rarement. Les jeunes gens croient preſque toujours que c'eſt humeur, ou envie de gronder, lorſqu'on ne ceſſe de leur donner des avis: & ſouvent ils ne ſe trompent pas.

Veillez avec ſoin, mais ſans qu'ils s'en apperçoivent. On fait naître le deſir de mentir & de tromper, lorſqu'on montre un air de méfiance. Le ton d'amitié flatte un Novice, au lieu que l'air ſévère le bleſſe & l'irrite.

Ne pardonnez preſque jamais ce

qui attaque directement la Religion, & faites bien attention à tout ce qui blesse les mœurs. La pureté convient à tous les Chrétiens, mais sur-tout à des Prêtres, & à des Religieux. Distinguez cependant une faute momentanée, d'un péché d'habitude.

Souvenez-vous que la vraie vertu n'est point farouche, & qu'un visage riant inspire la confiance. On se révolte presque toujours contre un extérieur froid & sérieux, parce qu'il ressemble à l'orgueil.

Ne poussez pas trop loin la perfection ; les hommes ne sont pas des Anges, & il faut être sage avec

ſobriété : autrement les jeunes gens vous prendront en averſion, & ſe laſſeront de la piété même. Ce n'eſt pas la répétition des préceptes, qui les rend meilleurs. On prêcheroit tout le jour, qu'on n'opéreroit rien, ſi l'on ne donne pas des principes. Quand on eſt convaincu par le raiſonnement qu'il y a néceſſairement un Dieu, conſéquemment une Religion, & que la ſeule vraie eſt celle que nous profeſſons, on ne ſe laiſſe pas éblouir par des ſophiſmes; & ſi l'on péche, on eſt aſſuré qu'on fait mal. Banniſſez l'eſpionage comme une peſte publique. Sans cela on accoutume les hommes à être hypocrites, & faux

amis. Ayez également en horreur la prévention. Elle eſt cauſe que l'innocent eſt tous les jours opprimé, & que le coupable triomphe. Si vous apprenez quelque choſe par des rapports, allez aux éclairciſſemens, & ne condamnez jamais perſonne, ſans l'avoir mis dans le cas de ſe juſtifier.

Ne puniſſez pas ſans avertir, à moins qu'il ne s'agiſſe d'un crime qui exige ſur-le-champ une peine porportionnée. Soyez plus indulgent pour les fautes ſecrettes, parce qu'elles ne ſont pas accompagnées du ſcandale, qui eſt le plus grand des maux. Suivez le précepte de l'Evangile, en avertiſſant charitablement celui qui s'égare.

Pensez qu'il faut des récréations à la jeunesse, & que l'esprit est comme une terre qui, pour mieux produire, a besoin de se reposer. D'ailleurs il est à propos que tout paroisse se faire avec liberté. L'obéissance devient un joug insupportable, si un Supérieur n'a soin de l'adoucir.

Ne mettez entre les mains des Novices aucun de ces Livres apocriphes que Saint Paul appelle des Contes de vieilles: *Ineptas autem & aniles fabulas devita.* La vérité ne se soutient point par le mensonge, & la Religion est la vérité même. Variez les lectures de vos jeunes Elèves, & dans la crainte

d'échauffer leur imagination, ou de l'égarer, ne les appliquez pas à ce qui n'eſt que contemplatif. D'ailleurs, dans l'âge tendre, il faut à la mémoire des faits qu'elle puiſſe retenir. Sur tout maintenez la paix au milieu de votre troupeau, en ayant ſoin d'élever les ames qui vous ſont confiées au-deſſus de toutes les minuties du Cloître, qui ne dégénèrent que trop ſouvent en diſputes, en haînes, en jalouſies. Apprenez-leur à être grands dans les plus petites choſes & à donner du prix aux obligations les plus abjectes, par la manière dont on s'en acquitte.

Etouffez l'ambition, excitez l'é-

mulation. Sans cela vous ferez des ſuperbes, ou des idiots.

Inſpirez l'eſprit de corps, mais de manière qu'il ſoit modéré. Si l'on n'eſt point attaché à la ſociété dont on eſt membre, on ſe dégoûte inſenſiblement de ſon état : ſi on l'eſt outre meſure, on ſe croit néceſſaire, on mépriſe toutes les autres Communautés, & l'on va même juſqu'à canoniſer des abus auxquels on eſt attaché par routine, ou par prévention.

Montrez-vous toujours égal. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme qui ne reſſemble point à lui-même. Les jeunes gens ont l'œil fin, quand il s'agit d'analyſer un

Supérieur. Rarement ils ſe méprennent ſur le compte d'un capricieux, ou d'un original. On les déconcerte & l'on gagne leur eſtime, lorſqu'on marche toujours ſur la même ligne. Point d'humeur, mais de la fermeté.

Evitez la familiarité, mais ſoyez moins le Supérieur, que le bon ami de ceux qui vous ſont confiés. Qu'ils trouvent en vous un père, & qu'ils ſachent que votre plus grande peine eſt de les réprimander.

Ne montrez de prédilection qu'envers ceux qui ont plus de ſageſſe & de piété, & que ce ne ſoit que dans les circonſtances où cela

peut ſervir de leçon aux volages & aux pareſſeux.

N'employez jamais l'aſtuce pour faire avouer des fautes que vous voulez connoître. La ruſe ne peut s'allier avec la probité.

Proportionnez le châtiment ſelon les délits, & n'allez pas faire un crime de quelques légères tranſgreſſions, qui ne ſuppoſent ni malice, ni dérèglement.

Ce n'eſt pas en criant qu'on corrige les hommes. Saint François de Sales diſoit, *qu'il touchoit plus les pécheurs en leur faiſant amitié, qu'en les grondant.* Le langage de l'Evangile, eſt celui de la perſuaſion.

Ne conduisez personne par des voies extraordinaires, & arrêtez ceux qui voudroient les suivre, à moins qu'il n'y eût quelque chose de surnaturel ; mais ce sont des cas si rares, que cela ne peut faire loi. Le temps des mystiques & des spéculatifs est passé, & il seroit dangereux de le rappeller.

Laissez à vos jeunes gens la liberté de parler en votre présence, sans les intimider. C'est le moyen de connoître leur intérieur.

En un mot, comportez-vous comme un bon père de famille, qui ne veut faire de ses enfans, ni des esclaves, ni des hypocrites, ni des idiots, mais des sujets qui

ſachent rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, à la Religion ce qui lui appartient, à la ſociété ce qui lui convient. La première de toutes les règles, eſt d'apprendre à aimer le Seigneur, & à ne rien faire qui puiſſe lui déplaire. Toutes les inſtitutions Religieuſes n'ont pas d'autre objet; car vous ſavez auſſi-bien que moi, mon Révérend Père, que nos règlemens feroient ſouvent puériles, s'ils n'étoient des moyens pour nous conduire à Dieu. Chaque Inſtituteur a imaginé ceux qu'il a cru les plus propres à ce deſſein.

Garantiſſez-vous de cette pédanterie qui ſe donne pour impeccable, & pour tout ſavoir. Quand je ré-

gentois, & qu'on me demandoit une chose que j'ignorois, je convenois tout bonnement de mon ignorance, devant mes Ecoliers mêmes, & ils ne m'en estimoient que davantage. Les jeunes gens aiment qu'on se rapproche d'eux.

Si je me suis étendu, c'est que la vie d'un Maître des Novices, est une vie de détail. Vous pouviez vous adresser beaucoup mieux qu'à moi pour les observations en question; mais il vous eût été difficile de rencontrer mieux pour le zèle avec lequel je vous ai servi.

Si ma plume s'est égarée dans ce que je vous écris, mon cœur est tout entier dans ces derniers mots,

qui vous aſſurent qu'on ne peut vous aimer & vous eſtimer plus que je fais. Soyez-en bien aſſuré.

Saluez tous nos amis, & ſurtout mon Diſciple qui m'eſt toujours préſent. Je lui ferai paſſer le Livre qu'il deſire, auſſi-tôt que j'en trouverai l'occaſion. Adieu,

FR. GANGANELLI du Couvent des Saints-Apôtres.



LETTRE

Au Prélat Cerati. (traduite de l'Italien).

A Rome, ce 6 Mai 1758.

MONSIGNOR,

J'AI toute la peine du monde à raffermir ma main, pour vous apprendre que Lambertini n'eſt plus que dans ſes écrits, & dans nos cœurs. Sa mort me cauſe un tremblement qui m'agite & m'accable. Outre la douleur que je reſſens, d'avoir perdu un protecteur,

& j'ose dire un ami, je prévois que, malgré tout le mérite du Sacré Collége, il ne sera pas remplacé; & je sais qu'on avoit encore besoin de sa sagesse & de sa modération.

Le peuple Romain, qui s'élève & s'abaisse comme les flots de la Méditerranée, & qui voudroit changer de Pape tous les ans, s'applaudit de ce que celui-ci qui en a régné dix-neuf, vient enfin de finir: mais laissons-le se livrer à une joie insensée: avant six mois il sentira son malheur: & il s'unira au monde entier pour pleurer Benoît XIV.

Il seroit bien singulier que le peuple de Rome laissât aux Communions Protestantes le soin de

regretter Lambertini : car ſûrement Londres & Berlin ſeront vivement affligées de ſa mort.

Un peu plus de courage l'auroit rendu parfait : il y a mille choſes qu'il vouloit conclure, & qu'il n'oſoit entamer. Il faut être intrépide lorſqu'on veut faire le bien, & ſur-tout lorſqu'on eſt Chef de l'Egliſe : car combien d'obſtacles n'a-t-on pas à vaincre !

Laiſſons mûrir cette mort, & nous connoîtrons encore plus qu'actuellement tout le mérite de Benoît XIV : chaque année ne fera qu'ajouter à ſa réputation. Sa gaieté le ſoutenoit au milieu de ſes plus vives douleurs ; il ſembloit que ſon

corps

corps n'étoit point à lui, tant il en paroiſſoit peu affecté. S'il avoit quelque chagrin, un accès de colère qui ne duroit que quelques minutes, venoit promptement le diſſiper.

Il me diſoit un jour: » que l'homme ſe faiſoit des fantômes pour » en avoir peur, & que l'imagination beaucoup plus que le cœur, » étoit le magaſin des inquiétudes » & des peines; mais qu'il s'en étoit » rendu maître, de manière qu'elle » ne lui préſentoit jamais que des » choſes agréables «.

Je n'en ſuis pas encore là, mais je crois que j'y viendrai. J'ai beſoin de tout mon eſprit, & n'en ai point

aſſez pour en abandonner une partie à la diſcrétion des évènemens. Un homme n'eſt pas un arbre pour ſe laiſſer agiter par la tempête, & pour perdre au premier coup de vent, ſa conſiſtance & ſa fraîcheur.

J'apprends avec plaiſir que votre ſanté ſe remet d'un jour à l'autre. Celle des gens d'étude s'épuiſe inſenſiblement : mais elle n'éprouve pas ces ſecouſſes qui tuent les gens du monde, ou qui dans un court eſpace les rendent décrépits.

Je ſens que la ſolitude vous eſt à charge dès que vous ne pouvez étudier, mais chez vous l'eſprit de prière vous tient lieu de tout. Eh ! comment pourroit-on s'ennuyer,

quand on s'entretient avec l'Etre-ſuprême. La converſation avec Dieu remet l'ame à ſa place, tandis qu'elle eſt dans un état violent, lorſqu'elle ſe diſtrait de ſon Créateur.

J'ai eu depuis ſix ſemaines un travail accablant. Toujours aux autres & jamais à ſoi, c'eſt ce que je trouve de plus cruel dans toutes les tâches qu'on eſt obligé de remplir. Mais je ſuis Religieux; & conſéquemment obligé de me dépouiller au moins ſoixante fois dans une heure de ma propre volonté.

La cloche qui m'appelle fréquemment à mes devoirs me paroît par fois incommode, & cependant elle eſt une bonne amie qui vient me

rendre un bon office. Elle m'empêche de faire des excès d'étude, qui ne manqueroient pas de m'épuiser, & qui me rendroient par la suite incapable d'être avec moi-même & avec la société.

On accuse assez communément les Religieux d'avoir un style pésant & diffus, & ils devroient plutôt avoir un style coupé. Ce qu'il y a de certain, c'est que si leurs phrases ne sont pas morcelées, leurs pensées le sont souvent par la succession des exercices qui les tirent d'un moment à l'autre, & de leur cellule & de leur travail.

Voici Rome ouverte aux calculs, aux projets & même aux prédic-

tions. Il y aura ſous peu de jours autant de Papes que de Cardinaux, par la peine que chacun va prendre d'élire celui dont il eſt ou protégé, ou connu.

Ce ſont là des choſes ſi relevées pour moi, que je laiſſe agir la Providence & courir l'évènement, ſans m'occuper à déſigner celui que Dieu ſera ſortir de ſon ſecret, quand il lui plaira.

Le Conclave eſt un ſecond firmament, ſur-tout pour des mortels qui n'y ſont pas. On prend des téleſcopes pour le conſidérer, & l'on y découvre des aſtres qui s'éclipſent après avoir paru avec le plus grand éclat, & des comètes qui diſpa-

roiſſent ſucceſſivement. Comme je me mêle très-peu d'Aſtronomie, & que la terre eſt plus que ſuffiſante pour exercer mon eſprit borné, je laiſſe ce magnifique objet à qui veut le contempler.

Pour vous, Monſignor, qui fûtes autrefois Confeſſeur d'un Conclave, vous vous rappellerez à ce ſujet ce qui s'y paſſe, & ce qu'on y voit. On met déja ſur les rangs le Cardinal Cavalchini. Il eſt Eccléſiaſtique juſqu'au bout des ongles; nous vivons dans un ſiècle où l'on a beſoin plus que jamais de bons exemples.

Mais il a des alentours qui lui feront tort : car vous ſavez que

dans l'élection d'un Pape, on fait souvent plus attention à l'accessoire qu'au principal.

Je touche au moment où j'aurai le loisir de m'occuper de ce qui vous concerne. Je n'y mettrai pas autant de science que de zèle; mais ce qui me console, c'est qu'à vos yeux, le bon cœur de vos amis supplée à l'érudition. Vous ne vous pardonnez rien, & chez les autres vous savez tout excuser, jusqu'à la manière simple & commune avec laquelle je vous dis tout bonnement qu'on ne peut être plus que je suis votre serviteur, &c.

Fr. GANGANELLI du Couvent des Saints Apôtres.

LETTRE

A l'Abbé Lami, Auteur des Feuilles périodiques, à Florence.
(Traduite de l'Italien).

A Rome, ce 16 *Novembre* 1756.

MONSIEUR,

JE lis & relis toujours vos Feuilles avec le plus grand plaisir, & sur-tout depuis qu'elles nous donnent une idée de la Littérature Françoise. Il me paroît que les

François ne ſont pas ſi riches en expreſſions que les Italiens, mais qu'ils le ſont davantage en penſées.

Je connois une multitude d'Ouvrages compoſés parmi nous, où l'on eſt enchanté des fleurs, des caſcades, des points de vue qui en font l'agrément, mais où l'on ne trouve pas un ſeul fruit à cueillir.

Le mal vient de ce que nous avons une langue qui nous rend pareſſeux à penſer. Comme elle eſt extrêmement belle & riche, nous croyons avoir aſſez fait, lorſque nous l'employons avec art : & comme elle eſt ſéduiſante, elle nous entraîne malgré nous, & au

lieu d'être précis, nous devenons diffus.

La langue Françoiſe garantit le François de ces défauts. Elle eſt faite pour faire éclorre des penſées; & les idées dont on ne manque pas de la revêtir, la dédommagent de ſa ſtérilité.

La véritable éloquence veut plus d'images dans les choſes, que dans les phraſes.

C'eſt ce que je tâche de perſuader aux Littérateurs & aux Prédicateurs qui me font la grace de me conſulter.

Il faudroit dix de nos Sermons pour en rendre un ſeul de Bourdaloue, tant nous ſommes verbeux.

& amateurs des digreſſions. Dans le moindre diſcours nous voulons appeller à nous toutes les vérités, au lieu d'appuyer ſur celle que nous nous propoſons de faire connoître. C'eſt comme nos Poëtes qui veulent toujours faire ramager les oiſeaux, murmurer les ruiſſeaux & gémir les échos.

Je vous parle d'autant plus volontiers ſur ce ton, que vous aimez la préciſion, & que vous ne tombez point dans le défaut que je reproche à mes compatriotes.

On eſt toujours foible, quand on eſt lâche. Si l'éloquence n'a du reſſort, elle ne fait qu'une impreſſion momentanée. C'eſt un bou-

quet qui plaît, & qui dès le soir même est fané.

Il faut de l'ame dans l'éloquence, & trop souvent on n'y met que de l'esprit. On croit être Poëte, & l'on n'est que Versificateur; on croit être Orateur, & l'on n'est que Rhéteur. La bouffissure n'est pas moins opposée à l'éloquence, que la stérilité.

Nos Poésies modernes ressemblent à ces jardins factices où l'art a tout opéré, & où la nature n'est pour rien. Eh! pourquoi faire des efforts pour aller chercher ce qui germeroit souvent sous la plume, si l'on n'avoit pas la manie de contraindre ses pensées? Alors elles

avortent plutôt qu'elles ne naiſſent, & c'eſt un fruit précoce qui ſe corrompt au lieu de mûrir.

Si je radote, mon cher Abbé, c'eſt que je ſuis abſorbé par un travail qui ne me laiſſe ſouvent qu'un quart de moi-même. Les trois quarts s'en vont dans des diſſertations, des examens & une laſſitude qui ſouvent m'accablent, & ne me laiſſent qu'une exiſtence indéciſe. Quelquefois je me leve, & je retombe ſur ma chaiſe, ne ſachant ce que je vas devenir.

Alors je reprends mes ſens & je ſors pour me délaſſer, m'abandonnant au premier chemin qui ſe préſente à ma vue, & converſant

avec la première perſonne que je rencontre. Je fais comme les hirondelles qui raſent la terre, après avoir volé ſur les toîts.

Vous me feriez ſouvent d'un grand ſecours, ſi j'avois votre converſation. Il y a certainement beaucoup d'eſprit & d'érudition parmi mes Confrères. Je leur dois tout ce que je ſais; mais chacun a ſon emploi, & le temps dont ils peuvent diſpoſer, dans une Ville comme Rome, où tout eſt occupation, ne leur eſt donné que minute à minute.

Faites mes complimens les plus affectueux au Prieur des Dominicains du grand Couvent: outre qu'il eſt d'un Ordre floriſſant qu'on

eſtime, & qu'on chérit à proportion de ce qu'on aime l'Egliſe, je lui ſuis ſincèrement attaché pour lui-même. Il a toute la candeur des Anciens, & tout l'eſprit des Modernes. Il a dû recevoir le chocolat que je lui ai fait paſſer, & que j'aurois bien voulu prendre avec lui.

Vous jugerez d'après mes réflexions, que l'amour de ma patrie ne m'aveugle point ſur les défauts de nos Ecrivains. Quoique fortement attaché à mon pays, je ſais diſcerner ce qu'il y a de bon de ce qu'il y a de mauvais. Je penſe de même à l'égard des Ordres Religieux, j'y loue ce qui eſt louable

& n'approuve point ce qui eſt défectueux, perſuadé qu'il n'y a ni famille ni ſociété où tout ſoit parfait, & que la Communauté des eſprits céleſtes, eſt la ſeule où la vertu ſoit ſans tache.

Je voudrois bien jouir de votre temps. Je converſerois plus ſouvent avec nos Poëtes & avec nos Orateurs. J'aime ce qui promène l'imagination ſans l'égarer, & ce qui diverſifie les idées.

L'érudition a ſans doute ſes agrémens; mais c'eſt un champ où il faut continuellement défricher: au lieu que les Belles-Lettres ſont un parterre où l'on n'a que des fleurs à cueillir ou à ſemer. Je voudrois

qu'on fondît la Littérature de tous les pays, pour en faire des ouvrages analogues à l'eſprit de toutes les nations. Chaque peuple y trouveroit des nuances aſſorties à ſa vue, & prendroit inſenſiblement le goût du bon & du beau : mais il faudroit une main habile qui ſût bien aſſortir les couleurs.

Le ſtile François modéreroit le ſtile Oriental : le ſtile Italien échaufferoit le ſtile Allemand, & ainſi du reſte.

J'applaudis de tout mon cœur à l'éloge que vous faites de nos deux ſavans Minimes, les Pères le Seur & Jacquier. Il y a long-temps que je les eſtime, & que je les connois

comme deux hommes rares, qui font époque dans notre siècle & qui l'illustrent : ils ajoutent infiniment à la gloire d'un Ordre qui a produit les Mercenne, les Maignan, les Feuillete, les Plumier, les Niceron, les Mancini, &c. & qui n'est jamais sorti des bornes de l'humilité Religieuse.

Vous aurez lu la dernière production de François Zanotti. S'il eût vécu du temps que la Fable étoit à la mode, on l'eût fait Secrétaire des Dieux, tant il écrit bien, & nous lirions son nom dans la Mythologie. J'aurois voulu l'entendre discourir avec le fameux Fontenelle, tous deux Secrétaires de deux

célèbres Académies, tous deux pleins d'anecdotes, pleins de saillies, pleins d'amabilité. Ils feroient briller avec le plus grand avantage l'esprit Italien & l'esprit François.

Quels charmes pour un Souverain qui rassembleroit tous les grands hommes de l'Europe, & qui se trouveroit au milieu d'eux, avec un génie propre (bien entendu) à les comprendre & à les goûter. C'est-là, que si j'étois riche, je payerois bien volontiers, pour être aux premières places.

Prenez-vous-en à vous-même, si je donne l'essort à mon imagination. Comme vous en avez une des plus brillantes, j'ai osé faire

un effort, non pour vous égaler ; mais au moins pour vous ſuivre.

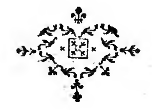
Je vous quitte pour m'entretenir avec deux braves Militaires qui ont tout le mérite & tout l'honneur de leur profeſſion. Nous parlons guerre, & cela ne vous étonnera pas, pour peu que vous vouliez vous rappeller que c'eſt un Franciſcain qui inventa la poudre à canon. En diſcourant avec des hommes de tout état, on vient à bout de ſavoir un peu de tout : mais quand je vous lis, je reconnois que je ne ſais rien.

Le Père Capucin que vous avez vu, ne voyage pas comme un homme ordinaire. Ses yeux ſont

des télescopes, & sa tête un laboratoire où se filtrent les plus excellentes choses. Le Pape lui-même le recommande à la Cour de Turin.

Je suis sans interruption votre serviteur, & encore plus votre admirateur,

Fr. L. Ganganelli du Couvent des Saints Apôtres.



LETTRE

Au Comte Algarotti. (Traduite de l'Italien).

A Rome, ce 7 Décembre 1756.

MONSIEUR LE COMTE,

L'OUVRAGE que vous m'avez fait paſſer, a rajeuni mon eſprit, qui vieillit depuis nombre d'années ſous le poids des compilations, des diſcuſſions, des diſſertations, &c. Car cela ne finit

point. Mais il faut vouloir ce que Dieu veut.

Vous aurez réjoui les ombres de nos anciens Ecrivains en renouvellant leur manière d'écrire, & contristé ceux qui vivent actuellement par le chagrin qu'ils ont de ne pouvoir vous imiter. En cela vous prouvez que vous êtes courageux, puisque vous ne craignez pas de vous brouiller avec les vivans.

Les froids du Nord n'ont point rallenti la chaleur de votre génie: il est vrai que vous étiez en Prusse auprès d'un Monarque qui vivifie tous ceux qui l'approchent. L'Allemagne a le précieux avantage d'a-

voir des Souverains qui se connoissent en mérite, & qui savent le faire éclorre. Combien la Reine de Hongrie n'a-t-elle pas répandu de lumière & de vertus dans ses Etats ! Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de la voir, lorsqu'elle vint à Milan. Je régentois alors dans cette ville, & pendant tout le temps qu'elle y fut, mon ame tressaillit d'alégresse. La présence des grands personnages fait la même impression sur moi, que le soleil sur les plantes. Je rajeunis & je renais.

Si les Souverains qui nous gouvernent avoient le temps de connoître le mérite & de le récompenser,

penſer, il naîtroit parmi nous une foule d'excellens Ecrivains & d'excellens Artiſtes.

Rome a des eſprits pétillans, profonds, ſublimes, qui ne cherchent qu'à ſe produire, mais qui s'abſorbent, ou qui s'évaporent faute de moyens. Un Pape n'eſt qu'un rayon qui paſſe & qui ſouvent n'a pas aſſez de chaleur pour faire germer l'eſprit répandu dans ſes climats.

On diroit que les Michel-Ange, les Taſſe n'oſent renaître, dans la crainte de n'être pas récompenſés. D'ailleurs le ſiècle précédent nous a rendu pareſſeux. Nous avons cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire,

qu'à cueillir tout ſimplement les fleurs & les fruits que le dix-ſeptième ſiècle fit éclorre. Auſſi voyons-nous qu'entre les âges célèbres, il y eut toujours des intervalles, & que le ſiècle d'Auguſte n'eut point de ſucceſſeur. Celui de Sénèque ne fut qu'un bâtard, & encore ne parut-il que long-temps après.

Mais je vous dérobe à vous-même, en vous occupant de mes idées, qui valent mille fois moins que les vôtres. Je me dédommage du ſilence que j'ai gardé tout le jour. Perſonne ne cauſe plus volontiers que les gens d'étude, quand ils ſont en train. On veut dire en une heure ce qu'on a étouffé pen-

dant dix : mais quelque chofe qui arrive, je ne me tairai jamais quand il s'agira de vous affurer de l'affection fincère, & de la haute eftime avec lefquelles j'ai l'honneur d'être, Monfieur le Comte,

Votre très-humble & très-obéiffant ferviteur, Fr. L. GANGANELLI du Couvent des Saints Apôtres.

Mes civilités, je vous prie, aux perfonnes qui fe fouviennent encore de moi. Je n'oublierai jamais que je dois à Bologne une partie de mes connoiffances fur la phyfique. Cette ville eft un foyer où tous les rayons du foleil viennent fe réunir.

LETTRE

*Au Père *** Théatin. (Traduite de l'Italien).*

A Rome, ce 8 Mars 1758.

MON RÉVÉREND PÈRE,

N'ALLEZ pas me demander ce que je vous écris. Je sais tout simplement que je vous aime, que je charge ma plume de vous l'exprimer, qu'elle s'en acquitte tant bien que mal, & que j'ai la tête

ſi épuiſée par un long & pénible travail, que je ne puis plus mettre aucune ſuite dans mes penſées. A peine me reſte-t-il aſſez de force pour me rappeller que j'exiſte. Je ne reviens à moi-même qu'en penſant à l'attachement avec lequel je ſerai toute ma vie votre ſerviteur & votre ami,

Fr. L. GANGANELLI du Couvent des Saints Apôtres.

Faites mes complimens *al Signor Avocato.* Je lui répondrai au premier jour, mais d'un ſtile bien inférieur au ſien. La Magiſtrature depuis Cicéron eſt en poſſeſſion d'avoir les hommes les plus énergiques & les plus éloquens.

LETTRE

Au Cardinal Paſſionnei, qui étoit alors à Freſcati. (Traduite de l'Italien).

A Rome, ce 10 *Octobre* 1758.

EMINENTISSIME,

Je ne puis envoyer à votre Eminence que Lundi prochain la ſolution qu'elle me demande, & encore faudra-t-il m'armer de courage pour oſer l'entreprendre. Le moindre coup-d'œil que vous

jetterez ſur mon travail, brûlera le papier & réduira l'ouvrage à rien. Les regards d'un Savant qui, comme votre Eminence, approfondit tout, a tout lu & n'a rien oublié, conſument dans un inſtant de petits êtres tels que moi. Quoiqu'il en ſoit, Monſeigneur, je ſuivrai vos ordres, aimant beaucoup mieux paſſer à vos yeux pour ignorant, que pour déſobéiſſant.

Votre Eminence me fait trop d'honneur en m'invitant à aller voir ſon délicieux Hermitage, d'autant mieux que n'y va pas qui veut, & que chacun déſire cette félicité : les affaires m'enchaînent.

Je baiſe les mains de votre Emi-

nence & ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Fr. L. GANGANELLI du Couvent des Saints Apôtres.

LETTRE

Qu'il m'écrivit de Rome en date du 12 Juillet 1764. (Traduite de l'Italien).

JE vous remercie bien ſincèrement, Monſieur, du gracieux préſent que vous m'avez fait en m'envoyant l'Eloge Hiſtorique de Benoît XIV. Il eſt éloquent & vrai comme Lambertini, digne de

vous & de lui, & très-propre, quoique trop abrégé, à inſpirer la plus haute eſtime pour la mémoire d'un auſſi grand Pontife. Je me félicite de vous avoir engagé à nous donner cet Ouvrage.

On m'a procuré vos Caractères de l'Amitié, traduits par l'Abbé Merlini. Plus je vous lis, plus je trouve dans vos penſées un génie Italien, qui indique votre origine. Je vous exhorte à ne point interrompre vos travaux Littéraires. Par-là vous donnez un nouveau luſtre à votre nom, quoique déja ſi recommandable, & ſi connu, & vous vous attirez l'eſtime de tous ceux qui honorent la Vertu.

Si vous revenez en Italie, je ſerai bien charmé de vous y revoir. Au cas que vous n'euſſiez pas la commodité de me faire parvenir l'ouvrage dont vous me parlez, je prierai le Cardinal Caraccioli, puiſqu'il l'a déja, de vouloir bien me le prêter.

Si l'Abbé Grégory vous écrit, il vous dira que je le vois quelquefois, & que nous parlons de vos Ouvrages avec plaiſir.

On ne peut rien ajouter aux ſentimens avec leſquels je deſire vous prouver combien je ſuis ſincèrement, Monſieur, votre affectionné ſerviteur,

Fr. L. Card. Ganganelli.

On voit dans le Bref ſuivant un Pape qui parle en père, qui exhorte au lieu de commander, qui prie au lieu d'ordonner, & qui prouve d'une manière admirable, combien il avoit à cœur & le bien de l'Egliſe & l'œuvre des Miſſions.

CLÉMENT XIV.

A notre cher Fils George Alary Salut & Bénédiction Apoſtolique.

ON nous a informé, notre très-cher Fils, qu'en revenant au Séminaire de Paris, vous vous étiez

retiré au Monaſtère de la Trappe, & que vous y aviez déja embraſſé la vie Cénobitique. Comme cela nous apprend que votre eſprit eſt entièrement dégagé des affections terreſtres, & qu'il ne ſouhaite plus que les choſes du Ciel; c'eſt une raiſon pour nous, à qui le ſalut des ames eſt confié, de deſirer encore plus ardemment, que vous veniez rejoindre les Directeurs du Séminaire, qui ont beſoin & de vos bons exemples & de votre ſecours.

Vous comprenez parfaitement, notre très-cher Fils, qu'ils vous attendoient avec la plus vive ardeur, & que, pour l'utilité des Miſ-

ſions, ils eſpéroient tirer le plus grand fruit de vos conſeils. Ils gémiſſent de voir que leur eſpérance eſt vaine, & nous ſommes vivement touchés du deſir qu'ils ont de vous avoir, & de la perte qu'ils font en ne vous ayant pas.

C'eſt pourquoi nous avons réſolu de vous adreſſer cette lettre, dans ce temps où vous n'avez point encore fait votre profeſſion, pour vous conjurer inſtamment de revenir à votre premier état, de vous ſanctifier dans la route que vous aviez priſe, qui, en vous fourniſſant les moyens d'être utile à votre prochain, ne peut que vous être très-utile à vous-même. Nous ne

doutons pas que ce retour ne ſoit très-agréable à Dieu, qu'il ne vous rappelle lui-même dans le premier poſte où il vous avoit placé, & qu'il ne veuille que vous conſacriez votre piété, votre zèle & vos talens à lui gagner des ames. Prenez donc courage, & rappellez-vous, notre cher Fils, qu'il faut perſévérer dans la ferme réſolution de travailler au bien des Miſſions, comme vous avez fait juſqu'ici, d'une manière auſſi louable qu'édifiante.

Penſez qu'il n'y a rien de plus propre que les fonctions Apoſtoliques, pour obtenir de Dieu une couronne de gloire, & rien qui enflamme plus l'ame du divin amour.

Nous desirons, notre très-cher Fils, que vous receviez cette exhortation, comme venant de celui qui exerce le Ministère de Jésus-Christ sur la terre, & à qui l'on doit obéir, puisque le soin de paître le troupeau du Seigneur lui a été confié. Nous avons une ferme espérance que vous serez touché de notre zèle & de notre affection, & que vous reviendrez au plutôt au Séminaire. Par-là vous mériterez de plus en plus notre bienveillance paternelle : recevez notre Bénédiction comme en étant le gage. Nous vous l'envoyons, notre cher Fils, de toute la plénitude de notre cœur. A Rome, près Sainte-Marie-Ma-

jeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 22 Décembre 1773.

Par notre Très-Saint Père le Pape CLÉMENT XIV.

Benoît Stay.

Une Lettre auſſi affectueuſe & auſſi impoſante ne pouvoit manquer d'avoir ſon effet; M. Alary, crut avec raiſon entendre la voix de Dieu, & il quitta la ſolitude, pour revenir au milieu de ſes illuſtres Confrères reprendre ſes laborieuſes & vénérables fonctions.

Je crois ne pouvoir mieux finir cet Ouvrage qu'en inſérant ici l'Extrait d'une lettre du R. P. Caſtan, ancien Provincial des Cordeliers du Comtat Venaiſſain, actuellement

Gardien d'Avignon, & particulièrement lié avec Clément XIV. Cette Lettre, datée du 9 Janvier 1775, me fut adreſſée dans le courant du même mois, & c'eſt ainſi qu'elle parle du feu Pape.

» Ce qu'il y a de bien conſtant, » c'eſt que Clément XIV étoit né » avec l'inclination françoiſe, qu'il » a toujours agi conſéquemment, » qu'il aimoit Louis XV de tout ſon » cœur, & qu'il m'a dit plus d'une » fois que la Cour de Rome ne de» voit jamais oublier qu'elle doit » aux Rois de France toute ſa gran» deur temporelle. Ce qu'il y a en» core de très-certain, c'eſt que le » Père Ganganelli faiſoit les déli-

» ces & la gloire de notre Ordre
» par ſa piété, par ſa ſcience, par
» ſon aménité ; qu'il ne parvint
» point à la dignité de Général
» parce qu'il ne le voulut pas ; &
» que chaque Religieux, frappé de
» ſon mérite, le déſignoit pour
» Cardinal quand il fut nommé «.

J'ajoute à cette lettre, que plusieurs perſonnes avantageuſement connues dans la République des Lettres, revinrent de Rome charmées de la ſcience, & de l'eſprit de l'immortel Ganganelli ; & qu'après la mort de ce grand Pape, un Seigneur attaché à ſon ſervice, écrivoit à un célèbre Bibliothécaire de Paris, que Clément

XIV étoit le meilleur Prince, le plus pieux, & doué de toutes les vertus. *Erat optimus, erat piissimus, erat omnibus virtutibus ornatus.*

FIN.



ORAISON FUNÈBRE

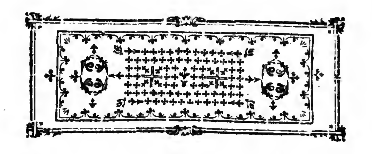
DU PAPE

CLÉMENT XIV,

(GANGANELLI).

PRONONCÉE par M. l'Abbé SIMON MATZELL, ancien Membre de la Société de JESUS, Prédicateur actuel du Chapitre de la grande Eglise Collégiale de Fribourg en Suisse, en présence du Sénat Souverain de la République, le 15 Novembre 1774.

Traduite de l'Allemand, par M. DE FONTALLARD, sur l'original imprimé.



AVERTISSEMENT.

Cette Pièce authentique, que l'Auteur de la Vie de Clément *XIV tient de M. le Baron de Zurlauben, célèbre dans la République des Sciences, & qui a été traduite par M. de Fontallard, parfaitement versé dans la connoissance de la Langue Allemande & Françoise, ne doit point être confondue avec ces Brochures qui paroissent journellement, sous le*

titre de Penſées, ou Anecdotes de GANGANELLI, *& qui ne ſont que des redites, ou des faits apocriphes.*

M. l'Abbé Simon Mattzell, l'un des Jéſuites les plus célèbres de la Bavière, dans la Haute-Allemagne, dans laquelle étoient compris les Jéſuites de la Suiſſe & de la Souabe, remplit avec un applaudiſſement général, à Fribourg en Suiſſe, les fonctions de Prédicateur ordinaire du Chapitre de cette ville, depuis la ſuppreſſion de la Société. Le Canton de Fribourg, entièrement Catholique, eſt du Diocèſe

cèse de Lausanne, dont l'Evêque titulaire, Prince du Saint-Empire Romain, réside à Fribourg depuis le changement de Religion arrivé à Lausanne.

ON ne donne pas cette Oraison Funèbre comme un morceau d'éloquence, mais comme une traduction exacte, d'autant plus que la marche n'en est ni précise, ni méthodique. Le génie de la Langue Françoise ne peut admettre ni les tours de phrases, ni les mêmes expressions que l'Allemand. On veut seulement montrer combien CLÉMENT XIV *étoit grand,*

puisqu'il est loué par ceux mêmes qui ne peuvent avoir d'autre intérêt, en faisant son éloge, que celui de la vérité. Il n'est pas concevable qu'on ait pu dire que cette Oraison étoit supposée, & qu'elle avoit la tournure d'une ironie. Elle a été prononcée par un Prédicateur qui vit actuellement, & elle ne contient que des faits qui tous déposent en faveur de Ganganelli. Ceux qu'on cite sur son éducation, & sur la perte d'un Protecteur, prouvent que l'Orateur n'étoit pas bien instruit.



ORAISON FUNÈBRE

DU PAPE

CLÉMENT XIV.

Princeps, & maximus cecidit hodiè in Israel.
2. Reg. 3.

COUVREZ-VOUS du plus grand deuil, ô Peuple d'Israël ! faites cesser toutes les marques de joie : que toutes les rues d'*Hébron retentissent de vos gémissemens ; car un Prince, & le plus grand d'Israël est mort aujourd'hui.* Tels

étoient les cris que la plus vive douleur arrachoit à David consterné, lorsqu'il parloit de la mort funeste & inattendue, qui lui avoit enlevé le sage, le vaillant *Abner.*

C'est avec bien plus de justice que je prononce, en gémissant, ces tristes paroles, en présence de cette illustre Assemblée : que le deuil soit dans votre cœur, Peuple Chrétien ! vous n'eûtes jamais plus de sujet de le porter : *un Prince, & le plus grand d'Israël est mort aujourd'hui.* Un Prince du Peuple élu, du Peuple Chrétien, Louis XV, le Bien-aimé, le Roi Très-Chrétien, vient de descendre d'un des Trônes les plus élevés & les plus éclatans de l'Europe, dans la sombre demeure des morts. *Un Prince est mort dans Israël.*

Mais à peine la France, par des tor-

tens de larmes, & l'Europe par un deuil universel, avoit rendu les derniers devoirs à la vertu du Prince Très-Chrétien: à peine les Temples & les Cités avoient cessé de retentir de la douleur & des louanges adressées à l'Eternel : à peine tous les Peuples, suspendant pour quelque temps leur jalousie, avoient cessé de déplorer unanimement la perte que l'humanité & la religion avoient faite en la personne de Louis XV : à peine, enfin, l'univers étonné s'étoit-il remis en quelque sorte du trépas funeste du Fils aîné de l'Eglise, que la cloche de la mort se fit entendre du haut du Capitole, & répandit dans la Capitale du monde, ensuite dans tout l'Univers, un nouvel effroi, un nouveau trouble, & un nouveau sujet de douleur : cette même année, le 22 de Septembre, *est*

mort le plus grand d'Israël, le très-Saint Père de ce Fils aîné, le Chef de la Chrétienté, LAURENT GANGANELLI, CLÉMENT XIV.

Déplorable fragilité de l'homme & de la vie humaine! lorsqu'il tourne la vue, il apperçoit déja la mort derrière soi: à mesure qu'il croît, il s'approche de plus en plus du terme de sa vie: la mère qui berce son tendre enfant, voit qu'il panche vers le tombeau. Qu'est-ce que notre naissance, sinon le commencement de la mort? Ainsi se consume l'étoupe à peine allumée, que l'on a coutume de montrer aux Papes à leur couronnement, en leur répétant trois fois: *ainsi passe la gloire du monde* (*a*).

Mais ces réflexions, quoiqu'utiles, ne

(*a*) *Sic transit gloria mundi.*

ſont point aujourd'hui le ſujet de mon Diſcours. Vous exigez de moi, MESSEIGNEURS, que je vous faſſe le fidèle portrait, qui doit éterniſer la mémoire du Père des vrais Croyans. Il n'appartient qu'aux plus habiles Peintres de finir des tableaux du premier ordre; & ceux qui ne ſont que médiocrement verſés dans cet art, au lieu d'atteindre au but, font connoître qu'ils ont entrepris un travail au-deſſus de leurs forces. Comment donc oſerois-je employer mes foibles couleurs à une peinture auſſi ſublime, ſi je ne ſavois que l'obéiſſance excuſe ce qui paroît être trop hardi? Si je m'oublie, en acceptant cette entrepriſe épineuſe, ce n'eſt, MESSEIGNEURS, que pour m'acquitter du devoir que vous m'impoſez, eſpérant que vous n'aurez pas moins d'indulgence pour moi, que vous

n'avez trouvé de difficulté à m'honorer d'une si noble fonction.

Une chose que je regrette principalement, c'est de ne pas connoître autant que je le desirerois, tous les traits éclatans qui caractérisent essentiellement la vie de CLÉMENT XIV. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre; je sais ce qu'en disent toutes les personnes bien intentionnées : cet Eloge de l'Ecriture peut être appliqué à Sa Sainteté : (a) *il a fait dans sa vie des choses rares, & il a opéré des merveilles à sa mort.* Je sais en général quelle fut sa religion dans le cours de sa vie, sa prudence & sa fermeté désintéressées dans son règne, sa patience héroïque & vraiment chrétienne à sa mort. Je sais qu'il a cherché à sou-

(a) *Ecclesiastici*, cap. 48.

tenir de toutes ses forces l'intérêt de la Religion, & qu'il en a rempli tous les devoirs avec ferveur; qu'il a été grand dans ce qu'il a fait pour le bien de l'Etat, pour l'aggrandissement de l'Eglise & pour sa. propre sanctification. Il a été grand, soit qu'on le considère dans son Cloître, sur le Trône, & au lit de la mort: il a eu un cœur dont la fermeté a surpris l'Univers, dont la justice s'est fait reconnoître de ceux mêmes qu'il frappoit, dont la piété a paru dans tout son éclat au moment terrible du trépas: je sais enfin qu'il a donné à l'amour du prochain ce qu'il devoit; à la gloire, autant qu'il convenoit; à la piété, tout ce qu'il pouvoit; de sorte que son humilité & son affabilité lui ont mérité l'amour, sa gloire, l'admiration; & sa piété, la vénération: en un mot, l'Eternel

nous avoit donné CLÉMENT XIV, afin de nous faire connoître le prix d'un tel don : il nous l'a repris, pour nous faire ſentir la grandeur de notre perte. Mais que dans l'un & dans l'autre évènement, le nom du Seigneur ſoit béni à jamais.

Je le répète, je ſais les traits qui le caractériſent, & voici ma concluſion & en même-temps l'exorde de mon Diſcours.

CLÉMENT XIV eſt un des plus illuſtres Chefs de l'Egliſe, & qui mérite, avec le plus de juſtice, une réputation immortelle. Je vais démontrer que la triple Couronne lui convenoit parfaitement, & ſans la moindre contradiction. Voici, MESSEIGNEURS, ma diviſion : la Tiare convenoit parfaitement à CLÉMENT XIV ; & elle lui convenoit ſans la moindre contradiction.

1°. Elle lui convenoit parfaitement; c'est ce que j'exposerai dans la première Partie, en vous faisant voir ses grandes qualités.

2°. Elle lui convenoit sans la moindre contradiction; & c'est ce que je démontrerai dans mon second point, en répondant succinctement à toutes les objections que la critique a imaginées pour obscurcir sa gloire.

Hypocrisie, crainte, vaines considérations, non vous ne mettrez pas une seule syllabe sur mes lèvres consacrées à la vérité : écartons loin de son tribunal tout ce qui pourroit l'altérer.

Et vous, préjugés politiques, qui ne pouvez accorder l'éloge que je vais prononcer avec mon état actuel, suspendez votre étonnement jusqu'à la fin de mon Discours. J'ose le dire avec confiance,

vous serez confondus, & vous serez contraints de garder un silence éternel.

Seigneur, notre Dieu, Souverain des Souverains, vous seul qui possédez & qui donnez l'immortalité & l'immutabilité, Chef invisible de notre Eglise, que vous avez bâtie sur le roc, & que vous n'abandonnerez jamais : prêtez à mes paroles une expression plus énergique, quand je parle de celui qui tient la place de votre Fils sur la terre; qu'on voie ici, non-seulement la vertu dépeinte, mais encore qu'on la chérisse; & qu'ensuite l'ancienne simplicité de la foi & des mœurs de nos Pères revive en nous, & qu'elle excite de nouveau dans nos cœurs le respect dû au Chef visible de l'Eglise!





PREMIÈRE PARTIE.

UN Prince, & le plus grand d'Israël, est mort aujourd'hui ; c'est-à-dire, le plus sage Pasteur, le plus tendre Père de la Chrétienté, & le Prince le plus pacifique. C'est par ces trois qualités que je vais prouver que la triple Couronne convenoit parfaitement à CLÉMENT XIV.

1°. Comme à un Sage, & en même-temps à l'humble Chef de l'Eglise.

2°. Comme au Père de la Chrétienté plein de douceur & de fermeté.

3°. Comme au Prince le plus pacifique & le plus pieux.

La dignité qu'a rempli CLÉMENT XIV, est de toutes les dignités de

l'Eglife la plus fublime & la plus importante : Il étoit Evêque de Rome, conféquemment l'héritier légitime & le fucceffeur de Saint Pierre, le Chef des Chrétiens, & le premier Pafteur de tous les Fidèles.

Quiconque lira l'Ecriture Sainte avec un efprit non préoccupé, y reconnoîtra clairement que Jefus-Chrift avoit donné à Saint Pierre une préférence marquée fur les autres Apôtres. *Tu es Pierre*, (ou, pour m'exprimer felon le langage dont fe fervoit autrefois le Seigneur), *Tu es une pierre, & fur cette pierre je bâtirai mon Eglife* (1).

La Confeffion de Foi la plus formelle que Pierre, un inftant auparavant, avoit faite de la Divinité du Sauveur, devoit

(1) *Matth.* 16. 18.

lui mériter le suffrage de Jesus-Christ & une récompense proportionnée : ce qui ne feroit point arrivé, si Jesus ne lui avoit pas donné une préférence sur les autres Apôtres. Je bâtirai *mon Eglise sur cette Pierre* ; que signifient ces expressions, sinon que, de même que le fondement d'une maison en est la principale partie, & sert à l'affermissement de toutes les autres : ainsi Pierre étoit destiné à maintenir le bon ordre dans l'Eglise, & à en consolider toutes les parties. *Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : ce que tu lieras sur la terre, sera aussi lié dans le Ciel ; & ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans le Ciel* (*a*).

Que signifient les clefs qu'on promet

(*a*) *Matth.* 16. 19.

nommément à lui seul ? Ne sont-elles pas la marque de la puissance suprême ? Ne les présente-t-on pas aux Gouverneurs des Villes, pour montrer aux Citoyens le droit qu'ils ont de leur commander ?

Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-là ? .... (savoir, les autres Apôtres). *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (*a*). Pourquoi Jesus-Christ veut-il ici avoir une assurance verbale, qu'il est plus aimé de Pierre que des autres Apôtres, s'il ne veut pas lui donner un plus grand pouvoir, une plus grande autorité sur le troupeau chrétien ? Pourquoi distingue-t-il les agneaux des brebis, si ce n'est pour nous faire entendre, que ce n'est pas seulement des Croyans

(*a*) *Joan.* 21. 17.

en général dont il eſt éminemment le Chef ſupérieur, mais auſſi des Evêques & des Inſtituteurs qui ſont obligés de donner aux autres une éducation chrétienne, & de leur procurer une nourriture ſpirituelle?

Depuis ce temps-là, Pierre s'eſt toujours comporté comme le doit faire le Chef d'une Société viſible. Il fut le premier, après l'Aſcenſion du Seigneur, qui propoſa d'élire un nouvel Apôtre dans l'aſſemblée de tous les Diſciples; le premier qui annonça, au temps de la Pentecôte, Jeſus crucifié, & qui convertit trois mille perſonnes en ce jour; le premier qui reconnut, par la révélation divine, qu'on doit recevoir les Gentils dans le ſein de l'Egliſe; le premier qui décida, au Concile de Jéruſalem, que les Chrétiens ne de-

voient pas être assujettis à la circoncision.

Nous lisons aussi que, lorsque les Evangélistes font mention des Apôtres, ils nomment Pierre préférablement aux autres, & se servent souvent de cette façon de parler: *Pierre & ceux qui étoient avec lui : Pierre & les autres Apôtres.* Cependant il n'étoit pas le premier, ni par son âge, ni par sa vocation apostolique. Il faut donc que sa dignité suprême ait engagé les Evangélistes à le nommer toujours le premier, & à le distinguer des autres, comme leur Chef.

Jugez, par tout ce qui vient d'être dit, MESSEIGNEURS, quelle étoit la grandeur & la place qu'occupoit CLÉMENT XIV. Le pouvoir qui fut donné à Saint Pierre s'étend sur tous ceux qui

lui ſuccèdent légitimement ſur le Siége de Rome, ce Siége que lui-même a érigé, ſuivant le témoignage unanime des Peres de l'Egliſe, & de tous les anciens Hiſtoriens, & qu'il a conſervé juſqu'à ſa mort. Jeſus-Chriſt ne voulut jamais laiſſer ſon Egliſe ſans une pierre, ſur laquelle elle pût être inébranlablement poſée, ni ſes agneaux, ni ſes brebis, ſans un chef, ſur la vigilance duquel elles puſſent ſe repoſer.

Ne voyez-vous pas combien il importe à l'Egliſe d'avoir un tel Chef, qui maintienne l'union entre les membres, l'uniformité dans le culte divin; qui arrête les progrès des nouvelles Sectes, & qui travaille à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt?

Suppoſons que tous les Evêques aient un pouvoir parfaitement égal, & qu'ils

ſoient indépendans les uns des autres; s'ils ceſſent d'être unis, qui oſera travailler à leur réunion, & qui pourra ſe flatter d'y réuſſir ? Si l'erreur ſe répand, comme un poiſon lent, & qu'elle gagne les parties voiſines, comme la gangrène; où trouvera-t-on un remède plus prompt, plus efficace, que dans les décrets du Chef de l'Egliſe ? N'eſt-on pas déja parvenu à étouffer, par ce moyen, pluſieurs héréſies dans leur origine, ou du moins n'en a-t-on pas arrêté les progrès ? A qui la plupart des peuples ſont-ils redevables de leur converſion, ſi ce n'eſt aux ſoins infatigables des Papes, qui leur ont, de tout temps, envoyé dans les pays les plus éloignés, des Miſſionnaires Apoſtoliques, dont le zèle a toujours été ſoutenu par des ſecours ſpirituels & temporels ?

Mais ne nous arrêtons pas à la grandeur de la dignité dont CLÉMENT XIV a été revêtu : mon point capital tend à vous montrer comment la divine Providence a daigné le conduire par degrés à celle de Souverain Pontife ; & comment, par la vie la plus exemplaire, CLÉMENT est parvenu à devenir un Pape plein de sagesse & d'humilité. Considérez les qualités dont le Souverain Pasteur l'a si richement pourvu, & en même-temps l'usage continuel qu'il en a fait. Toute sa vie n'a été, d'un côté, qu'un enchaînement d'évènemens rares, & de l'autre, une longue suite d'efforts à perfectionner ses bonnes qualités.

Arcangelo di Vado, petite Ville de l'Etat Ecclésiastique, au Diocèse de Rimini, est le lieu où FRANÇOIS-LAURENT GANGANELLI reçut le jour, le 30 d'Oc-

tobre 1705; & ce lieu, peu connu jusqu'alors, occupera à l'avenir une place distinguée dans l'Histoire, par la naissance d'un si grand Homme. Son père étoit un Médecin; & le fils devoit prendre le même état: Mais, ô Providence, qui le destiniez à guérir les plaies profondes de l'Eglise, que vos desseins étoient différens!

Son père eut un procès qui absorba toute sa fortune: le chagrin qu'il en conçut le conduisit au tombeau, & il laissa son fils, encore enfant, sans appui.

Le jeune GANGANELLI montroit pour les sciences une disposition & un penchant extraordinaires. Cette inclination, jointe à ses qualités naturelles, flatta beaucoup un parent très-proche du côté de sa mère, qui aimoit & cul-

tivoit les Lettres. Il se chargea de ce tendre Orphelin, lui donnant une éducation conforme aux hautes espérances qu'il avoit fait concevoir de lui, & le mettant entre les mains d'un habile Précepteur.

Ce fut alors que parurent les plus heureuses dispositions pour les sciences, que la grace avoit donné à ce jeune homme, destiné à de si grandes choses; & l'application continuelle qui lui fit faire les progrès les plus rapides, dès les premieres années de ses études. Semblable à Daniel, il remporta le prix sur plusieurs personnes d'un âge mûr; des succès si surprenans le portèrent à ce qu'il y a de plus sublime, & lui méritèrent le plus tendre attachement de son bienfaiteur. Mais quel fut son malheur lorsque son généreux Protecteur mourut subitement,

ſans avoir eu le temps de faire aucune diſpoſition en ſa faveur ! Ce cruel revers le mit de nouveau dans l'impuiſſance de continuer ſes études, & l'expoſa au danger d'être arrêté au milieu de ſa carrière.

La Providence en a autrement décidé. On raconte, par haſard, au Comte Barnaldi, originaire du Milanois, la ſituation cruelle du jeune GANGANELLI : ce Seigneur le prend d'abord ſous ſa protection, & n'épargne rien pour achever ſon éducation juſqu'au temps où il devoit ſonger à un établiſſement : malgré la grande vivacité de ſon caractère, il prit le parti du Cloître.

Le Comte veut s'y oppoſer, mais il fut forcé d'y conſentir ; & GANGANELLI fut reçu à Urbino dans le ſaint Ordre des Frères Mineurs.

Ce fut dans cet Ordre respectable, qui a l'honneur d'avoir donné sept Souverains Pontifes à l'Eglise, qu'il acheva de devenir un des plus savans Hommes de son temps. Les Langues, la Théologie, la connoissance de la Sainte-Ecriture, l'Histoire Ecclésiastique & Profane, le Droit Canon, tout fut l'objet de son application, au point que ses Supérieurs le nommoient l'ornement de l'Ordre, & faisoient par-tout son éloge. Le bruit de son érudition parvint jusqu'aux oreilles de Benoît XIV, qui examina son savoir; & ce grand connoisseur, ce protecteur des Sciences, le nomma Consulteur du Saint-Office; où il eut occasion d'étudier à fonds les affaires intérieures de la Cour de Rome.

Sa sagesse singulière reçut encore un nouveau lustre dans cet emploi, & il

acquit tant de réputation durant le grand nombre d'années qu'il l'exerça, qu'il mérita de Clément XIII, en 1759, le chapeau de Cardinal. Décoré de la pourpre, combien ne fit-il pas admirer ses vues profondes, dans les plus importantes délibérations! Toujours le Saint-Père eut la plus haute estime pour LAURENT GANGANELLI, que l'on regardoit comme l'Oracle de Rome. L'éclat de sa sagesse ne brilla-t-il pas jusques dans quelques-unes des plus illustres Cours de l'Europe, qui entretenoient avec lui une correspondance réglée? Enfin il fut proclamé Souverain Pontife, par le suffrage unanime de tout le Conclave.

En racontant, avec la simplicité historique, les circonstances d'une si belle vie, jusqu'à son élévation à la plus haute

dignité, ou pour mieux dire, en considérant la merveilleuse conduite de l'éternelle Providence, n'avons-nous pas d'abord pensé, MESSEIGNEURS, aux voies miraculeuses par lesquelles le Dieu tout-puissant a conduit Joseph, Moïse, David, Daniel jusqu'à la plus grande gloire? N'avons-nous pas vu comment la main de Dieu, d'un côté, & sa propre vertu de l'autre l'avoient formé pour être un Chef, à qui la couronne de Pasteur des Pasteurs devoit si bien convenir un jour? Lui, à qui ni l'éclat de ses ayeux, ni le secours des richesses ne pouvoient faire espérer de parvenir jamais au Siége éminent de Saint Pierre: Lui, qui étoit le seul Religieux dans le Collége des Cardinaux, dans un temps où tout le monde murmuroit contre la multitude inutile des Cénobites; com-

ment a-t-il pu s'ouvrir le chemin à ce ſuprême honneur, ſi ce n'eſt par ſa ſcience, par ſa vertu & par une ſageſſe extraordinaire ? Auſſi a-t-il voulu enrichir la Bibliothèque du Vatican de Livres, de Médailles & de raretés précieuſes, qui atteſteront à jamais l'univerſalité de ſes connoiſſances, & la beauté de ſon génie.

Et que ne dirai-je pas ici de ſa ſcience, MESSEIGNEURS, cette ſcience toujours marquée au coin de la plus profonde humilité ! Loin de nous, mais ſur-tout du ſouverain Paſteur des ames, toute ſcience qui enfle ! La ſcience ne doit qu'édifier, & ce fut ſans contredit celle de notre bienheureux Pontife ; car l'éclat inattendu de la ſuprême dignité n'eût ébloui des yeux accoutumés dans le premier âge à la médiocrité & à

l'obſcurité. Mais quelle fut d'abord ſa réponſe, lorſque le Cardinal Doyen Cavalchini, lui demanda, ſuivant l'uſage, s'il vouloit accepter la dignité Papale? *Il ne faut*, répondit-il, *ni la déſirer, ni la refuſer*. Ne voit-on pas dans cette réponſe qu'il auroit autant aimé porter les clefs du Monaſtère des Douze-Apôtres, que celles du Ciel ? Ne remarque-t-on pas la même humilité, lorſqu'après ſon élection on lui demanda s'il vouloit qu'on fît part de ſon élevation à ſa famille, par un Courrier exprès ? *Je n'ai, dit-il, d'autre Famille que les pauvres, & ceux-là apprennent les nouvelles ſans courriers.*

On ſait qu'après ſon élection, comme il prenoit, ſelon l'uſage, ſolemnellement poſſeſſion de la ville de Rome, il tomba de ſon cheval que les accla-

mations du peuple avoient effrayé ; que le pavé étant couvert de ſable, il ne ſe fit aucun mal, & qu'alors il dit : *En montant au Capitole j'ai paru comme Saint Pierre, plût à Dieu qu'ayant été renverſé, je devinſſe comme Saint Paul!* Si cette humilité n'avoit pas été de tout temps dans ſon cœur, au lieu de parler ainſi ſur ſa chûte, ne ſe feroit-il pas abandonné à l'impatience & aux murmures ? Et quelle humilité lui fit, en dernier lieu, conſerver *in petto* les onze Cardinaux qui devoient être nommés, pour ne pas illuſtrer ſa mémoire par le nombre de ce qu'on appelle ſes créatures ?

Nous voyons donc dans CLÉMENT XIV, un ſage, & en même-temps, l'humble Evêque des Evêques. Ne remarquons-nous pas encore en lui un Père

de la Chrétienté, indulgent, mais toujours inébranlable?

Tous les Catholiques ſe ſont toujours accordés, ſur ce que le nom de Père de la Chrétienté, & une certaine autorité ſur tous les Chrétiens, appartenoient au Pape. Mais juſqu'à quel point doit s'étendre cette autorité? C'eſt une queſtion ſur laquelle les ſentimens ont été ſouvent partagés, & que des opinions très-différentes ont combattue, non ſans entraîner après elles des ſuites funeſtes.

Il eſt certain que la puiſſance du Pape eſt une puiſſance purement ſpirituelle, & qui ne doit s'étendre que ſur le ſalut des ames: conſéquemment il faut pour faire valoir cette puiſſance, n'employer des moyens que ſpirituels, & qu'ainſi le Saint-Père ne doit pas ſe mêler des affaires mondaines & temporelles qui

concernent les Têtes couronnées, ni mettre en œuvre des moyens contraires à l'Evangile, comme de dépoſer des Rois, de diſpenſer les Sujets de leur obéiſſance, & de diſpoſer des Etats. Permettez-moi de tirer le rideau ſur les évènemens des temps paſſés, d'où l'on pourroit conclure que les Rois & les Empereurs n'ont pas aſſez reſpecté le pouvoir ſpirituel du Pape; & que les Papes ne ſe ſont pas toujours tenus, comme ils le devoient, dans les bornes d'un tel pouvoir.

Au reſte, je ne parle ici que du Pape CLÉMENT XIV, duquel aucune Tête couronnée n'a jamais eu à ſe plaindre: vous verrez qu'il n'a employé la puiſſance qui lui appartenoit inconteſtablement que comme un Père qui aime ſes enfans, qui cherche leur avantage de tout

ſon cœur, & qui, par cette raiſon, eſt à la fois indulgent & ferme. *Indulgent*, auſſi ſouvent qu'il croit pouvoir arrêter les progrès du mal en cédant, ou du moins rendre la plaie moins dangereuſe. *Ferme*, quand il voit que ſa fermeté peut triompher des obſtacles & lui faire atteindre le but qu'il ſe propoſe. L'état de notre ſiècle exigeoit, ſans doute, de ſemblables qualités du Père commun des Fidèles.

Ah! le moment eſt venu, la première prédiction eſt accomplie (*a*). *Il ſera un temps, ou ils ne pourront ſouffrir la ſaine Doctrine, ils ſe choiſiront des maîtres, ſelon leurs deſirs, & qui flatteront leurs oreilles : ils auront recours à de vaines fables.* Mais quoi! n'exagérai-je point

---

(*a*) *Tim.* 4. *Erit enim tempus*, &c.

ici, en appliquant à notre ſiècle cette prédiction ? Plût à Dieu que ce ne fût qu'une peinture outrée ! Les livres impies qu'on voit éclorre ſans ceſſe, l'avidité avec laquelle on les lit, la trop grande répugnance à étudier la Religion dans ſa ſource, la tiédeur dans la piété, l'uſage des Saints Myſtères tourné en ridicule, le mépris qu'on a pour les Prêtres, les Loix de l'Egliſe violées, la révélation que l'on veut révoquer en doute, la liberté que l'on prend tous les jours dans les cercles contre les choſes qui méritent le plus notre vénération, l'éducation extrêmement négligée ; enfin l'indifférence criminelle, avec laquelle on écoute les diſcours des prétendus Eſprits forts : tout cela, dis-je, ne montre-t-il pas clairement la profondeur des bleſſures de notre temps, & la juſtice de ma plainte ?

Qu'on ajoute à ces traits, qu'on voit régner presque de toutes parts, une indolence pour la cause de Dieu, & souvent même, ce tyran caché sous le masque de l'humanité, le fameux Tolérantisme, qui désapprouve jusqu'au plus juste zèle, & cherche à étouffer les larmes dans les yeux de la vérité souffrante.

On commence à demander en plusieurs endroits, (puissent l'entendre les dix-sept siècles qui se sont écoulés depuis la naissance du Christianisme! puisse ma voix parvenir dans le Ciel jusqu'à ce Dieu lui-même, qui est venu sur la terre dans un corps passible pour enseigner la Religion révélée, la seule qui lui soit agréable!) on commence, dis-je, à publier assez hautement qu'il importe peu de quelle Religion on soit, & de

quelle manière l'on honore Dieu, pourvu qu'on l'honore, & qu'on paroiſſe avoir de la probité.

O hommes du ſiècle préſent, vous tirez vanité de vos lumières ! le titre de ſiècle éclairé ajoute à votre orgueil ; vous vous vantez d'avoir banni la ſuperſtition, le fanatiſme, les préjugés, l'hypocriſie ; & vous attaquez en même-temps la Religion, l'honneur, les bons principes, toutes les vertus. O Ciel ! quels funeſtes temps pour le Père commun de la Chrétienté ! quelle horrible tempête agite la barque de Saint-Pierre !

L'époque où CLÉMENT XIV monta ſur le Trône Papal ne pouvoit être plus critique, à raiſon des grandes méſintelligences qui régnoient entre le S. Siége & quelques-unes des principales Puiſſances de l'Europe.

Pour rétablir le calme dans une position si périlleuse, l'Eglise avoit besoin d'un Chef qui eût du courage & de la prudence : ces qualités se trouvoient réunies dans la personne du Cardinal GANGANELLI, que la Providence destinoit à monter sur la Chaire de S. Pierre.

Nous allons donner quelques preuves de sa fermeté.

D'abord il se hâta d'arrêter, en faveur de S. A. R. le Duc de Parme, tous les effets du Bref que Clément XIII avoit publié : Pour montrer combien il s'efforçoit de plaire aux Puissances Séculières ; il ne fit plus lire la fameuse Bulle *In cœna Domini*, qui révoltoit tous les Etats. On faisoit dans plusieurs Royaumes différentes dispositions relatives aux affaires de l'Eglise, la réforme des Monastères & autres choses semblables : cependant

il garda ſur tous ces objets un ſilence qu'un zèle moins prudent n'eût pas obſervé. Combien de Lettres obligeantes n'écrivit-il pas à pluſieurs Cours? Comment ne s'offrit-il pas à leur accorder ce que la Foi & la Religion pourroient permettre uniquement pour maintenir la concorde?

L'affabilité avec laquelle ce Père de l'Eglise accueilloit les Etrangers, même d'une autre Communion, eſt connue de tout le monde; & n'en avons-nous pas des preuves évidentes à l'égard de pluſieurs Anglois de la première qualité? Ils écrivirent à l'Abbé Grant, Ecoſſois, pour l'engager de ſupplier Sa Sainteté de permettre à un Sculpteur Anglois de prendre un modèle de ſon Portrait, afin de le faire enſuite exécuter en marbre, en l'aſſurant qu'il y auroit peu d'Anglois

de distinction qui ne se fissent honneur de l'avoir dans leurs maisons. Ce fut pour gagner l'affection de cette illustre Nation, que CLÉMENT ne voulut pas donner au Prétendant le titre de Roi. Ce fut encore par le même motif qu'il engagea un Cardinal, d'une prudence consommée, à entamer une négociation avec les plus savans d'entre les Protestans, afin d'essayer de les réunir à l'Eglise Catholique, comme ils l'avoient été anciennement? Quel autre intérêt le sollicita à recommander, d'une manière si pathétique, à tous les Evêques de Pologne, la tranquillité de la République, & l'amour de leur Roi?

Quel fut le fruit de cette sage indulgence? Il n'en résulta rien moins que la réconciliation du Trône avec l'Autel, le calme rétabli dans l'Eglise, & la ref-

titution du Comtat d'Avignon & du Duché de Bénévent au S. Siége.

Autant son zèle a été indulgent, autant il a été ferme. Rappellez-vous seulement, MESSEIGNEURS, avec quelle constance il a refusé à tous les Princes Etrangers l'éligibilité à l'Evêché de Liége. Quelque temps après l'Archevêché de Salzbourg vint à vacquer, on veut procéder à une nouvelle Election : les Evêques de Grut & de Seccau ne peuvent, en qualité d'Evêques, qu'être postulans : la Cour Impériale & Royale fait tous ses efforts pour obtenir du Pape un Bref d'éligibilité pour eux. Quel parti prendra le Saint-Père dans ces conjonctures, après avoir refusé un pareil Bref aux Princes qui prétendoient à l'Evêché de Liége ? Il prend celui de le refuser, & de déclarer en même-temps,

par un Décret, que les quatre Evêques Suffragans de Salzbourg, & tous les Chanoines, feroient éligibles. Qui ne voit pas ici la prudence & la fermeté avec laquelle CLÉMENT agiffoit dans cette affaire ? Qui n'admireroit pas auffi la fermeté avec laquelle il dit : *Que pendant fon règne il feroit peu de nouvelles loix, mais qu'il feroit d'autant plus rigide à faire obferver les anciennes.* C'eft de-là que plufieurs perfonnes ont cru voir en lui un fecond Sixte V. En effet, le cours de fa vie n'a-t-il pas une reffemblance parfaite avec celui de ce Pape, puifque le Ciel a accordé à CLÉMENT XIV pareil nombre d'années fur la terre, & qu'il a régné autant de temps que l'immortel Sixte-Quint ?

Mais, comment Dieu a-t-il couronné cette fageffe & cette fermeté ? Le voici,

MESSEIGNEURS, par l'honneur que l'Etre ſuprême a voulu qu'il eût de contribuer à faire que les Tranſilvains abjuraſſent l'Arianiſme, les Ancyraniens de la Galatie l'Eutichianiſme, le Primat de Perſe le Neſtorianiſme, & fuſſent reçus dans le ſein de l'Egliſe; & que Simon, Patriarche de l'ancienne Aſſyrie, après avoir pareillement quitté Neſtorius, fût déſigné pour la Pourpre, à la grande ſatisfaction du Monde Catholique *. Je conclus donc que la ſeconde Couronne convenoit parfaitement à CLÉMENT XIV, ſavoir la Couronne du Père de la Chrétienté.

Il reſte maintenant la troiſième Couronne, comme étant une marque de la

* CLÉMENT ſe propoſoit réellement de le faire, mais ſa mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet.

puiſſance temporelle, que le Pape exerce en qualité de Souverain dans ſes Etats. Mais ne convenoit-elle pas auſſi à CLÉMENT ? Je réponds affirmativement. D'après l'étymologie de ſon nom, CLÉMENT étoit un Prince auſſi doux qu'aimable.

Sa première occupation, pour ne point obérer ſes ſujets, fut de borner les dépenſes ſuperflues : il commença par lui-même. La dépenſe de table, qui ſe montoit chaque jour à quatorze ſcudis, il la réduiſit à autant de paolis. Le Frère Lai qui le ſervoit devoit toucher cent ſcudis par mois ; il fut réduit à cinquante d'après l'état de la Cour. Le même Frère étoit chargé du ſoin de ſa table & des autres dépenſes. On voit par-là combien elle étoit peu ſomptueuſe. Il verſa dans la caiſſe commune quarante mille écus

dont jouissoient ses prédécesseurs, & qui provenoient des Bénéfices vacans. En un mot, il montra par-tout qu'il aimoit l'économie. Il eut toujours le plus grand soin de régler la Chambre Apostolique à l'avantage de ses Provinces. Cela ne s'appelle-t-il pas se priver soi-même de ce qui pouvoit le plus flatter, pour soulager son peuple ? Et ne sont-ce pas là les marques du meilleur, du plus tendre cœur ?

Le plus grand soin de ce Pape fut de remédier à la cherté & à la disette du pain. Il s'occupa à en diminuer le prix ; il abolit entiérement le droit de cinq & de dix pour cent sur la farine, afin de faciliter la circulation du bled & de l'agriculture. Il fit donner aux pauvres de la campagne, par le Tribunal de l'Annonne, vingt mille mesures de bled,

de plus que de coutume, afin de leur ôter tout prétexte de négliger la campagne ; & il ordonna ensuite qu'il y eût toujours cent mille mesures dans des magasins publics. Lorsqu'il se retiroit à Castel-Gandolfe pendant un mois, pour se reposer de tant de pénibles travaux, quel étoit l'objet de ses amusemens ? Nul autre que de délibérer avec les personnes les plus expérimentées sur les moyens d'améliorer la culture des terres ; pour ce sujet, il fit acheter dans les environs dix-sept mille mesures de bled, afin d'encourager les habitans à travailler, en raison du débit de leurs denrées. En un mot, il étoit le Génie tutélaire de ses Etats, qui connoît les droits de l'humanité, qui veut faire les délices de ses Sujets, qui laisse à chaque pas des traces de sa bienfaisance, & qui s'empresse de

ſecourir toute perſonne malheureuſe, auſſi-tôt qu'il connoît ſa ſituation. Et quelle attention Sa Sainteté n'avoit-elle pas d'encourager les Fabriques & les Manufactures ? Comment ſes bras n'étoient-ils pas ouverts à tous les Savans ? Il étoit convaincu que l'ignorance conduit, pour ainſi dire, le crime par la main, & que le crime entraîne la ruine du bien public : c'eſt pourquoi voulant conſerver les antiquités précieuſes, il fit bâtir un ſuperbe Cabinet de curioſités, qu'on appelle de ſon nom, *Muſæum Clementinum*.

Tant de traits, je l'avoue, ne ſont, chacun en particulier, que des traits ordinaires; mais quand on les raſſemble, il en réſulte le portrait accompli du Prince le plus excellent & le plus aimable. CLÉMENT XIV vivra toujours dans la

mémoire des Sages, dans le cœur des Pauvres & dans les annales de l'Eglise. Je le répète, CLÉMENT est un des plus illustres Chefs de l'Eglise, dont le nom mérite le plus d'être conservé à la postérité. La triple Couronne lui convient parfaitement; il étoit un Sage, & en même-temps l'humble Evêque des Evêques; un Père à la fois indulgent & ferme; un Prince également pacifique & digne de l'amour de tout le monde; il avoit certainement toutes ces qualités, & (quoiqu'en dise la jalousie) il les possédoit toutes éminemment & sans la moindre contradiction.





SECONDE PARTIE.

POUR ne point déguiser la vérité, je dois convenir qu'on peut appliquer à CLÉMENT XIV, Vicaire de Jesus-Christ sur la terre, ce que Saint Jean a écrit de Jesus-Christ lui-même, Fils de Dieu : (*a*) *On murmuroit beaucoup contre lui parmi le Peuple; car quelques-uns disoient, il est bon, mais d'autres disoient, non, il n'est pas bon, mais il séduit les Peuples.* Tels étoient les discours qu'on tenoit sur son compte. Mais, je le proteste à la face du Très-Haut, chaque fois que j'entendois blasphémer contre ce Chef de l'Eglise, un frisson de glace pénétroit

(*a*) *Murmur multum erat, &c.*

mes

mes veines ; car je ſavois que la Loi ancienne puniſſoit de mort quiconque oſoit outrager le Grand-Prêtre, quand même il n'auroit pas été irréprochable ; je ſavois la ſage déciſion de Charlemagne (*a*) : *Honorons le Saint-Siége Apoſtolique, quand même il nous impoſeroit un joug pénible* ; mais puiſque le zèle ignorant exige une réponſe préciſe ; je vais répondre, ſans héſiter, à chaque objection.

Cruelle extrémité ! je ſuis donc forcé de parler contre ce qui peut ſervir à conſoler & à flatter ; il faut que je reſſerre en des plus étroites bornes l'amour & l'eſtime, dont tant de perſonnes honoroient autrefois notre Société, pour ſau-

(*a*) *Honoremus Sanctam Apoſtolicam Sedem, &c.* Joan. VII, ℣. 12 Apud. Beron. Ad. A. C. 801.

ver l'honneur & la gloire de notre Père commun. Ah ! plût à Dieu que notre Compagnie n'eût jamais donné lieu au monde, de parler contre le premier Pasteur !

Hélas! qu'avance-t-on contre CLÉMENT XIV ? Vous allez l'entendre, MESSEIGNEURS, *CLÉMENT fut toujours ennemi de la Société, & c'est par un motif de haîne* (a) *qu'il s'est déterminé à la détruire.* O vous, qui parlez ainsi, il faut que vous soyez mieux informés que nous à qui sa main vient de donner le dernier coup. Vous ne savez peut-être pas que la première année de son règne, le 22 Juillet 1769, il fit expédier un Bref, au sujet des Missions, & même à toute l'Eglise, dans lequel il lui plut d'insérer pour

(a) Voyez sa Vie, *page* 381.

nous ces mots peu mérités : *Nous les partageons volontiers (les trésors des biens célestes) avec ceux qui, par leur amour envers Dieu & le prochain, travaillent le plus ardemment au salut des ames, parmi lesquels nous comprenons les Religieux de la Société de Jesus.* Plus loin, dans le même Bref, il dit : *qu'il desire de maintenir & de propager les Missions.* Je le demande, est-ce là le langage d'un ennemi ? N'est-ce pas plutôt la voix d'un Père tendre ? C'est encore un Père qui parle dans le Bref de notre destruction. Après avoir dit qu'il ne doit pas seulement planter dans la vigne du Seigneur, mais élaguer ; il continue en ces termes : *On ne doit rien négliger de ce qui peut servir à sa conservation (de la vigne) ; comme au contraire, ce qui lui est nui-*

ſible, ne doit pas être épargné, quelqu'agréable qu'il nous ſoit. Quelle bonté quelle tendreſſe dans cette expreſſion! Il eſt encore plus tendre dans celle-ci, lorſqu'il offre ſes bras ouverts aux Membres diſperſés de notre Société, & qu'il dit: *Je les embraſſe tous dans le Seigneur;* & lorſque d'un autre côté il nous recommande avec une bonté ſi paternelle, aux ſoins & à la généroſité des Puiſſances. Nous jouiſſons en effet de cet amour & de cette libéralité de la part de nos auguſtes Souverains : qu'ils me permettent de leur faire ici les remerciemens les plus ſincères, au nom de tous mes très-chers Confrères, à la face de toute la Ville, du Canton, & s'il étoit en mon pouvoir, à la face de l'Univers. Nous avons perdu une bonne Mère (la Société) mais nous

avons retrouvé en vous, MESSEIGNEURS, les meilleurs Pères. De plus, combien de moyens le Saint-Père n'a-t-il pas employé, durant cinq ans, pour éviter d'en venir à cette extrémité ? Non, ce ne fut pas la haîne, mais son zèle pour la tranquillité de l'Eglise qui arma son bras paternel de la foudre dont il nous a frappés, & lorsque la triste nécessité eut mis le glaive entre ses mains, ce fut un cœur tendre qui conduisit sa main. Au milieu des nuages épais qui menaçoient de fondre sur nous, ne vous semble-t-il pas, MESSEIGNEURS, entendre une voix du Ciel qui vient frapper les oreilles de CLÉMENT XIV, comme celle que l'Ange fit entendre à Abraham : *Sacrifie, offre celui que tu chéris, ton fils, ton Isaac.*

En effet, ne diroit-on pas que Rome

ſavoit que cette entrepriſe importante avoit été celle que le Saint-Père avoit faite avec le plus de peine pendant ſon règne ? Car pourquoi Rome, dans ce ſuperbe catafalque qu'on avoit érigé dans l'Egliſe de Saint Pierre du Vatican, & où toutes ſes grandes actions ſont ſi bien décrites ; pourquoi, dis-je, Rome ne voulut-elle pas alors faire mention d'un ſeul mot de la ſuppreſſion de la Société ? N'étoit-ce pas par une crainte reſpectueuſe de troubler en quelque ſorte ſes cendres vénérables ?

Mais on continue à dire que CLÉMENT *a aboli la Société ſans lui avoir permis de répondre aux accuſations, ſans l'avoir convaincue juridiquement de crimes capitaux.* Mes amis ! pourquoi donc préſuppoſez-vous ici la thèſe injuſte, ſavoir :

Qu'il est nécessaire qu'il existe des crimes capitaux pour pouvoir anéantir un Ordre? Une infinité d'autres motifs ne peuvent-ils pas y donner lieu? Sa Sainteté dit: qu'elle renferme dans son cœur les principales causes de cette suppression, comme dans le sanctuaire du secret. Supposé que ce motif capital eût été la tranquillité de l'Eglise: à quoi bon le Saint-Pere nous auroit-il permis de nous défendre, & quel bien en seroit-il résulté? Nous ne sommes, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'au plus bas étage de l'Eglise, le Souverain Pontife est placé au sommet de l'édifice, d'où il découvre par ses regards perçans, bien des choses que nous ne pouvons appercevoir dans notre état inférieur.

Mais cependant cette Société étoit utile à la République: A la bonne heure; mais

les marchandiſes, ou même les effets les plus précieux ne ſont-ils pas également utiles au Commerçant-Navigateur, & pourtant il les jette dans la mer quand il ne lui reſte plus d'autre moyen d'échapper à la tempête.

Mais dix-neuf Papes ont cependant confirmé cet Ordre, que faut-il donc croire? Hélas! eſt-il poſſible que cela puiſſe vous inquiéter un inſtant ſur ce qui concerne la Foi: La ſuppreſſion d'un Ordre eſt-elle donc une choſe qui l'intéreſſe? Attaque-t-elle un ſeul article de la doctrine, ou de la morale. Cela ne regarde-t-il pas uniquement la diſcipline de l'Egliſe! Le Souverain Pontife qui établit les Ordres Religieux, ne peut-il pas les ſupprimer quand il le juge à propos? D'autres Papes n'ont-ils pas annullé au moins ſept

différens Ordres, parce que quelqu'intérêt ſpirituel, ou le repos de l'Egliſe en exigeoit l'abolition ?

Ah ! quand même la paix, la véritable paix, l'union dans l'Egliſe de Dieu ne pourroit être rétablie que par notre ſupplice public, ou par l'effuſion de tout notre ſang : Eh bien ! nous ne devrions pas murmurer contre un pareil coup, mais baiſer la main qui nous ſacrifieroit : mais bénir le bras qui nous écraſeroit. Je ne crains pas de l'avancer au nom de tous, nous irions avec joie au devant des priſons, des glaives, de la mort ; & quiconque des ci-devant Jéſuites a penſé, parlé & écrit autrement, n'avoit ni le nom, ni l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

Amis, chers amis de notre ancienne Société, qui que vous ſoyez, & où vous

puiſſiez être, ſi jamais nous avons été aſſez heureux pour rendre des ſervices dans les Pays & les Villes, ſi nous avons contribué en quelque choſe au bien de la Chrétienté, ſoit en prêchant la parole de Dieu, ſoit en catéchiſant, ou en inſtruiſant la jeuneſſe, en viſitant les malades & les priſonniers, ou en compoſant des Livres édifiants, (quoique dans notre ſituation actuelle, nous ayons beaucoup d'autres graces à demander,) nous vous prions, avec les plus vives inſtances d'arrêter toutes plaintes amères & peu reſpectueuſes pour la mémoire de CLÉMENT XIV, Chef Souverain de l'Egliſe : laiſſez repoſer en paix ce digne Paſteur, ce ſage & vertueux Pere de la Chrétienté, ce Pere ſi tendre, à qui on ne peut conteſter que la triple Couronne

ne lui ait parfaitement convenu ; dites en vous-même avec ſenſibilité : Hélas ! un Prince, & le plus grand d'Iſrael eſt tombé ! oui, notre Pere eſt mort.

Mais vous, Seigneur, Dieu de nos Peres, qui veillez ſur votre Egliſe ! faites que pour notre conſolation, l'autre partie de ce paſſage de l'Ecriture s'accompliſſe. *C'eſt comme s'il n'étoit pas mort.* Vous avez donné à cette noble, à cette grande partie de la Chrétienté, au Royaume de France, à la place de Louis XV le Bien-aimé, ce ſecond David, Louis XVI, comme un autre Salomon ; &, par un don ſi précieux, vous avez ſéché les pleurs des François ; daignez auſſi abréger le deuil de l'Egliſe ; donnez-nous bientôt un nouveau Chef viſible, un Pontife courageux, prudent & péné-

tré d'un zèle apoſtolique ! Mais, ô Seigneur ! accordez au nouveau Paſteur des jours plus ſereins ! daignez juger votre propre cauſe ; replongez dans les ténèbres, d'où ils ſont ſortis, les Eſprits-forts ſi dangereux pour l'Autel, pour le Sceptre & pour toutes les Loix. Seigneur ! vous avez ſi bien rempli les Trônes du monde, qu'aucun ſiècle ne peut ſe vanter d'avoir eu de tels Souverains ; donnez auſſi à votre Egliſe un Chef d'un eſprit élevé, au-deſſus de toute crainte, de toutes paſſions : montrez-nous celui que vous avez choiſi (*a*).

O vous qui êtes décorés de la Pourpre, vous qui êtes les inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour l'election du Pontife ; regardez : la Religion, l'innocence des

(*a*) *Oſtende quem elegeris.* Act. c. 1. ỿ. 24.

mœurs, la piété, la vertu élèvent leurs mains vers vous! hâtez-vous de leur donner un nouveau Défenseur, hâtez-vous de réparer, par le choix du plus digne d'entre vous, la perte que nous avons faite, dans la personne de CLÉMENT XIV, & changez notre juste douleur, en une joie parfaite.

Mais, MESSEIGNEURS, préparons-nous aussi à un sacrifice de prières & de propiciation pour l'ame du feu Pape; quoique nous ayons tout lieu d'espérer qu'il n'a plus besoin de nos prieres, il est cependant vrai que les jugemens de Dieu sont différens de ceux des hommes: plus on est élevé en dignité, plus on a de compte à rendre: plus la charge est éminente, plus le jugement est sévère. Le surnom de *Très-Saint* que nous lui

donnons, par ſon rang, ce titre d'honneur ſeul ne ſanctifie pas ſa perſonne; mais il autoriſe plutôt le Juge ſuprême à lui demander avec toute la rigueur, étois-tu en effet le Très-Saint Pere: comme mon Peuple te nommoit?

LAURENT GANGANELLI a déjà paru devant le Juge qui a apperçu des taches dans les Anges mêmes. Si donc, contre notre attente, la Juſtice Divine avoit trouvé quelque choſe qui méritât d'être purifié dans ſon ame vertueuſe & ſage, travaillons à accélérer ſa délivrance, en offrant à Dieu les prières les plus ardentes, pour le repos de ce Saint Pere. *Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.* Faites qu'il jouiſſe à jamais avec *Paul Aretius*, Cardinal, avec *François Caraccioli*, Fondateur des Clercs Régu-

liers Mineurs, avec *Bonaventure de Potentie*, de l'Ordre respectable des Franciscains, faites, dis-je, qu'il jouisse avec ces trois Hommes vénérables, qu'il a béatifiés, & avec tous les Elus, de la paix éternelle. Ainsi soit-il.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Vie de Clément XIV*, par M. Caraccioli; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Montmorenci, ce 19 Décembre 1774.

L'Abbé BRUTÉ, Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sé-

néchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amée Madame la veuve DESAINT, Libraire, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public, *la Vie du Pape Clément XIV, par M. Caraccioli*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque

qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la

Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromenil, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre,

un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante, & ses ayant-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'orignal. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'i-

celles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-deuxième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le premier. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 127, fol. 367, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 25 Février 1775.

HUMBLOT, Adjoint.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques, 1776.